

Robert Charles

Wilson

La cabane
de l'aiguilleur



folio
SF

Robert Charles Wilson

La cabane de l'aiguilleur

*Traduit de l'américain
par Gilles Goulet*



Denoël

Titre original :
A HIDDEN PLACE

© *Robert Charles Wilson, 1986.*
© *Éditions Denoël, 2008,*
pour la traduction française.

Pour Janet

PRÉLUDE

L'Os en Californie

Lorsque le train s'arracha des montagnes pour pénétrer dans la vallée gorgée de brouillard, seul L'Os ne dormait pas sur le wagon plat, et c'est lui qui vit le flic de la compagnie de chemin de fer.

Il eut à peine conscience du danger. En cette fin de printemps, il faisait encore nuit noire, à l'approche du matin. L'atmosphère était glaciale et humide. Par chance, L'Os avait volé la semaine précédente un épais caban de marin qu'il serrait actuellement d'une main sur sa poitrine, ne pouvant le boutonner sur son large thorax décharné. Il portait aussi une épaisse casquette en tricot, bien enfoncée sur ses cheveux très courts afin de lui tenir chaud aux oreilles. L'Os avait de la chance. Mais en cette heure glacée proche de l'aube, il n'avait conscience que de son extrême inconfort, des convulsions qui semblaient le parcourir comme un séisme, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne. Ce n'était pas uniquement dû au froid, qui ne l'avait jamais beaucoup gêné, il y avait autre chose... une maladie.

Il n'approfondit pas cette pensée. Il avait toujours du mal à réfléchir, et cela n'aboutissait jamais à grand-chose. L'Os était célèbre dans les camps de vagabonds pour son mutisme, ses énormes articulations et son corps squelettique. Même son nom n'était pas à lui. On le lui avait donné sur un train du même genre, longtemps auparavant (cela restait vague dans son esprit). Les vagabonds voyageant à bord des wagons de marchandises étaient rarement corpulents. Mais L'Os était plus que maigre : ses immenses côtes semblaient vouloir percer sa chair parcheminée, ses coudes paraissaient pointus comme des

haches en silex, et quand il se penchait, on voyait les articulations de ses genoux, la rotule glissant comme le mécanisme bien huilé d'un chariot élévateur ou d'une ramasseuse-presse. On le surnomma L'Os, et il répondait « L'Os » quand on lui demandait son nom.

La fatigue pesait désormais comme un stupéfiant sur lui, même s'il n'arrivait pas à dormir. La fatigue ainsi que cette nouvelle et frémissante faiblesse. De l'électricité semblait lui ramper sur la peau. Cela lui rappela le jour où il avait accepté la gorgée de muscat que lui proposait un autre chemineau. L'alcool l'avait brûlé comme le feu, et il l'avait rendu un peu plus tard d'un spasme. Depuis, il prenait soin de ne boire que de l'eau.

Le train ralentit. Il imagina qu'ils approchaient d'un dépôt, mais le brouillard monté des champs agricoles alentour cachait les étoiles et l'horizon. Il se redressa : un dépôt, dans son esprit, brillait comme un feu dangereux. C'est alors que, tout à coup, il vit le flic, avec sa torche électrique dont le faisceau jaillissait de la brume pour venir effleurer L'Os et les autres silhouettes endormies sur le wagon. Sa casquette inclinée avidement dans leur direction, le jaune cria quelque chose, mais le train roulait encore assez vite : bien qu'inquiet, L'Os imagina qu'ils auraient le temps de s'enfuir.

Il réveilla les autres un par un. Il avait appris le nom de certains durant leur pénible traversée des montagnes : Benny et Joe, Deacon et Archibald, Campbell et Crawford. Certains voyageaient seuls, d'autres par deux ou en alliances temporaires de trois personnes. Tous étaient, comme lui-même, sales et vêtus de pantalons de jute informes ceinturés par une corde. L'Os réveilla les autres vagabonds en les secouant de ses grandes mains noueuses. Certains, en ouvrant les yeux sur son visage anguleux de Halloween penché sur eux, ne purent s'empêcher de tressaillir et de reculer, mais lorsqu'il leur dit, pour le jaune, ils se redressèrent, les sourcils froncés, pour adopter une discrète position accroupie.

Deacon Kenny et Bill Archibald vinrent se placer près de lui. Ces deux-là voyageaient ensemble, sous la direction de Deacon, homme d'un certain âge qui affirmait avoir été grossiste en

viande à Chicago. Court, ramassé, tatoué, Deacon détenait une énorme collection de mégots : il accumulait et rationnait ces bouts de cigarette non fumés comme s'il s'agissait d'un trésor personnel. Archibald, son compagnon dégingandé, parlait avec un lent et laconique accent sudiste. Il portait la poêle de Deacon et lui tenait tous les matins un fragment de miroir devant le visage pour lui permettre de se raser avec un éclat de verre. Deacon était un maniaque du rasage, contrairement à Archibald qui arborait une inégale barbe de clochard dont il refusait de se débarrasser, même si Deacon tirait dessus et la dénigrait.

L'Os ne s'était jamais rasé, mais n'avait pas de barbe : il se supposait de ceux chez qui elle ne poussait pas.

« Le train va passer sans s'arrêter, décréta Deacon en hochant la tête tout seul. Le flic ne peut pas monter et on ne peut pas descendre. On ne risque rien.

— T'es sûr ? demanda Archie. Regarde par là. »

L'Os tourna la tête vers l'endroit que désignait Archie. On y voyait monter et descendre la lueur de la torche : le flic les poursuivait, sans cesser de crier, et voilà que le train ralentissait avec force grincements, s'apprêtant à stopper. « Oh ! merde », fit Deacon.

Au bruit des freins, tous les chemineaux bondirent hors du wagon, d'une manière qui évoqua à L'Os un homme brûlant les poux de ses vêtements avec une cigarette allumée. Il sauta aussi et atterrit accroupi dans le gravier cendrex près des rails. Le jaune était tout près, il criait, et voilà que – L'Os les vit émerger du brouillard – les vigiles couraient se joindre à lui. Des hommes adipeux et hostiles en salopettes grises miteuses.

« L'Os ! cria Deacon. Par ici ! L'Os ! Cours, nom de Dieu ! »

Les vagabonds dévalaient le talus en ordre dispersé avant de traverser un marécage d'eau écumeuse pour se fondre dans le brouillard et la nuit baignant les champs de laitue. L'Os se lançait à leur suite quand la crise survint, l'expédiant tremblant sur le sol glacé. On aurait dit un grelottement s'emparant de tout son corps. Sa conscience se réduisit à une sorte de tache, de point noir dans un néant rouge. Il se rendit à peine compte que le flic de la compagnie ferroviaire le relevait par les aisselles et que les vigiles, après quelques commentaires dégoûtés sur son

corps difforme, se mettaient à le frapper de leurs poings et de leurs pieds.

Les coups plurent dru. L'Os considéra ses agresseurs sans curiosité. Il avait pris du recul par rapport à la douleur. Frustré par son absence de réaction, ils le frappèrent encore plus fort. Puis, peut-être gênés par les excès qu'il leur avait inspirés, ils s'éloignèrent un à un, et le jaune, sa casquette bleue désormais de travers, marmonna quelques mots que L'Os ne comprit pas avant de le pousser du pied à bas de la pente caillouteuse.

L'Os se retrouva avec de l'eau froide et stagnante jusqu'à la taille, la tête nichée dans les scories et les cailloux, l'haleine s'élevant comme de la vapeur vers le ciel.

Il écouta un moment les crissements métalliques des wagons qu'on accouplait et découplait dans l'obscurité matinale.

Il cligna des yeux, les ferma, et le temps s'arrêta.

Il aurait pu mourir. Il avait déjà frôlé la mort, une douzaine de fois auparavant, à une douzaine d'endroits différents. Mais cette fois-là comme les précédentes, un noyau de résolution durcit en lui. En s'éveillant, il le sentit comme une chanson dans son corps. Une chanson diffuse, sans rien de précis, à laquelle il ne pouvait attribuer de paroles. Mais il savait ce qu'elle signifiait. Elle signifiait qu'il survivrait, qu'il guérirait, qu'il poursuivrait son chemin. Il lui semblait qu'il n'avait, toute sa vie, cessé de poursuivre son chemin.

Il y eut des doigts, légers, sur son cou, sa poitrine, ses pieds.

Il ouvrit les yeux.

La lumière mordante du soleil le brûla. Il avait mal dans tout le corps. Il accommoda sur les visages de Deacon et d'Archie au-dessus de lui. Deacon caressait le revers rigide du bon caban bleu de L'Os.

Deacon sourit. « L'Os est *réveillé*. Tu vois, Archie ? Il va se remettre. »

L'Os se redressa.

« On t'aurait pris ton manteau si t'étais mort, tu sais, avoua le grand et anguleux Archie. Et tes chaussures. On se disait que t'étais peut-être mort.

— Mais il n'est *pas* mort », dit Deacon d'un ton irrité, de sa voix rauque et plate du Midwest. « L'Os n'est *pas* mort, hein, L'Os ? L'Os, écoute, il y a un petit campement un peu plus loin. Tu veux venir... L'Os ? Tu peux marcher ? Marcher avec ces bons vieux Deacon et Archie ? »

L'Os savait qu'ils avaient essayé de lui voler ses vêtements et que c'était la manière de Deacon de s'en excuser. Il ne ressentait aucune animosité à leur égard, mais n'était pas sûr d'arriver à tenir debout. Les vigiles n'y étaient pas allés de main morte. Mais il fallait qu'il essaye. Il se hissa sur ses pieds. On aurait dit l'érection d'un portique. Il mesurait 1,96 m – un vagabond l'avait mesuré un jour, juste pour avoir le chiffre exact –, et lorsqu'il se releva, il oscilla comme un arbre. Il se tâta le creux du dos, siège d'une terrible douleur. « Les reins, dit Deacon d'un air entendu. Ils frappent là. Toujours. Tu vas pisser du sang pendant un jour ou deux, L'Os. »

L'Os se dit que Deacon devait avoir raison.

Ils entreprirent de longer les rails. À la lueur du jour, il reconnut un minuscule dépôt agricole, perdu dans un océan de salades, avec, au loin, des pieds de vigne. Le soleil avait dissipé la brume et le jour était chaud, de plus en plus chaud. La chaleur montait comme si elle poussait sur le fond sec et craquelé de l'emprise du chemin de fer. Il vit le camp à quelque distance, comme l'avait annoncé Deacon, petite série de huttes et d'abris de fortune près d'un bosquet de cornouillers poussiéreux, là où une rivière coupait la large vallée plate.

L'Os n'était encore jamais venu à cet endroit, même s'il en avait vu beaucoup comme celui-là. Il ne se savait guère malin, mais quelque chose en lui, un instinct, l'empêchait d'emprunter deux fois le même chemin. Il se demandait parfois ce qu'il ferait s'il se retrouvait à court de voies ferrées, mais cela ne s'était jamais produit ; peut-être, se dit-il, est-ce impossible, peut-être y aura-t-il toujours d'autres voies ferrées, d'autres endroits comme celui-ci. Cela semblait en tout cas ne jamais devoir finir.

Il se demanda aussi ce qu'il cherchait, quel impératif sinistre bien que vaguement ressenti le poussait ainsi à avancer. Ce n'était pas juste l'habitude ou la faim, mais quelque chose qu'il

ne partageait pas avec ces autres hommes. Quelque chose pour lequel il n'avait pu découvrir de nom.

« Un jour, racontait Deacon tandis que la fine semelle de ses chaussures claquait sur la terre battue, j'ai vu un type boire du muscat et sortir d'un wagon en mouvement. Je le jure, je l'ai vu le faire. Vit-il encore ? Je n'en sais rien. Ce n'est pas impossible, après tout. Vous seriez surpris de voir à quoi les gens survivent. Comme L'Os ici présent. Une telle correction tuerait un homme normal. Les vigiles l'abandonnent dans le fossé jusqu'à ce que quelqu'un le trouve. La municipalité l'enterre... ou le jette dans la rivière pour qu'elle l'emporte à l'océan. Il y a davantage de chemineaux morts en train de flotter dans l'océan que sur les voies ferrées, c'est sûr. À certains endroits, l'eau grouille de vagabonds. Comme du poisson. La marée les ramène tous ensemble. C'est ce qu'on dit.

— Tout ça, c'est de la blague, décréta Archie.

— Tu ne connais rien à rien », affirma Deacon avec calme.

L'Os avait vu des océans, des montagnes, des déserts si secs qu'ils vous volaient votre humidité et vous laissaient comme un crabe cuit, tout en chitine sèche et dure, sans viande. Et froid et brûlant. Il avait vu des vallées fluviales aussi luxuriantes que des forêts tropicales, des villes industrielles noires de charbon et percluses de bruit comme de pauvreté. Tout cela était pareil pour lui. Il y avait quelque chose qu'il voulait, et qu'il n'avait pas trouvé. Quelque chose de doux, pensait-il, comme de la musique. En son for intérieur, il croyait l'histoire de Deacon sur les vagabonds morts, et il se demanda si lui-même finirait ainsi : L'Os flottant anonymement avec les autres, L'Os incorporé à un immense varech humain.

Deacon le conduisit à un cercle de pierres noircies et à une poêle tout aussi noircie au pied d'un arbre. « On a de quoi manger un peu, annonça Deacon. Ça te dirait ? Ouais ? Un peu de nourriture ? »

L'Os hocha la tête. Il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

« À manger », dit Deacon, satisfait.

Archibald soupira d'un air malheureux et mit à chauffer quelques parcimonieuses tranches de poitrine de porc. Il y avait aussi une boîte de concentré de soupe.

Deacon s'assit et L'Os, grimaçant de douleur, s'accroupit près de lui. Deacon plongea la main dans les profondeurs de sa chemise de coton passée et en sortit un de ses mégots – « un mégot d'église du dimanche », comme il appelait ceux-là. Il avait expliqué dans le wagon que les meilleurs et les plus longs étaient ceux que jetaient les pratiquants juste avant la messe du dimanche matin. L'Os ne fumait pas : il secoua la tête, exprimant sa gratitude d'un sourire. Il se dit que Deacon devait vraiment regretter d'avoir essayé de lui voler son caban. Deacon rempocha avec soin son mégot. « Tu es le type le plus laid que j'aie jamais rencontré, dit-il, mais tu me plais. L'Os, Deacon t'aime bien. »

L'Os hocha la tête en souriant avec application.

« Ce soir, reprit Deacon, on quitte cette ville de merde. Y a pas de travail ici. Même pas la peine de chercher. Repartir, c'est ce qu'on a de mieux à faire.

— C'est un mauvais endroit pour camper, ajouta Archie.

— Avec de sales flics, dit Deacon. C'est ça, ici. Tu comprends, L'Os ? *Ce soir.*

— Oui, Deacon », dit L'Os à haute voix. Mais il remarqua que le soleil commençait déjà à descendre et que les deux hommes n'avaient pas l'air de rassembler leurs affaires pour autant. Continuer, pensa-t-il, oui, ce serait bien.

En lui s'agitaient d'étranges émotions.

Cette nuit-là, pour la première fois, la sensation se fit si forte en lui qu'il se demanda si elle n'allait pas le rendre fou.

Il s'éveilla après que Deacon, Archie et le reste des vagabonds du modeste campement s'étaient endormis. Plus aucun feu ne brûlait et les poêles pendaient aux cornouillers comme des décorations de Noël. Il faisait noir, et le froid était revenu.

L'Os s'assit en frissonnant. Il ne savait pas trop ce qui l'avait tiré du sommeil. Il contempla les constellations anonymes et inconnues. Cette *sensation*, pensa-t-il. Mais peut-être s'agissait-

il juste de la faim. L'Os était grand, et la nourriture offerte par Deacon et Archie n'avait fait qu'éveiller son énorme appétit.

Il se leva, enjamba avec précaution Deacon recroquevillé dans une couverture mangée aux mites, puis repartit rapidement et en silence le long de la voie ferrée. Il y avait un croissant de lune et L'Os jouissait d'une excellente vision nocturne. Les rangées de laitues pommées s'étiraient pour converger à perte de vue, formant un horizon plein de nourriture. Il escalada une clôture en barbelés, s'abîmant la paume des mains, et retomba de l'autre côté. Les salades étaient toutes des jeunes pousses, mais L'Os s'en fichait : il se remplit la bouche de végétaux, recommença encore et encore jusqu'à ce que sa fringale cède enfin du terrain.

Il s'assit par terre, la salive à la bouche.

Il n'avait plus faim. Et pourtant l'autre sensation subsistait.

Elle ressemblait à celle qui le poussait à toujours voyager, mais en plus intense, comme si la maladie qui provoquait ses frissons en était devenue une partie, tout comme sa faim et sa douleur. Et elle ne le laissait jamais tranquille.

Ses yeux se braquèrent sous ses épaisses arcades sourcilières.
Qu'est-ce que c'est ?

Une démangeaison qu'accompagnait un vague sentiment d'urgence.

C'est alors qu'il entendit les chiens.

Leurs aboiements rompirent d'un coup le silence. D'instinct, L'Os s'accroupit et retint sa respiration. Mais il ne se trouvait pas en danger immédiat : le bruit venait du sud, du camp des vagabonds.

Un raid.

Il en avait déjà vu par le passé. Il savait ce que cela donnait quand les gens entraient dans un camp de chemineaux avec leurs tuyaux et leurs fusils de chasse. Un jour, il avait failli mourir au cours d'une de ces opérations. Son instinct le poussa à s'enfuir, à trouver une route ou un train pour s'éloigner le plus possible de la violence. Mais il pensa à Deacon et Archie, endormis là-bas sans défense, et se retrouva tout soudain debout en train de courir. Son poulx battait dans ses oreilles, l'air cinglait douloureusement ses mains ensanglantées et il

craignit de vomir tout ce qu'il venait de manger. Mais il fallait qu'il retourne au camp.

Venus par le sud, les assaillants étaient des hommes imposants, sans doute des fermiers, en chemises à carreaux rouges et vestes de chasse. Un feu s'était déclaré dans une des huttes en carton des vagabonds et des braises volaient, donnant à la violence une apparence lente et cinématographique. Enragés par la fumée et la puanteur du camp, les chiens plongeaient comme des furets dans les abris dont ils ressortaient en traînant des hommes hurlants. Les fermiers se servirent de leurs tuyaux métalliques sur quiconque s'attardait ou résistait. L'assaut avait été si rapide que les chemineaux installés en limite du camp, comme Deacon et Archie, commençaient tout juste à s'éveiller.

L'Os les tira par les bras, essayant désespérément de communiquer un sentiment d'urgence malgré la barrière de leur fatigue. Il se souvint que Deacon se vantait qu'un vrai vagabond pouvait dormir n'importe où et quoi qu'il arrive... mais le problème consistait maintenant à se réveiller. Dans l'excitation, L'Os avait oublié tous ses mots.

Archie comprit rapidement la situation et parvint à partir en courant avec quelques pas d'avance. Deacon se leva enfin – les fermiers se trouvaient désormais affreusement près – et son visage se tordit en une grimace mécontente, comme s'il croyait rêver encore. L'Os le tira en avançant, mais ce fut une erreur : Deacon poussa un cri et tomba, les pieds emmêlés dans sa couverture.

L'Os le releva. Trop tard. Un fermier en veste de chasse orange décocha un puissant coup de tuyau sur le bras de Deacon, qui glapit et tomba en arrière. Le fermier releva son tuyau et L'Os sentit que son prochain coup tuerait Deacon. Pour l'empêcher, il prit le bras droit de l'agresseur au moment où il se tendit et le tordit jusqu'à ce qu'il casse net – ce dont L'Os ne se serait jamais cru capable. Blême de confusion et de surprise, le fermier jeta un très bref coup d'œil à L'Os, puis recula en trébuchant et en hurlant.

Deacon pleurait de douleur, mais parvint à déguerpir en tenant son havresac de sa main valide. Archie l'aida à se relever et lui dit, stupéfait : « Deacon, Deacon, tu as vu ce que L'Os a fait ? Mon Dieu !

— Partons ! sanglota Deacon. Pour l'amour du ciel, partons ! »

Deux autres fermiers se présentèrent à la suite du premier, et avant que L'Os puisse s'enfuir en courant, il dut balancer ses longs bras, les poings comme des masses, pour que ces deux-là tombent aussi, l'un inconscient, l'autre presque certainement mort. Une espèce de gémissement collectif monta parmi les assaillants.

Cette fois, L'Os n'eut pas besoin qu'on le presse. Il courut, restant au niveau de ses amis. Les flammes rugirent derrière lui.

« Fourgon ! cria Deacon. Là ! »

Un long et pesant convoi de marchandises sortait tout juste du dépôt. Les vigiles et les flics du chemin de fer s'étaient tous rassemblés près du camp des vagabonds, la porte du wagon béait comme une dent cassée. Ils y coururent tous trois, Deacon tenant son épaule blessée. Mais avant qu'ils atteignent le train, un jaune sortit de l'ombre du fossé, un fusil à la main.

Deacon et Archie tombèrent à genoux. L'Os n'y pensa pas une seconde. Délibérément, il laissa son inertie le porter en avant tandis que le flic levait son arme : il fut plus rapide que celui-ci et put plonger sous la ligne de mire avant que les gros canons jumeaux entrent en éruption dans la nuit. Puis sa large main osseuse se posa sur le visage du flic qu'elle tordit en arrière, brisant les vertèbres, et le jaune tomba à la renverse dans l'eau écumeuse, mort avant que l'idée de la mort ne puisse pénétrer son esprit.

Deacon aida L'Os à grimper à bord. Il y avait un peu de paille dans les coins, ainsi qu'une odeur de bétail. L'Os pensa avec tristesse qu'ils auraient à nouveau froid cette nuit-là, ce qui n'avait toutefois pas vraiment d'importance pour l'instant.

Tandis que le train prenait de la vitesse, Deacon se retourna pour regarder le corps du jaune.

« Il est clamsé, s'émerveilla-t-il. Nom d'un petit Jésus, Archie, tu avais raison. »

Sans rien dire, Archie regarda L'Os de ses yeux caverneux.

Ils firent glisser la portière en position fermée tandis que le train accélérât dans la nuit.

Soutenant toujours son bras gauche, Deacon donna une claque dans le dos de L'Os.

« Reste avec nous, gamin, dit-il. Reste avec ces bons vieux Deacon et Archie. »

Le lendemain, ils retrouvèrent les montagnes, et la neige la nuit suivante. L'Os se blottit dans son caban, désormais déchiré, pour écouter Deacon et Archie échanger des histoires sur ce qu'ils avaient vécu à Bakersfield, Terre Haute, Klamath Falls, sur ce que cela faisait de retraverser les Rocheuses. Deacon sortit une bouteille de muscat et tous deux burent jusqu'à ce que leur conversation se brouille et que L'Os n'arrive plus à les comprendre. Ils lui lancèrent de petits regards obliques et interrogateurs, l'appelant « mon pote » et « ce bon vieux L'Os », prenant soin de lui offrir ce qu'ils avaient, et plus généreusement encore quand ils comprirent qu'il n'accepterait pas. Ils finirent par s'endormir.

L'Os resta assis au seuil de la portière ouverte, tiraillé par le vent froid. Il y avait une pulsation en lui, bien plus puissante qu'avant. Il la sentait.

Pour la première fois, cela forma des mots en lui... des fantômes de mots.

Je suis là, trouve-moi. Trouve-moi, je suis là.

Le train dévala la pente orientale des Rocheuses, et L'Os sentit la même force inconnue monter en lui, la force qui lui avait permis de tuer tous ces hommes au camp. Il était concentré, maintenant. Braqué sur quelque chose. Pour la première fois, il sut où il allait.

Je suis là. Trouve-moi.

La chanson, précise, sonore, ne pouvait pas ne pas être reconnue. Il comprit enfin.

L'Os arrivait.

La municipalité de Haute Montagne se situait à l'intersection de la voie de chemin de fer et de la rivière Fresnel, son château d'eau et ses énormes silos surgissant sur la prairie comme des blocs de basalte du fond érodé d'un océan. Un jour, il n'y avait pas si longtemps de cela, le village avait brigué le statut de ville.

Il lui en restait quelques traces. La rue principale, Lawson Spur, ou plus simplement The Spur, L'Éperon, était goudronnée et bordée de trottoirs en béton d'un blanc éblouissant sous le soleil de mi-journée, ce qui mettait en valeur l'imposante quincaillerie Bingham, le grand magasin J.C. Penney et le restaurant Times Square, tous trois dotés d'une façade poussiéreuse en brique jaune ; il y avait aussi le tramway qui, sur ses rails enchâssés dans le sol, reliait la gare de triage au bout de L'Éperon aux silos plus loin au sud. Tout le monde convenait qu'il s'agissait là d'équipements dignes d'une ville. On les avait, par le passé, considérés comme annonciateurs de réalisations plus ambitieuses.

Mais Haute Montagne restait un village par son habile culture d'érables négondos et de chênes à gros glands, par ses rues transversales où le bitume ne tardait pas à céder la place aux pavés ou à la terre battue, par ses maisons à bardeaux, pignons, hautes lucarnes et grandes galeries couvertes sur le devant, galeries à l'ombre si tentante quand le plein été se répandait comme du métal liquide sur l'agglomération. C'était un village en vertu de son silence à midi et minuit, en vertu aussi des distances parcourues par les grands trains avant d'entrer en gare en sifflant. Les vastes espaces des grandes prairies avaient fait du village une île, isolée, fière de cet isolement, à l'écart du chaos qui se répandait depuis peu dans l'ensemble du pays.

Mais le village ne se trouvait pas vraiment en sécurité, pas davantage que New York, Los Angeles ou Chicago, et peut-être ce fait méconnu rendait-il son déclin d'autant plus exaspérant. Si Haute Montagne (« là où le chemin de fer retrouve les champs de blé ») avait pu autrefois vouloir devenir une ville, cette ambition avait toutefois disparu – ou du moins été mise à l'écart, comme le trousseau d'une jeune fille destinée à rester célibataire – dans la Grande Dépression arrivée comme un mauvais rhume et demeurée pour devenir encore pire, une maladie persistante voire fatale. Les grands silos avaient licencié la majeure partie des hommes du village, les trains s'arrêtaient moins souvent ; poussière et sécheresse avaient flétri trop de terres fertiles. Les silences de midi se firent plus profonds. Ceux de minuit devinrent interminables. Apparut derrière l'horizon indéfini la sensation, toujours diffuse, d'une éventualité encore plus sombre, aussi menaçante qu'une armée de criquets... et attendant son heure.

Travis Fisher le sentit plus ou moins lorsque, avec juillet comme une brume dans l'atmosphère, il descendit du train à destination de la côte Est pour poser le pied sur le quai en planches chaulées de la gare de Haute Montagne.

Il avait été tenté de rester dans le train jusqu'à son terminus – New York ou le Maine –, d'y rester assis à regarder les kilomètres défiler comme des rêves oubliés. Mais son billet ne lui donnait pas le droit d'aller plus loin et il ne lui restait plus en poche que la monnaie d'un dollar, aussi n'avait-il pas vraiment le choix. Il descendit de la voiture pullman dans un immense silence d'été et sortit de la poche de sa chemise le plan manuscrit expédié par sa tante Liza. Prendre L'Éperon vers le sud jusqu'à Lambeth, puis tourner vers l'ouest jusqu'à DeVille, numéro 120. Ce nouvel endroit l'effrayait un peu, à vrai dire, mais il avait dix-neuf ans et des responsabilités d'adulte depuis l'année de son douzième anniversaire, aussi redressa-t-il les épaules, ramassa-t-il ses affaires et se mit-il en marche. Son sac en toile contenait une photo de sa mère et quelques vêtements de rechange. Il ne pesait pas lourd.

Assis côte à côte sur les bancs publics installés en face de la gare, des hommes d'âges divers observèrent Travis avec une

indiscrétion révélatrice. Ses pas sur la chaussée résonnaient avec force à ses oreilles. Au coin de L'Éperon et de Lambeth, il aurait tourné vers l'ouest si, voyant le restaurant Times Square et ses larges fenêtres, il ne s'était soudain aperçu avoir l'estomac dans les talons. Il passa au kiosque à journaux, où il consacra dix cents à l'achat d'un magazine de western imprimé sur mauvais papier, avant d'entrer dans le petit restaurant, retrouvant l'ombre avec soulagement. Trois hommes entouraient une petite table, mais personne n'occupait le long bar en Formica.

Il commanda un hamburger et un Coca. Le hamburger s'avéra un pavé de bœuf grillé et la boisson gazeuse lui fut apportée dans un grand verre rempli à la fontaine et dont les parois semblaient recouvertes de rosée par la condensation. La serveuse, une jeune fille brune à la poitrine modeste sous son uniforme, le regarda plusieurs fois à la dérobée. « Tu dois être Travis Fisher, lui dit-elle en lui apportant ses frites.

— Trav, corrigea-t-il par réflexe avant de s'étonner qu'elle connaisse son nom. Mais comment... ?

— Du calme. » Elle s'accouda au comptoir. « Je m'appelle Nancy. Nancy Wilcox. Maman connaît ta tante Liza par l'intermédiaire des Femmes baptistes. » Elle roula des yeux pour exprimer son opinion sur cette organisation. « À mon avis, à peu près tout le monde savait que tu arrivais aujourd'hui. »

Il n'était pas sûr d'apprécier. Mais il trouvait Nancy Wilcox mignonne, aussi la remercia-t-il quand même en ajoutant qu'il espérait la croiser à nouveau un jour.

« Ça arrivera sans doute, répondit-elle. Maman et Liza Burack ne sont pas vraiment intimes, mais elles évoluent dans les mêmes milieux. Ceux à principes, tu comprends : comités paroissiaux, ligues antialcooliques. Tous ceux qui se mêlent des affaires des autres, quoi. » Elle lui adressa un clin d'œil et se retourna en écartant une longue mèche brune de son visage. Travis l'observa quelques instants avant de reporter son attention sur son magazine et sa nourriture.

La viande était correcte, le magazine moins. Il aimait lire, mais ce jour-là, les héros semblaient trop enfermés dans un rôle et la violence, paradoxalement, trop impressionnante. Les six-

coups crachaient du plomb, le sang coulait, la justice triomphait (sauf dans l'histoire à suivre). Travis ne put toutefois s'empêcher de penser à sa mère, à sa mort affreuse, à la rage impuissante que cette dernière lui avait inspirée, aussi, au bout d'un moment, il posa trente cents sur le Formica brillant et partit.

Sa mère lui avait dit ce que signifiait Haute Montagne en français, mais les lieux devaient avoir été baptisés par un Français ivre ou aveugle. La maison de sa tante, 120 DeVille, se situait à l'emplacement le plus élevé du village, un endroit où la plaine prenait dix à douze mètres d'altitude en une sorte de gonflement avant de redescendre jusqu'aux rives de la Fresnel et à la voie de chemin de fer. Quant à la maison, ancienne mais à la beauté passée, elle comptait deux niveaux plus une modeste mansarde avec de petits œils-de-bœuf donnant sur le village. Son revêtement en bois portait la trace de coups de pinceau et le climat avait détérioré les lucarnes. Des rideaux jaunes occultaient les fenêtres, en protection du soleil.

Travis y revenait pour la première fois depuis l'âge de six ans.

Il frappa trois fois sur l'encadrement de la porte à moustiquaire. Tante Liza vint ouvrir.

Âgée d'environ cinquante-cinq ans, la sœur aînée de sa mère, vêtue d'une respectable robe sac imprimée, observa Travis avec un mélange de méfiance et de compassion qu'il reconnut aussitôt malgré l'abîme des ans. Elle avait vieilli. Des rides couraient sur son large front pâle et elle portait des lunettes à double foyer et monture d'argent. Elle avait une silhouette imprécise, ronde. Mais c'était Liza Burack, sans erreur possible. « Eh bien, Travis, dit-elle, entre donc. »

Le jeune homme ressentit une réticence d'une force surprenante à franchir le seuil. Il emporta néanmoins son sac de l'autre côté de la porte, dans le silence tictaquant.

Des tapis de Perse. Des pendules.

Un ventilateur électrique qui ronronnait dans la cuisine blanchie à la chaux.

« Creath, avertit Liza, Travis est là. »

Creath Burack était l'homme épousé par Liza (« un homme sérieux », disait-elle toujours à la mère de Travis : il dirigeait la fabrique de glace de Haute Montagne) : immobile dans un fauteuil, son gros ventre recouvert d'une salopette, le cheveu rare, il ne se leva que le temps de serrer la main de Travis. D'une poigne énorme, douloureuse.

« Tu commences à travailler demain », annonça Creath Burack.

Travis hocha la tête. « Eh bien, tu aimerais sans doute voir ta chambre », dit Liza.

Elle le conduisit à l'étage, par un escalier recouvert de moquette, jusqu'à une chambre au plancher nu et aux murs chaulés, sans autre mobilier qu'un étroit lit en cuivre et une commode en pin. Travis souleva une guillotine jaunissante et vit un méandre de la rivière, le pont de chemin de fer, et l'horizon comme une ligne tracée sur le ciel.

Quelque chose bougea, légèrement, dans le grenier au-dessus de sa tête.

Il regarda Liza, qui détourna les yeux. « On a une autre pensionnaire là-haut, expliqua-t-elle, mais tu ne pouvais pas le savoir. Tu feras sa connaissance au dîner, j'imagine.

— Oui m'dame. »

Elle s'arrêta sur le seuil et son regard se durcit.

« Travis, je veux que tu saches qu'il n'a jamais été question de ne pas t'accueillir ici.

— Non m'dame.

— Oh, Creath a pu élever une objection. Mais c'est juste qu'il tient à sa tranquillité. Non, les liens du sang sont plus forts, je lui ai dit. Dès que j'ai appris le malheur arrivé à ta maman, j'ai dit, eh bien, on va recueillir Trav, et tu pourrais peut-être lui trouver une place à la fabrique de glace. Ce qui est arrivé à Mary-Jane n'est pas de ta faute, j'imagine... plutôt de la sienne... » Le regard que Travis lui décocha alors la poussa à préciser : « ... enfin, si tant est qu'il y ait faute. Mais je tenais à ce que tu le saches : ce n'est pas le genre de maison auquel tu es peut-être habitué. Nous avons des codes de conduite. Et Creath n'aime pas beaucoup le bruit. Mieux vaut rester discret quand il

est dans le voisinage, Travis, d'accord ? Et ne pose pas trop de questions. »

Une ancienne douleur assombrissait le visage de la quinquagénaire.

« Oui m'dame », promet Travis.

Elle referma la porte, le laissant contempler les murs crème.

Le crépuscule vint, et il n'avait pas allumé l'unique lampe au plafond lorsque Liza Burack l'appela en bas pour le repas.

La table du dîner croulait sous la nourriture. Il se rappela aussi cela, sur sa tante Liza, qu'elle se donnait beaucoup de mal pour cuisiner pour les autres, moins par générosité que par compensation, comme si elle pensait pouvoir masquer une faiblesse secrète par la seule abondance de la nourriture. Poids neutre et massif, Creath était déjà installé à table, sur laquelle Liza posait une saucière pleine à ras bord ainsi qu'un bol en porcelaine blanche rempli de purée de pommes de terre.

« Ça a l'air délicieux, dit Travis. Maman a toujours beaucoup admiré tes talents de cuisinière, tante Liza.

— Assieds-toi donc, répliqua Liza avec nervosité. C'est en mangeant que tu me le prouveras, Travis. »

Il se fit l'impression d'avoir toujours six ans.

« Il a fallu beaucoup de travail pour dresser cette table », proféra Creath et Travis se dit : oui, de son travail à *elle*, mais de toute évidence, l'homme parlait de la fabrique de glace. « Beaucoup de temps et beaucoup de travail. J'espère que tu en as conscience.

— Oui m'sieur.

— On n'a rien sans rien. » Creath avait les yeux dans le vague et Travis devina qu'il répétait souvent tout cela. « Dans la vie, on n'obtient rien sans se donner de la peine, tu comprends, Travis ?

— Oui.

— C'était peut-être le problème avec ta mère. Elle attendait trop de la vie sans vouloir travailler pour l'obtenir. Eh bien, j' imagine qu'on sait tous où cela mène. »

Je suis un invité, ici, songea Travis, les dents serrées. Je ne peux pas dire ce que je pense. Cela ne l'empêcha pas de considérer Creath Burack avec un mépris à peine dissimulé.

« Creath, dit Liza d'un ton de légère réprimande.

— Je dis juste ce qu'il faut que le gamin comprenne. Mieux vaut qu'il le sache maintenant plutôt que ça lui cause des ennuis plus tard. »

Liza posa en silence sur la table un rôti à la cocotte fumant dont la chaleur et l'humidité remplirent la salle à manger : Travis sentit une goutte de sueur lui dévaler la poitrine. Son estomac lui paraissait s'être recroquevillé.

« Parce que, poursuivit Creath, et je le dis en toute honnêteté, je n'accepterai pas que tu te donnes moins qu'à fond, à l'usine. Certains pourraient dire que c'est du favoritisme, si je t'ai engagé. Mais moi, je ne crois pas. Je ne trouve pas antichrétien d'aider un membre de la famille dans le besoin. Au contraire. Mais ne confondons pas charité et indulgence. C'est tout ce que j'essaie de faire comprendre. Il va falloir bosser. Les choses ont peut-être été faciles pour toi jusqu'ici. Mais la triste vérité, c'est qu'elles ne vont pas l'être à partir de maintenant. »

Travis répondit tranquillement : « Quand maman était malade, j'ai engagé les hommes pour la moisson. J'ai conduit un tracteur, et un attelage de chevaux quand on a vendu le tracteur. Et quand on ne pouvait plus engager d'aide, je me suis chargé autant que possible de la moisson tout seul.

— Eh bien, dit Creath, on sait ce que cela a donné, n'est-ce pas ?

— Creath, se hâta d'intervenir Liza, tu veux bien dire les grâces ? »

Son mari marmonna un rendons-grâce-à-Dieu et tendait la main vers les petits pois à l'eau lorsque l'autre pensionnaire des Burack descendit les rejoindre.

Elle n'avait fait aucun bruit sur la moquette des escaliers, aussi Travis sursauta-t-il en apercevant sa silhouette. Il avait oublié le grenier. Il se leva de table, geste de politesse enseigné par sa mère à l'arrivée d'une femme.

Il y eut un bref silence tendu.

« Travis Fisher, Anna Blaise », présenta Liza d'un ton distant.

Il regarda longuement la nouvelle arrivante avant de se souvenir de lui tendre la main. « Ravi », prononça-t-il maladroitement, et elle lui fit une espèce de révérence.

Il avait conscience de se montrer impoli, mais elle était d'une beauté impressionnante. Elle est jeune, pensa Travis, peut-être de mon âge, mais plus il la regardait, moins il avait de certitudes à ce sujet. Malgré sa beauté radieuse et sa peau lisse, ses yeux ouvraient sur des profondeurs qu'il n'associait pas à la jeunesse. Elle avait le visage rond, des cheveux blonds sommairement coupés et noués derrière la tête avec une séduisante insouciance. Elle fixait le sol comme sans trop savoir ce qu'elle devait dire ou faire, mais sous cette timidité perçait une grande assurance, une économie de mouvements face à laquelle Travis se sentit maladroit.

« Pourquoi ne pas tous nous asseoir ? » proposa Liza d'une voix impassible.

— D'accord », répondit Anna, dont la voix correspondait à l'apparence : calme et modulée, comme une flûte jouant dans le lointain. Elle s'assit face à Liza Burack, apportant la symétrie à la table.

Durant un temps, personne ne dit rien et le cliquetis des couverts résonna dans le silence.

Travis observa à la dérobée la jeune fille manger. Elle gardait les yeux baissés, ingérait de petites portions, se servait avec délicatesse de son couteau et de sa fourchette. Il lui vint à l'idée de s'étonner que les Burack aient pris un autre pensionnaire. Il se souvenait de sa tante et son oncle comme de gens extrêmement attachés à leur vie privée. À leur vie de famille. L'époque est mauvaise, pensa-t-il : ils ont sans doute besoin d'argent. Mais d'où venait-elle ?

« Je suis de l'Oklahoma, s'aventura-t-il. Près de Beaumont. » Elle leva très brièvement les yeux vers lui.

« Oui, dit-elle. Les Burack m'ont avertie de votre arrivée.

— Vous êtes d'ici ?

— Des environs.

— Vous travaillez au village ?

— Non, ici, répondit-elle. Dans la maison. Je fais de la couture, du...

— Pour l'amour du ciel, coupa Creath, laisse-la tranquille. »

Travis en fut mortifié. « Désolé », s'excusa-t-il.

Anna Blaise sourit et haussa les épaules.

Il y a quelque chose qui ne va pas, pensa Travis. Quelque chose de bizarre qui ne va pas. Il continua néanmoins à manger.

« Vous avez à peine entamé le rôti », soupira Liza quand ils en eurent fini. Elle se leva avec un petit gémissement et souleva le grand plat en porcelaine. Anna se dressa de son propre chef pour prendre son assiette puis celle de Travis et de Creath.

Il y eut dans la cuisine un bruit de vaisselle et de robinet.

Creath produisit un long cigare de Virginie qu'il alluma avec beaucoup de cérémonie. Il regarda un moment Travis par-dessus le bout rougeoyant.

« Ne crois pas que je ne sais pas ce qui est en train de se passer, dit-il.

— Pardon ?

— Ne hausse pas la voix. » Il souffla une volute de fumée. « Tu crois que je ne sais pas. Mais je sais. La chaleur, l'été... et tu la regardes... tu as des *sentiments*. Sauf que rien de la sorte ne se produira sous ce toit. Ne me réponds pas ! Ce n'est pas une conversation. Ce sont les règles. Elle est beaucoup trop bien pour toi, Travis Fisher. »

Stupéfait, le jeune homme chercha une réponse. Mais avant qu'il en trouve une, Liza rapporta de la cuisine des assiettes en porcelaine garnies de parts sirupeuses de tarte aux mûres.

« Eh bien, s'exclama Creath, quel festin ! »

Il était environ minuit quand Nancy Wilcox passa devant la maison des Burack sur DeVille.

Elle venait du champ ouvert, de l'endroit où la voie ferrée enjambe la Fresnel et où Greg Morrow l'avait abandonnée quand elle avait refusé de lui laisser mettre la main sous sa jupe.

Fils aîné d'un employé des silos, Greg était d'un caractère plutôt rugueux. Il possédait une Ford T, vieille de dix ans et dont l'un des cylindres était abîmé, dans laquelle il paraissait avec toutes les filles qu'il arrivait à persuader d'y monter. Il

chiquait et parlait ce que les Femmes baptistes appelaient « un langage de caniveau ». C'était précisément le genre de garçon avec lequel sa mère n'aurait pas voulu la voir sortir... ce qui pouvait justement expliquer pourquoi Nancy avait accepté de l'accompagner. Sa grossièreté était assez fascinante.

Mais en fin de compte, Greg n'était pas la personne avec qui Nancy voulait *le faire*. Si elle avait eu le moindre doute à ce sujet, ce qui s'était passé au pont l'avait dissipé. Elle n'était pas prude, elle avait lu des choses sur l'amour libre dans un livre de H.G. Wells avant que sa mère la surprenne avec (et fasse disparaître le mince volume de la bibliothèque municipale) ; elle l'avait même *fait* deux fois avec un garçon nommé Marcus dont la famille avait depuis déménagé dans l'Ouest.

Mais pas avec Greg. Greg semblait considérer cela comme son dû, comme son droit, et Nancy ne s'était pas sentie obligée de le conforter dans ses illusions. Aussi l'avait-il chassée de la Ford près du pont, ce qui l'avait rendue un peu nerveuse, des vagabonds s'y rassemblant depuis quelque temps : elle avait vu leurs feux scintiller dans l'obscurité anguleuse sous le pont de chemin de fer. Mais elle s'était mise en marche d'un pas régulier, sans s'affoler, et n'avait guère tardé à retrouver les réverbères et les érables négondos. Bien entendu, rentrer si tard lui vaudrait une engueulade indignée, mais dans un sens, elle était contente. Elle aimait ce moment de la nuit, elle aimait écouter le village tictaquer et rafraîchir après la fournaise subie par ce jour de juillet. La brise de minuit lui semblait apaisante sur son visage ; les arbres murmuraient entre eux dans ce qu'elle aimait imaginer être un langage secret.

Elle leva les yeux vers la demeure des Burack, silhouette grise sur fond d'étoiles.

Dans le noir, la maison ressemblait exactement à ce pour quoi, de toute évidence, Mme Burack la prenait : une solide clef de voûte dans la structure sociale de Haute Montagne. On ne voyait pas la peinture écaillée ni les gouttières encombrées de débris végétaux. Nancy sourit toute seule en pensant à ce que sa mère disait toujours des Burack : ils avaient quelque chose de *bizarre*, de vraiment *bizarre*, et cette fille dans le grenier !... À

peine plus bavarde qu'une sourde-muette, et beaucoup moins saine d'apparence.

En levant la tête vers la mansarde, Nancy y vit luire une vague lumière, comme une espèce d'étrange phosphorescence derrière les jalousies jaune soleil.

« Curieux », se dit-elle...

Et maintenant, il y avait aussi ce garçon, Fisher, celui qui avait mangé au restaurant dans l'après-midi.

Des bruits avaient couru sur lui : une famille sans père, une mère qui ne tenait pas en place, des allusions à une vérité plus sombre. Mais peut-être, songea Nancy, s'agit-il encore du moulin à rumeurs des Femmes baptistes, meulant une minuscule graine de vérité. Il avait semblé sympathique. Quoique distrait. Il avait oublié son magazine au restaurant. Nancy en avait longuement observé la couverture : des chevaux, des pistolets, une chaîne de montagnes violettes. *Il vient de loin.*

Elle laissa la brise nocturne lui rejeter les cheveux en arrière. Elle se faisait parfois l'impression d'une ombre, à errer ainsi de nuit dans les rues. Le temps l'emportait comme un bouchon de liège sur une vague – elle avait déjà dix-huit ans – et depuis peu, elle se demandait désespérément où il l'emportait. Elle rêvait parfois de montagnes (comme celles sur le magazine bon marché de Travis), de grandes villes, d'océans. Elle frissonna, les yeux toujours levés vers la vieille maison des Burack.

Elle se demanda quel genre de personne était Travis Fisher, et à quoi il rêvait.

Dans le grenier, la lueur brilla plus fort.

Allongé dans son lit, épuisé mais absolument incapable de trouver le sommeil, Travis sentait une désagréable excitation nerveuse le parcourir comme une rivière. Il lui fallait s'habituer à la pression du matelas sous lui. Il avait recouvert son corps nu d'un unique drap, parce qu'on était en été et que toute la chaleur présente dans la maison montait pour s'accumuler dans les chambres étroites à l'étage. Le grenier, pensa-t-il, doit être brûlant.

Elle ne fait pas beaucoup de bruit.

Anna Blaise, se dit-il, en savourant le nom : Anna Blaise, Anna Blaise.

Il avait entendu, durant la longue soirée, le bruit impatient de sa machine à coudre à pédale, sa radio branchée quelque temps. Puis le silence. Plus tard, la rapide compression des ressorts de son sommier.

La maison produisait ses propres bruits, soupirs et gémissements. Travis avait entrouvert la fenêtre avec une moustiquaire amovible, et de temps en temps, une brise venait soulever le coin du drap. Dormir, pensa-t-il, et c'était désormais une prière : dormir, oh, dormir.

Peu après minuit, il entendit des pas dans l'escalier, de l'autre côté de sa porte.

Des pas lents et lourds qui montaient. Tante Liza n'était pas aussi corpulente... il ne pouvait s'agir que de Creath.

À cette heure de la nuit ! s'étonna Travis.

Les pas marquèrent un temps d'arrêt devant sa porte avant de reprendre leur ascension.

Étrange, pensa Travis.

Il les entendit ensuite au-dessus de sa tête. *Creath*, à coup sûr.

Le bref murmure d'une conversation. La voix d'Anna comme une musique lointaine, celle de Creath comme le grondement d'une vieille machine rouillée.

La plainte répétitive des ressorts du sommier.

Jésus tout-puissant, songea Travis, la pauvre fille ! Et il enfouit la tête sous son oreiller.

Les soirées se déroulèrent de manière à peu près identique pendant une semaine et demie : le rituel sophistiqué du dîner, les silences et l'impénétrabilité d'Anna, l'agressivité avec laquelle Creath abordait toute conversation. Plus tard, il arrivait qu'on branche la radio, et Creath allumait un cigare en s'installant dans le fauteuil du salon le temps d'écouter « Amos & Andy » ou Ed Wynn ou, les dimanches, les sermons du père Coughlin. Chacun montait ensuite les escaliers de son côté rejoindre son lit brûlant, et Travis, si le sommeil lui échappait, entendait parfois Creath gagner le grenier sur la pointe des pieds... pas tous les soirs, mais trop souvent. Ce qui forçait Travis à considérer la nervosité de sa tante Liza d'un œil plus compatissant : elle sait, pensait-il, elle ne peut *pas* ne pas savoir.

En semaine, Creath le conduisait avant l'aube à la fabrique de glace. Travis s'était imaginé l'usine comme un endroit agréable pour y supporter ce long été, mais s'il lui arrivait de pénétrer dans le grand entrepôt rafraîchi par les blocs de glace qui s'y empilaient comme des fragments bruts tout juste sortis d'une mine de diamants de conte de fées, l'essentiel de son travail se déroulait dans l'appentis métallique abritant les rugissements et cognements des machines réfrigérantes, appentis où régnait au contraire une température supérieure d'au moins 10 °C à celle de l'extérieur. Ses tâches consistaient surtout en manutention et nettoyage, et il ne tarda pas à s'apercevoir du mépris dans lequel le tenaient les autres employés de l'usine, mécaniciens, chauffeurs et chargeurs considérant « le neveu du patron » comme un boulet. Les yeux fixés sur les eaux brunes de la Fresnel, il mangeait seul dans un champ de mauvaises herbes, derrière le quai de chargement, le

repas qu'il avait emporté. L'industrie de la glace était condamnée, Creath l'avait dit, victime de ce maudit Kelvinator. Elle survivrait peut-être encore un peu ici à Haute Montagne, mais les commandes étaient déjà bien basses pour cette période de l'année. Ce qui, bizarrement, réconfortait Travis. Il trouvait son travail ennuyeux et frustrant, et lorsque la frustration menaça de le submerger, il décida de demander à Nancy Wilcox de sortir avec lui.

Ce vendredi soir-là, après le travail, il pria Creath de le déposer au coin de Lambeth et de L'Éperon. Creath pressa l'accélérateur de sa camionnette Model A pour passer avant le feu rouge. « Ta tante aura préparé le dîner, répondit-il. T'as pas faim ?

— Je mangerai un morceau dehors. » Il évita le regard de l'autre. « Et j'irai peut-être voir un film.

— De l'argent jeté par les fenêtres », grommela Creath, qui rétrograda et ralentit toutefois assez longtemps pour permettre à Travis de sauter à l'extérieur.

Il restait deux ou trois heures de jour. Le ciel était d'un bleu poudreux, les ombres dures et anguleuses. Travis se rendit directement au Times Square. Il avait pensé bien davantage à Anna Blaise qu'à Nancy Wilcox, mais la première était un mystère, à la fois bafouée et distante, d'un abord aussi difficile qu'un chat. Nancy était quelqu'un à qui il pourrait parler.

Il l'aperçut dans la pénombre du petit restaurant. Un ventilateur de plafond brassait l'air. Toutes les tables étaient occupées et une seconde serveuse aidait Nancy avec les clients. Il s'assit au comptoir, sourit, commanda le paleron de bœuf accompagné d'une salade de chou cru, et se demanda comment aborder Nancy.

Il n'était pas timide avec les femmes, pas au sens ordinaire du terme, mais il n'avait quasiment aucune expérience véritable. Chez lui, seule Millie Gardner, la fille des voisins, avait vraiment parlé avec lui, et au moment de son départ, Millie venait juste d'avoir douze ans et commençait déjà à prendre ses distances. À part cela, il avait parlé avec sa mère, ses institutrices et deux filles se livrant à ce qui leur paraissait de toute évidence une espèce de bonne action déplaisante quand on le laissait

ouvertement de côté au cours des manifestations scolaires. C'était humiliant, mais d'autres se voyaient encore plus mal traités, d'une certaine manière : on les ostracisait à cause d'une difformité mentale ou physique, pas uniquement à cause de leur situation familiale. Et bien qu'il eût assez souvent prié pour que la situation change, Travis savait, au moins, qu'on ne le méprisait pas tout à fait pour lui-même.

Mais c'était chez lui, pas dans ce nouvel endroit, où il pouvait encore espérer ce qu'on lui avait jusqu'alors ostensiblement refusé. Personne ne le connaissait, ici, et ce simple fait lui semblait aussi excitant qu'une promesse.

Il s'attarda sur son assiette fumante, moins désireux de manger que de tuer le temps. Aucune bonne occasion de parler à Nancy ne se présentait : des assiettes en équilibre sur les bras, elle évoluait avec habileté entre le grand percolateur en aluminium et la fontaine à boissons gazeuses ou bien épinglait au tourniquet en aluminium les commandes à destination de la cuisine. Il la vit écarter de ses yeux une mèche de cheveux bruns et humides. Eh bien, c'est impossible, pensa-t-il. Il traîna néanmoins sur son café, en demandant plusieurs fois à être resservi. Le café noir et brûlant fit battre son cœur plus vite. Il ne la quittait pas des yeux. Et pensait : au moins, elle a vu que j'étais là.

Les tables finirent par se vider, l'humidité par s'alléger. Elle lui remplit sa tasse pour la troisième fois. « Huit heures », dit-elle.

Il la regarda, stupéfait.

Elle s'accouda au comptoir. « La fin de mon service. Huit heures. C'est ce que tu voulais savoir, non ?

— Je pense, oui.

— J'ai vu le film de Cagney au Rialto, mais il y en a un nouveau au Fox. *Jewel Robbery*. Avec William Powell et Kay Francis. Tu aimes William Powell ?

— Il est plutôt bon. »

Travis avait vu trois films dans sa vie.

Elle sourit. « Eh bien, je pense que j'y vais après le travail.

— Je pense que moi aussi », répliqua-t-il.

Elle le surprit en s'arrêtant à la bibliothèque municipale le temps de glisser trois épais volumes dans la fente des retours : un roman d'Hemingway, un manuel d'astronomie et un ouvrage d'un Allemand appelé Carl Gustav Jung.

« Tu as lu tout ça ? demanda-t-il.

— Oui oui. » Elle lui décocha un nouveau sourire, plus dur, cette fois, un sourire de défi, aussi devina-t-il qu'on avait dû se moquer de ses lectures. « Tu ne lis pas, toi ?

— Surtout des magazines. » En réalité, il avait eu pas mal de temps pour lire, durant les longs hivers de chez lui. Elle avait déjà dû voir le magazine de western, et il n'était pas prêt à admettre avoir dévoré des piles de romans d'aventures ou de science-fiction à deux sous volés, empruntés, ou achetés avec ses maigres économies. Pas quand elle glissait du Carl Gustav Jung dans la fente des retours.

Ils continuèrent leur marche sur les trottoirs obscurs jusqu'à L'Éperon et au cinéma Fox.

Il y avait un peu d'attente à la caisse, où Travis remarqua d'autres filles, des lycéennes ou à peine davantage, et la manière dont elles regardaient Nancy Wilcox, par des coups d'œil obliques et furtifs. Il reconnut le phénomène et se demanda ce que Nancy avait de spécial. Il acheta deux billets et ils s'assirent côte à côte au balcon, gardant un certain temps le silence et les yeux baissés tandis que l'épais rideau de velours se levait devant l'écran et qu'une femme corpulente jouait des ouvertures sur le Wurlitzer. Travis avait conscience de la pression tiède de la fille contre son flanc. Elle sent bon, pensa-t-il, avec ce parfum mêlé d'un tout petit reste de l'odeur d'une longue journée de travail dans un restaurant étouffant. C'était une odeur saine qui le stimula et le rendit nerveux : il se demanda ce qu'elle attendait de lui, s'il devait lui tenir la main ou se tenir tranquille. Il ne voulait pas lui manquer de respect. Puis les lumières s'éteignirent, l'orgue se tut en sifflant et le film commença, un de ces films avec cocktails et robes de soirée au cours desquels chaque personnage lance des traits d'esprit prémédités tout en évoluant dans des pièces que Travis trouva à la fois insupportablement grandes et richement meublées. Il le suivit avec une espèce d'incompréhension abasourdie, et quand Nancy

avança son corps dans sa direction, il noua son bras au sien, ce qui leur permit au moins d'atteindre une certaine intimité.

Après le cinéma, ils allèrent boire un Coca.

Les cheveux de Nancy lui étaient à nouveau tombés dans les yeux. Elle sonda la glace avec sa paille avant de dire : « Tu ne sors pas beaucoup, hein ? »

— Ça se voit tant que ça ?

— Oh, pas spécialement. Tu n'as juste pas l'air vraiment à l'aise. »

Il garda un silence prudent.

« Tu devais être une sorte d'inadapté, là d'où tu viens, non ? »

— Tu tiens ça de ta mère ?

— En quelque sorte, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parlais de ta manière de te déplacer, de parler. Très, je ne sais pas, *sur tes gardes*. Comme si quelque chose allait te sauter à la figure.

— Un inadapté, dit-il. Ouais, j'imagine.

— Je suis une inadaptée. Tu le savais ? » Elle prit une nouvelle gorgée de soda.

« À cause de ces livres ? »

— Entre autres. Personne ne lit, ici. *Même pas* Mlle Thayer, qui travaille à la bibliothèque. Mais ce n'est pas tout. » Elle ajouta comme s'il s'agissait d'une confidence d'une importance vitale : « Je ne m'entends pas avec les gens. »

— Je connais ça, assura Travis.

— En partie à cause de ma mère. Elle tient absolument à faire preuve de vertu. Elle croit que le monde va droit en enfer. Du coup, je suis sous pression pour me montrer à la hauteur, j'imagine. Je suis censée être parfaite... une irréprochable petite imitation féminine du Christ. Je pense que j'ai juste, eh bien, craqué. » Elle rit. « Elle a tellement *peur* de tout, tu comprends, Travis ? Elle est pleine de peur et de soupçon. Tout l'inverse de moi. »

Il eut un sourire distant. « Tu n'as jamais peur ? »

— Pas des mêmes choses qu'elle.

— Et elle a peur de quoi ? »

Nancy regarda dehors par la longue vitrine du bar. L'obscurité était désormais tombée depuis longtemps. Toutes

les automobiles avaient allumé leurs phares. « De l'amour. Du sexe. De la politique. Des gros mots. » Elle fit un geste. « De tout ça.

— Oh », fit Travis, déconcerté.

« Tu en as peur, toi ? » Elle le regardait, maintenant.

« Ah ! ça non », répondit-il en espérant ne pas mentir.

Mais elle rit et sembla se détendre. « Non, dit-elle, non, je ne pense pas, en effet. » Elle termina son Coca. « Tu me raccompagnes ? »

Arrivés au coin de sa rue, Nancy se retourna pour lui toucher le bras. « Je ne veux pas que ma mère nous voie. On l'aura bien assez tôt sur le dos comme ça. Tu peux m'embrasser, si tu veux, Travis. »

La proposition le surprit. Il se montra maladroit mais ardent.

Elle hocha ensuite la tête d'un air songeur, comme si elle venait de porter une notation particulièrement significative dans son calepin personnel. Les mains de Travis s'attardèrent sur elle.

« Un jour, lança-t-elle, il faudra que tu me dises la vérité.

— Sur quoi ?

— Tu sais bien. Sur là d'où tu viens. Sur ce qui s'y est passé. » Elle hésita. « Sur ta mère.

— C'était une femme très bien, assura Travis.

— Est-ce *vraiment* la vérité ? »

Il s'écarta d'elle. « Oui. »

Trois dimanches après l'arrivée de Travis à Haute Montagne, Liza Burack prépara ses mille-feuilles spéciaux pour la vente de plats cuisinés des Femmes baptistes.

C'était une journée aussi chaude et poussiéreuse que toutes les autres de cet été brûlant, et on disposa les plats sur la pelouse de l'église baptiste, à l'ombre des hauts vitraux quadrilobés qui en constituaient le seul ornement. Le révérend Shaffer avait sorti les grandes tables en bois d'épinette, désormais recouvertes des bâches apportées par Mme Clawson. On arrangea les mets dessus – d'une manière que Liza trouva très artistique, avec les sucreries et pâtisseries en cercles séduisants, telles de minuscules œuvres d'art. On avait, comme d'habitude, attribué la place d'honneur au gâteau aux amandes de Shirley Croft. Celle-ci montait en personne la garde contre les mouches qui tournoyaient et qu'elle chassait à l'aide d'une branche de sureau avec une expression vigilante comparable à celle que son défunt mari avait dû afficher face aux Allemands durant la bataille de la Somme.

Faye Wilcox se tenait à un bout de la table, Liza à l'autre, comme les deux pôles d'une pile électrique.

Je vais juste flâner jusque-là, pensa Liza. Après tout. Les apparences. Et vu la manière dont se déroulent les choses... bon.

Elle passa avec légèreté devant les sablés au beurre et les cornets à la crème.

Ce sont ces moments-là que je préfère, se dit-elle, au milieu de tous ces gens et de ces discussions à bâtons rompus. Cela lui donnait l'impression qu'on la tirait dans plusieurs directions à la fois. Si elle fermait les yeux, elle s'imaginait presque en train de flotter, les plats comme des îles éparpillées sur l'océan de

l'après-midi, la chaleur sur elle comme une bénédiction. Tout se condensait dans ce minuscule instant de vécu.

Mais ce genre d'idées l'inquiétait (ses pensées avaient un peu trop tendance à vagabonder, ces derniers temps) et elle se força à reprendre le cap : Faye Wilcox, se dit-elle, parle à Faye.

Pesante et hostile, Mme Wilcox croisait les bras sous la poitrine. Son corps ressemblait tout à fait à une espèce d'excroissance désagréable malencontreusement devenue visible par tous. Eh bien, se dit Liza, c'est à cause de sa tenue, on croirait presque un sac. Encore que je ne fais pas mieux. Elle ressentit quelques instants d'embarras en baissant les yeux sur ses propres vêtements. Les préparations culinaires de la matinée avaient laissé des traînées blanches sur sa robe bleu vif. Elle avait oublié de se changer. Et s'était-elle recoiffée ? Mon Dieu, mon Dieu, mais où ai-je la tête ?

« Quel magnifique après-midi, Liza. » Le révérend Shaffer allait et venait sur la grande pelouse verte de l'église. C'était un homme jeune avec, se dit Liza, quelque chose de presque féminin, très différent du révérend Kinney, mort tout juste deux automnes plus tôt. Le révérend Shaffer se servait de sa chaire pour délivrer d'obscures paraboles et poser des questions, là où le révérend Kinney s'intéressait davantage aux réponses. Liza trouvait cela très symptomatique des changements s'étant abattus sur le pays et le village comme sur sa propre vie. Mais elle ne devait pas s'attarder sur ce sujet. « Superbe, révérend. »

Les mouches pullulaient, la chaleur vous écrasait, et on ne voyait pas le moindre client.

« Tout le monde adore vos gâteaux à la crème, affirma le pasteur.

— Ce sont des mille-feuilles, répondit Liza par réflexe.

— Pardon ?

— Maman les appelait toujours des mille-feuilles. Mary-Jane, ma sœur, ah, comme elle aimait ça ! Elle en réclamait sans cesse à notre mère. “Fais tes milf, maman, fais tes milf !” Elle n'arrêtait pas d'en manger, sans jamais grossir. Tout le contraire de moi...

— Et comment va votre sœur ? s'enquit, perplexe, l'ecclésiastique.

— Elle est morte, répondit Liza. Et en enfer, j’imagine. »

Le révérend Shaffer fronça les sourcils. « Ce n’est pas à nous d’en juger, Mme Burack.

— Vous ne connaissiez pas Mary-Jane, révérend. Je vous en prie... prenez un mille-feuille. »

Mais le révérend n’en fit rien et s’éloigna après l’avoir considérée d’un regard froid.

Comme les choses avaient changé depuis son enfance. À l’époque, il existait la vertu et le vice, essences pures et distillées entre lesquelles on pouvait choisir. Et non cette terrible confusion qui troublait tout. Liza redressa le dos pour regarder Mme Wilcox... la mère de Nancy.

« J’adore tes tartelettes aux raisins secs », dit-elle.

Faye Wilcox la regarda comme de très loin. « Tu n’en as même pas goûté une, ma chère Liza.

— Oh, je ne pouvais pas. Mais elles sont si belles. Vraiment parfaites.

— Merci, dit Faye.

— Tu as vu mes mille-feuilles ?

— Adorables, comme toujours. »

Elle est si dure, pensa Liza avec tristesse. D’une dureté de granit. Par le passé, bien entendu, elles avaient été amies... du moins alliées : sur leurs gardes, mais avec des objectifs communs. À cette époque (trois ans auparavant : elle revoyait le pique-nique annuel et les cartons d’invitation marqués « été 1929 »), Liza était la plus en vue des Femmes baptistes. C’était elle qui avait organisé la campagne de protestation auprès du conseil d’administration de l’école publique pour que les manuels scolaires cessent leur promotion inconsidérée du darwinisme, elle aussi qui présidait le comité antialcoolique. Chacun en convenait : sans Liza Burack, les Femmes baptistes auraient été une organisation nettement moins efficace.

Mais certaines choses avaient ensuite commencé à se produire. Certaines choses sur lesquelles elle n’avait aucun contrôle. Cette fille, Anna Blaise, avait emménagé. Creath s’était mis à se comporter bizarrement. Mary-Jane était tombée malade là-bas en Oklahoma, Mary-Jane à qui Liza ne pouvait absolument pas aller rendre visite, à cause de la distance, mais

aussi du genre de femme que sa sœur s'était laissée aller à devenir.

Si bien que Liza s'était flétrie. Elle avait entendu des gens utiliser cette expression. *Flétrie*. Quel mot étrange. Cela lui évoquait des fleurs laissées trop longtemps dans un vase. Elle pensa avec une certaine stupéfaction : *j'ai flétri*.

Bien entendu, Faye Wilcox avait occupé le vide laissé par Liza et c'était elle qui désormais lançait les campagnes de protestation et organisait les boycotts de bibliothèques, c'était à elle qu'on venait maintenant demander conseil.

Mais Faye a un talon d'Achille, elle aussi, se dit Liza en réprimant un certain plaisir vindicatif. Sa fille, à la réputation plutôt douteuse. Faye s'en plaignait parfois, mais avec assez d'astuce pour en rejeter la faute sur l'enseignement...

Et voilà que Nancy Wilcox et Travis Fisher sortent ensemble, se dit Liza.

« J'imagine que tu es au courant, pour Nancy et le fils de ma sœur ? »

Faye afficha une austère sérénité, ses yeux gris acier enfouis dans de petits épanchements de chair. « Je sais qu'on les a vus ensemble.

— Seigneur, Nancy n'en a pas parlé avec toi ?

— Ce n'est pas son genre, non.

— Faye, cette gamine ne se rend pas compte de ce que tu fais pour elle. »

Faye se détendit un peu. « Tu as bien raison. Il m'arrive de me réjouir que Martin ne soit plus de ce monde : cela lui briserait le cœur d'entendre avec quelle impertinence elle me parle.

— Tu mérites mieux que ça.

— C'est entre les mains de Notre Seigneur, affirma Faye Wilcox avec affectation. Et Travis ? Il te cause des soucis ?

— D'après Creath, il n'est pas heureux au travail. Mais non, aucun véritable souci, Dieu merci.

— L'époque... dit Faye Wilcox.

— Oh ! ça oui.

— Bien entendu, la mère du garçon...

— Quelle tragédie, ajouta Liza. Sa mort, je veux dire.

— On se demande si on hérite des traits de caractère.

— Il travaille dur, vraiment, malgré ce que dit Creath. Il semble plutôt stable, ici. L'influence du foyer compte beaucoup, tu ne crois pas ? »

Faye hocha la tête à contrecœur et agita la main au-dessus de ses tartelettes. Les mouches bourdonnèrent.

« Enfin, cela pourrait être pire, dit Liza. Pour elle comme pour lui. »

Sans vraiment les voir, Faye Wilcox parcourut des yeux la pelouse et l'asphalte brûlant de la rue.

« C'est vrai », admit-elle.

Voilà, pensa Liza. La décision venait d'être prise.

Cet aveu réticent contenait une trêve. On laisserait Nancy et Travis continuer à se fréquenter.

Ce qui constituait, pour Liza comme pour Faye, la meilleure des rares solutions envisageables. Faye l'avait accepté... à contrecœur, sans aucun doute, car cela rendait à Liza un peu de pouvoir.

Et maintenant, se dit Liza, qu'est-ce que cela *signifie* ? Qu'est-ce que cela présage pour l'avenir ?

« Ces tartelettes ont vraiment l'air délicieuses », affirma-t-elle.

Faye en tendit une dans son emballage de papier, une offrande. « Tiens.

— Merci », dit Liza en mordant allégrement dans la pâtisserie.

Le goût âcre et sucré lui explosa dans la bouche.

Trav et Nancy avaient pris l'habitude de sortir ensemble le vendredi soir. À deux reprises, tandis que le mois s'acheminait vers septembre, il la retrouva aussi le samedi. Lorsqu'il n'y avait rien au Fox ou au Rialto, ils remontaient L'Éperon vers la gare ou s'éloignaient dans les grands champs herbeux là où la Fresnel passait derrière le village. Nancy savait où trouver des fraises des bois, même si la sécheresse n'avait guère produit de fruits. Et, petit à petit, Travis en était venu à connaître Nancy.

Elle lui plaisait. Il admirait sa franchise, son empressement extravagant à défier les conventions. Elle s'était très

délibérément placée dans une position que Travis avait longtemps occupée malgré lui : celle du marginal, du solitaire... de l'inadapté, comme elle aimait dire. Et cela le fascinait. Mais cela le dérangeait aussi qu'elle y mette un tel entrain, comme si elle jouait avec quelque chose de vraiment dangereux, quelque chose qu'elle ne comprenait pas vraiment... comme si elle mettait sa féminité en péril avec cette curiosité imprudente. Elle lui plaisait, mais d'une certaine et étrange manière, il avait également peur d'elle.

Ils étaient à nouveau venus chercher des fraises. Le soleil baissait, la chaleur du jour commençait à s'atténuer, un début d'obscurité s'élevait à l'est sur l'horizon derrière les restes d'une cabane dans laquelle, d'après Nancy, avait vécu autrefois un aiguilleur excentrique. Le village n'était pas loin – bien que masquée par un bosquet, la gare ne se trouvait guère qu'à quatre ou cinq cents mètres – mais leur isolement semblait total. Ils trouvèrent quelques fruits, puis Nancy étala une couverture sur un bout de sol dégagé près de la cabane délabrée, et ils s'assirent pour regarder couler la rivière, le dos appuyé au bois chaud de soleil. Une brise s'était levée... la brise du crépuscule, comme elle l'appelait.

Elle lui tenait la main. Elle avait la peau chaude et sèche.

« Tu te plais ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Chez les Burack ? »

Travis haussa les épaules. « Ça va.

— Tu n'as pas l'air enthousiaste.

— Je n'ai pas vraiment le choix. Il faut bien que je loge quelque part.

— Tu gagnes de l'argent, à l'usine ?

— Un peu. »

Elle eut un sourire entendu. « Je parie que Creath Burack se garde presque tout pour le loyer. Je me trompe ?

— Il en prend une partie. J'arrive à en mettre un peu de côté. » Elle veut en venir quelque part, pensa-t-il.

« Et cette fille en haut ?

— Anna ? » Il haussa les épaules, mal à l'aise. « Je la vois à peine.

— C'est un grand mystère, tu sais. Tout le village parlait d'elle, à un moment. Et en parle encore parfois.

— Vraiment ? Elle est si discrète...

— Travis, c'est un crime majeur en soi. Mais il n'y a pas que ça. Bien sûr qu'elle est discrète. Personne ne sait d'où elle vient ni comment elle s'est retrouvée à Haute Montagne. Tout à coup, elle vivait chez les Burack, et voilà tout ce qu'on savait sur elle. Mais il y a eu des rumeurs. Un type appelé Grant Bevis, un homme marié qui vivait dans la maison voisine de celle de ta tante... a quitté vraiment très vite Haute Montagne peu après l'installation d'Anna Blaise. Anna accepte des travaux de couture à domicile mais ne se montre jamais au village. Elle ouvre parfois quand on sonne à la porte... ça doit être de cette manière qu'elle trouve tout son travail : les gens lui apportent leur couture juste pour pouvoir lui jeter un coup d'œil. » Nancy leva la tête vers un nuage solitaire. « Il paraît qu'elle est superbe.

— Tu ne l'as jamais vue ?

— Peut-être bien que si, peut-être bien que non. Tu la trouves belle, toi ?

— Oui, répondit Travis.

— Tu lui parles souvent ?

— Elle descend dîner avec nous. C'est surtout Creath qui parle. » Il s'allongea sur la couverture. « Je suis monté un jour lui proposer de l'aide à sa couture. Elle m'a répondu non, pas besoin. »

En réalité, il était resté un peu plus longtemps à essayer de bavarder. Assise sur le lit, Anna Blaise lui avait souri de manière encourageante mais en répondant par monosyllabes. Vêtue simplement d'un chemisier et d'une jupe banale, elle semblait encore plus séduisante, d'une beauté presque dévastatrice, souple, pâle et tranquille, comme une statue de porcelaine... et Travis s'était forcé à ressortir de la pièce pour ne pas s'asseoir à côté d'elle sur le lit et se mettre à l'embrasser. Il avait la certitude qu'elle ne l'aurait pas repoussé. Il aurait pu faire tout ce qu'il voulait. Après tout, elle ne repoussait pas Creath.

Et il ne pouvait s'empêcher de se demander *pourquoi*, *pourquoi* ? Comment pouvait-elle se compromettre ainsi, et pourquoi semblait-elle malgré tout si pure ?

Un mystère, avait dit Nancy. En effet.

Mais il ne pouvait rien lui raconter de tout cela.

« Elle te plaît », affirma Nancy.

Il serra sa main dans la sienne. « C'est toi qui me plais.

— Je ne crois pas à l'amour monogamique, dit-elle d'un ton désinvolte. Ça te choque, Travis ? Je pense qu'on peut aimer plus d'une personne à la fois. Y compris sur le plan sexuel. Je crois que... »

Il lui toucha la joue et l'embrassa.

Elle rapprocha son corps du sien.

Ils s'embrassèrent jusqu'à ce que le soleil se couche et que l'obscurité se referme autour d'eux. Travis se mit alors à la caresser, mémorisant le grain de sa peau sous la robe de coton, et cela aurait pu aller plus loin, cela aurait pu aller jusqu'à une consommation dont Travis n'avait jamais osé que rêver... si Nancy ne s'était soudain redressée, ses yeux écarquillés brillant dans les dernières lueurs du jour, pour lancer : « Travis ! Il y a quelqu'un ! »

« Tu viens te *balader*, Nancy ? »

Greg Morrow. Nancy distingua sa silhouette devant le ciel, grand, les bras fourmillant de poils noirs, le visage anguleux dans l'ombre. Il se pencha en avant d'un air menaçant. Et une autre forme se profilait derrière lui, un des copains de Greg, un illettré du nom de Kluger employé comme ouvrier à la minoterie.

À côté d'elle, Travis se releva très lentement. Nancy se sentit soudain l'estomac plombé de peur pour lui.

Elle dit néanmoins : « Non, merci, Greg, je n'ai pas envie de me balader. Tu n'aurais pas dû me suivre. »

Greg s'approcha, les hanches en avant, les mains ballantes le long du corps.

« Simple curiosité, dit-il. Je voulais juste savoir ce que faisait Mademoiselle Trop-Bien-Pour-Moi. Mademoiselle la pétasse qui se prend pour une princesse. » Il cracha aux pieds de Travis.

« On se roule dans le foin avec un garçon de ferme, un bouseux. Bien, bien, bien. »

Elle se leva. Dire qu'il y a un instant, pensa-t-elle ahurie, tout était si parfait... « Va-t'en, Greg.

— Non », répondit-il, d'un murmure hostile, insinuant. « Je veux que tu viennes te balader avec moi. »

Travis fit un pas en avant. Mais Greg était rapide, terriblement rapide : elle vit son poing jaillir comme un piston et l'entendit percuter le visage de Travis.

Le jeune homme recula en titubant. Elle leva les yeux vers lui et vit du sang autour de sa bouche. Les yeux fermés, il s'affaissa contre le bois de la cabane.

« Fils de *pute* », dit-elle.

Greg rit. « Salope malpolie », répliqua-t-il, triomphant. « Amène-toi, salope. » Son ami s'approcha aussi.

Greg tendit la main vers elle. Elle recula contre la paroi de la cabane, près de Travis. Son cœur battait à tout rompre et les larmes qui lui venaient aux yeux l'aveuglaient presque totalement. Mais je me battrai, pensa-t-elle. Il ne m'aura pas sans combattre.

Greg s'avança à nouveau et agrippa soudain le poignet de la jeune fille... et alors, si vite qu'elle mit un peu de temps à comprendre ce qui s'était passé, Travis abattit le poing sur la tempe de Greg tandis que du pied, il écrasait l'entrejambe graisseux du jean de son adversaire.

Maladroit, se dit Nancy, mais terriblement efficace. Greg recula en vacillant puis tomba à terre, les mains sur son sexe, en criant « Putain ! Putain ! Putain ! » si fort qu'elle crut que tout le village allait l'entendre.

Travis se tourna vers Kluger... mais celui-ci, la bouche en un O stupéfait, se contenta de reculer et de remettre Greg sur ses pieds.

Elle regarda Travis en pensant : combien de *fois* a-t-il eu à faire cela ?

Il avait les yeux dilatés, le regard vide. Qu'il fixa sur Greg et Kluger. Le visage écarlate, Greg se redressa comme s'il voulait rester se battre, mais Kluger lui murmura quelques mots à l'oreille et Greg hocha la tête en reculant. Ce fut terminé aussi

vite que cela. Greg cria encore une fois dans les ténèbres, une insulte ou une menace – Nancy ne comprit pas – puis il y eut le bruit de la Ford T de Greg cahotant sur une route secondaire en direction de L'Éperon.

« Ils sont partis », souffla-t-elle.

Elle sentit Travis se détendre près d'elle.

« Tu es blessé, dit-elle. Laisse-moi t'aider, Travis. » Elle le prit par la main. « S'il te plaît. »

Elle lui fit traverser le champ obscur, descendre la légère pente menant à la Fresnel jusqu'à un endroit tranquille qu'elle connaissait, un endroit où poussait un bosquet de saules blancs. La rivière avait baissé pendant la saison sèche, mais elle prit la main de Travis et le guida vers deux larges rochers plats jusqu'à ce qu'ils se retrouvent entourés d'eau. « Agenouille-toi », dit-elle.

Il s'accroupit au bord du rocher.

Elle recueillit de l'eau fraîche de la rivière au creux de ses mains et lui lava la bouche avec. Les dents ne semblaient pas touchées. Tant mieux.

Le sang de Travis lui coula dans la main et elle lui sécha la bouche avec l'ourlet de sa robe. Elle fit de son mieux, puis s'assit jambes croisées sur le rocher, la tête du jeune homme sur ses genoux. Il respirait mieux, désormais. Les premières étoiles faisaient leur apparition.

« Voilà ce que cela veut dire », articula-t-il d'une voix pâteuse.

Elle le regarda, les sourcils froncés. « Pardon ?

— Tu l'as laissé te baiser ? » demanda-t-il.

La question était vulgaire, mais elle y répondit sérieusement. « Non. Il voulait, moi, non. C'est pour ça qu'il est furieux contre moi. »

Travis hocha la tête, sembla réfléchir à cette information.

« Voilà ce que cela veut dire, finit-il par répéter. D'être un "inadapté".

— Oh, fit-elle.

— Ce n'est pas drôle.

— Ils sont partis, maintenant, Travis.

— Parfois, on gagne. En général, c'est eux. Ils sont plus nombreux. »

Elle le berça. Posa la main sur son front. « Grands dieux. Ce n'est pas une nouveauté pour toi, n'est-ce pas ? »

— Non, reconnut-il.

— Mais *qu'est-ce* que tu étais ? » Elle lui caressa les cheveux. « Qu'as-tu bien pu faire ? »

Il ne répondit pas.

« C'était à propos de ta mère ? » demanda-t-elle.

Elle crut d'abord qu'il ne répondrait pas. Mais, doucement, il finit par dire : « Tout le monde le savait. » Il inspira. « J'ai dû être le *dernier* à le savoir. Bizarre, hein ? D'être si proche d'elle sans savoir que... sans même le *soupçonner* ? »

Il se redressa face à l'obscurité. Elle eut du mal à l'entendre dans le bruit de la rivière.

« On n'avait pas d'argent. Ça, je le savais. On avait des emprunts sur la propriété à rembourser. Tous les ans, on se retrouvait un peu plus endettés. Je le savais aussi. Mais l'autre chose... » Il prit la main de Nancy, d'une poigne ferme à faire peur. « Je pensais que c'était ses *amis*, ses amis *hommes*, comme elle les appelait, et bien sûr, des fois, ils venaient à la maison, ils restaient même toute la nuit... mais je ne savais pas... je n'étais qu'un gamin... je ne savais pas qu'ils *payaient*... »

Alors elle le serra contre elle, parce qu'il n'arrivait plus à contenir ses larmes et qu'une fraîcheur était montée de la rivière.

Travis pensait souvent à Nancy Wilcox. Mais ses pensées se tournaient presque aussi fréquemment vers Anna Blaise, vers ce que Nancy appelait « le mystère ».

Un soir, Creath le laissa emprunter sa Model A (après lui avoir fait promettre de revenir avec le réservoir plein... alors que Travis le trouva aux trois quarts vide quand il prit le volant), et il alla chercher Nancy avec au Times Square. Ils s'éloignèrent à bonne distance du village, roulant pour mettre des kilomètres derrière eux tandis que Nancy regardait défiler la route avec une espèce d'enthousiasme émerveillé. « On dirait qu'on vole, confia-t-elle. J'aimerais tant qu'on puisse continuer sans jamais s'arrêter. »

Septembre avait déjà une semaine. Un vent frais et parfumé lui repoussait les cheveux. Arrivés à cinquante ou soixante kilomètres de Haute Montagne, Travis quitta la route pour s'arrêter sous un bosquet de chênes à gros fruits. On ne voyait passer personne sur la route et les étoiles semblaient briller de mille feux. Ils avaient échappé à l'atmosphère du village, et Travis se sentit moins oppressé.

« Tu as revu Anna ? » s'enquit Nancy.

Il s'attendait à la question. Elle s'intéressait désormais presque autant à Anna que lui. *Elle est comme nous*, avait-elle dit la semaine précédente, *qu'elle le sache ou pas. Une paria. C'est comme s'il existait un lien entre nous trois.*

« Pas plus que d'habitude », répondit-il.

Nancy hocha la tête. « J'aimerais la rencontrer, un jour.

— Je ne sais pas si je peux arranger ça.

— Tu ne crois pas qu'elle viendrait ? Ou tu ne veux pas lui demander ?

— Je ne pense pas que Creath la laisserait faire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il hésita. Puis se dit : eh bien, pourquoi ne pas lui raconter ? Il en était venu à faire bien davantage confiance à Nancy qu'à Creath ou à sa tante Liza. Il estimait que s'il devait sa loyauté à quelqu'un, c'était à elle.

« C'est Creath. Il se sert d'elle. Et je pense qu'il a peur que quelqu'un le découvre. »

Il lui expliqua les visites nocturnes dans le grenier.

Nancy ouvrit de grands yeux, puis parut songeuse. Elle se mit les mains derrière la tête, qu'elle tourna vers la voûte des chênes. « La princesse dans la tour, dit-elle tout bas. Elle est prisonnière.

— Elle le laisse faire sans discuter.

— Peu importe. Il la fait peut-être chanter. Ou bien il la menace. » Elle secoua la tête. « Mon Dieu ! Ce type ne m'a *jamais* plu. De là à imaginer...

— On ne sait toujours pas pourquoi elle est là. Ni d'où elle vient.

— Découvre-le », dit Nancy, les traits empreints d'une détermination nouvelle. Ses yeux semblèrent luire dans le noir. « Elle est prisonnière. Nous le savons. Et... Tu sais quoi, Travis ? Peut-être qu'on peut la *délivrer*. »

Il rentra tard, gara soigneusement la camionnette, monta dans sa chambre où il sombra aussitôt dans un demi-sommeil hébété. D'où le tira un bruit de pas.

On était vendredi soir – ou plutôt samedi matin, à son avis –, au plus profond de l'arrière-pays séparant minuit de l'aube. Travis ne s'éveilla pas tout à fait. Il sentit la maison soupirer et remuer, le vent parler dans les conduits de cheminée. En ce début septembre, les jours étaient aussi chauds et aussi secs que jamais, mais les nuits apportaient un certain soulagement, quand des vents rafraîchis par la lune parcouraient les prés. Il serra davantage le drap sur ses épaules et inspira en frémissant une grande goulée d'air. Le sommeil ne lui échappait que d'un cheveu. Mais le bruit de pas se fit à nouveau entendre, cette fois juste derrière sa porte.

Creath, se désola-t-il intérieurement, et une angoisse insupportable l'envahit un instant. Il était tard, il faisait nuit et Travis se sentait miné, impuissant. Mais un instant, se dit-il. Le bruit de pas se poursuivit. Légers, délicats, presque inaudibles. Il ne les aurait pas entendus s'ils n'avaient pas hésité dans leur rythme juste devant sa porte.

Ce n'était pas *Creath*. Anna, donc. Et les pas *descendaient* les escaliers.

Il se redressa lentement. Le drap tomba.

De longues secondes s'écoulèrent. Puis il entendit le loquet de l'entrée grincer, la contre-porte s'écarter et revenir.

Sa chambre était plongée dans l'obscurité. Il alla nu à la fenêtre, dont il souleva le châssis de deux ou trois centimètres.

Anna Blaise apparut sur l'allée.

Elle portait un chemisier d'été et une jupe. La première pensée de Travis fut : *elle doit avoir froid*. Le vent lui ébouriffait les cheveux. Ses yeux, dans l'ombre, semblaient refléter l'obscurité du ciel nocturne. Elle hésita un instant sur le trottoir, la tête pivotant dans les deux sens avec une fluidité irréaliste, comme celle d'un chien de chasse à la recherche d'une piste, se dit Travis. Elle leva brièvement la tête vers la fenêtre. Son regard resta un instant posé dessus, même si elle ne pouvait pas avoir vu Travis. Celui-ci retint sa respiration. Puis, lentement, très lentement, elle se mit en marche vers l'ouest, dans l'ombre noire des érables de DeVille.

Il n'hésita pas longtemps. Il se précipita dans son pantalon, laça ses chaussures, boutonna une chemise de travail en coton écru. Il descendit les marches avec autant de discrétion que possible, mais dans sa hâte, étant plus lourd et plus maladroit qu'Anna, il ne put éviter de faire du bruit. Il se cogna le genou contre un pilastre sur le palier obscur et réprima un juron.

« *Travis ?* »

La voix de Liza Burack déchira le silence.

« Travis, c'est *toi* ? »

Il se figea.

Il n'avait pas réussi à dépasser la chambre de sa tante.

Elle l'emmena en bas dans le salon. Il y faisait noir, mais elle ne se soucia pas des interrupteurs. Dans sa chemise de nuit et sa robe de chambre, elle parut à Travis une espèce d'amphibien, grossièrement recouvert d'étoffe, surpris au milieu d'une transformation innommable. Son double menton se déversait sur un col en dentelle, ses dents étaient restées dans un verre à l'étage, son visage n'exprimait rien. Dieu du ciel, pensa Travis, il faut que je *parte* d'ici... Anna !

Mais sa tante lui dit : « Elle n'est pas pour toi, Travis, tu sais », avec une telle sérénité et un tel calme qu'il se demanda si elle lisait dans ses pensées.

« Non, continua-t-elle avant qu'il puisse répondre. Inutile d'expliquer. Je sais ce qui se passe dans l'esprit d'un homme au sujet de cette femme. » Elle soupira. Elle s'était installée dans le fauteuil de Creath, la tête penchée en une attitude de cynisme insondable et glacé. Liza observa son neveu pendant quelques secondes égrenées par la pendule. « Tu n'es pas le seul. Tu le savais ? Ah oui. Il y a eu ce Grant Bevis. Un homme marié, respectable, propriétaire de cette quincaillerie sur Beaumont. Il venait fouiner par ici, fricoter avec Anna. Sa femme est partie. Avec les enfants. Mais il a continué à venir. » Elle eut un sourire pincé. « Il a quitté Haute Montagne quand je l'ai menacé de le dénoncer devant toute l'église. Mais il continue à lui écrire. Ses lettres sont chaque fois oblitérées à un endroit différent. Et elles se ressemblent toutes. Elles parlent de l'«amour éternel» qu'il lui voue. L'amour ! Comme si c'était une histoire d'*amour* ! » Son sourire s'évanouit. « Et il y a Creath, bien sûr. J'imagine que tu le sais. Ne secoue pas la tête ! La maison est petite. On ne peut pas vraiment se dissimuler nos secrets les uns aux autres. Creath croit peut-être que si. Il s'est peut-être persuadé que si. Pourtant, c'est impossible. J'ai le sommeil léger, Travis. Je sais quand il va la retrouver. Je le sais...

— Si tu sais, murmura Travis, alors pourquoi ?...

— Pourquoi rester avec lui ? Pourquoi rester ici dans cette maison ? » Elle rit soudain, un hennissement strident, Travis craignit qu'il réveille et fasse descendre Creath. « M'accrocher à mes droits, comme la femme de Bevis ? Cela ne l'a menée nulle part, tu sais. Elle s'est retrouvée toute seule avec des enfants à

élever dans un monde peu accueillant pour les bouches affamées. On fait vœu d'amour, d'honneur et *d'obéissance*. L'amour disparaît peut-être. L'honneur peut-être même aussi. Mais il y a cette troisième promesse. Je peux sauver cela de mon mariage. Je peux obéir. »

Elle sera partie, maintenant, se dit Travis. Partie je ne sais où.

« Elle voit en lui, continuait Liza. Elle croit arriver à me le cacher, mais je le sais. Je le sais. Il y a quelque chose en Creath qui est attiré par elle. Un reste de son enfance. Quelque chose de stupide et d'imprudent en lui. » Elle ajouta dans un murmure : « Je connais cette partie de sa personnalité. À une époque, il me regardait de cette manière-là. De la manière dont il la regarde. Mais c'était il y a longtemps. Il y a bien des années, Travis. Des années révolues. Elle n'a pas le droit.

— Qui est-elle, tante Liza ?

— Je n'en sais rien. » Ce souvenir la fit soupirer à nouveau, comme si elle n'était pas vraiment réveillée. Sa voix prit de la distance. « C'est Creath. Bizarrement. Il ne s'arrête jamais pour les auto-stoppeurs ou les clochards. On revenait de chez ta mère... notre dernière visite, quand il est devenu évident que nous ne pourrions plus jamais aller la voir. Il était tard, minuit passé, et nous roulions vers Haute Montagne, il n'y avait personne sur la route, et Creath était fatigué de conduire. Tout à coup, on a vu cette femme. Debout sur le sable au bord de la route. Juste debout. Sans lever le pouce. Sans rien faire. Debout. Et... Travis, *elle n'avait pas le moindre vêtement sur elle*. Incroyable, non ? Une femme nue au bord de la route, aussi blanche qu'une statue au clair de lune ? » Elle gloussa. « Je me suis dit qu'il avait dû y avoir un accident. J'allais insister pour que Creath s'arrête... mais il avait déjà ralenti, il a stoppé avant que je puisse le lui demander. "Prends une couverture, qu'il m'a dit. Il y en a une dans le coffre." J'ai obéi. J'ai mis la couverture sur les épaules de la fille. Creath la regardait juste, on aurait dit un homme ayant soudain perdu la vue... et elle le regardait, lui. Je lui ai mis sur les épaules cette vieille couverture en laine et je l'ai guidée jusqu'à la voiture. Nous... nous l'avons ramenée à la maison. »

Elle inspira et expira, ce qui fit un bruit de papier. Travis avait – presque – oublié qu’il voulait suivre Anna. Il ne quittait désormais plus Liza des yeux, regardait son visage rond et pâle dans la vague lumière qui filtrait de la rue par les rideaux en dentelle.

« Je ne sais pas ce que c’est ! chuchota-t-elle. Vraiment pas ! Son apparence, peut-être. Quelque chose dans son regard. Quelque chose dans son odeur naturelle. Elle fait quelque chose aux hommes... elle les prive de leurs défenses. Ils vont la voir. Et elle... elle... »

— Tante Liza, dit Travis d’un ton apaisant.

— Non ! » Sa voix était redevenue stridente. « Ne me console pas, Travis Fisher ! Ne te crois pas supérieur à moi... *ou* à Creath ! » Elle remonta ses lunettes sur son nez, ce qui sembla lui grossir soudain les yeux. « Ne me fais pas croire que tu ne descendais pas pour la suivre, pour la suivre là où elle va par ces nuits au clair de lune ! À un endroit déplaisant. Toi et la petite Wilcox vous entendez bien, pas vrai ? N’empêche que tu es là. À courir après cette vilaine créature. »

Travis trouva l’accusation injuste, mais ne put néanmoins s’empêcher de ressentir une culpabilité passagère. Ses joues le brûlèrent.

« Travis, écoute-moi. J’ai grandi avec ta mère. Pour moi, elle a toujours été Mary-Jane, ma petite sœur. Je vivais avec elle, je l’ai vue mal tourner. Pas aussi mal qu’elle a fini. Mais mauvaise à l’intérieur. *Pourrie jusqu’à la moelle*, comme disait maman. Mauvaise comme une dent gâtée. Elle ne faisait pas ce qu’on lui disait. Prenait plaisir à vous contrarier. Et de sa propre et vicieuse effronterie. Nous l’avons mise en garde contre cet homme qui est devenu ton père, oh que oui. Il n’a ni racines ni sincérité, maman lui a dit. Mary-Jane, on lui a dit, ne gâche pas ta vie avec lui. Mais elle l’a fait. Elle s’est enfuie dans l’ouest. Et il l’a quittée. L’a laissée avec des dents en moins rapport à toutes les fois où il avait trop bu... l’a abandonnée avec toi à nourrir. Elle aurait pu revenir à la maison n’importe quand. Elle aurait pu ! Mais le *voulait*-elle ? Non ! Pas Mary-Jane. Tout plutôt qu’admettre la défaite. »

Travis se tortilla sur le canapé.

« Tu as cet héritage », dit tante Liza, le regard flamboyant. « Il faut que tu en aies conscience, Travis. Sache-le, ou tu en souffriras. Tu as la colère aveugle de ton père et les passions stupides de ta mère. Laisse cette femme tranquille ! Elle n'est rien que tu connaisses ou comprends. Tu n'as pas besoin d'elle... quoi que puisse te dire ton corps. » Il répondit d'une voix éteinte : « Tante Liza, je...

— Remonte, maintenant. » Elle s'affaissa contre le dossier du fauteuil, comme si elle avait épuisé les réserves d'énergie qui la soutenaient. « Va dormir et ne parle pas à Creath de notre discussion. »

La piste était froide, Anna, partie. Il remonta, abasourdi.

Il s'endormit presque aussitôt... et il dormait encore dans l'heure précédant l'aube, quand Anna Blaise rentra sans bruit dans la maison, un feu bleu et froid courant comme un éclair diffus sur son corps.

Le vendredi suivant, il conduisit à nouveau Nancy dans le bosquet de chênes à l'extérieur de Haute Montagne. La prairie s'étalait autour d'eux, champs de céréales attendant en chuchotant une maigre récolte. Une fois le moteur de la vieille camionnette Ford coupé, entourés du crissement des sauterelles, ils auraient pu se croire à des milliers de kilomètres de chez eux.

Ce n'était pas une soirée comme les autres, dans l'esprit de Travis. Il sentait Nancy empreinte d'une extravagance particulière. Elle lui jetait un coup d'œil, puis détournait la tête avant de le regarder à nouveau. Et quand il croisait son regard, il voyait des yeux très bleus et très grands ouverts.

Travis se sentait quant à lui victime d'une excitation sans but. La chaleur de Nancy à côté de lui sur la banquette bosselée de la Ford provoquait chez lui une érection persistante et douloureuse. Il la désirait tellement que ses jointures blanchissaient sur le volant.

Il supposait que cela s'expliquait. Il avait trouvé son rythme à la fabrique de glace, et les jours passaient assez vite – plus vite que les nuits. Mais souvent, il s'interrompait dans sa tâche, secouait la tête comme quelqu'un qui sort d'un rêve, et une

profonde panique l'envahissait. Il s'imaginait vieillir à Haute Montagne, engraisser et devenir peu à peu cruel, prendre les formes de Creath Burack comme du caoutchouc déversé dans un moule d'acier. À ces moments-là, il avait le sentiment de devoir repousser les barrières qui le confinaient... les repousser, ou devenir fou.

Il présumait que Nancy se sentait aussi comme cela. Elle repoussait les barrières depuis longtemps. Cela les liait.

Il arrêta la Model A et ils montèrent s'installer sur le plateau de la camionnette, se servant de sacs en toile vides comme oreillers. Travis toucha doucement la jeune fille. Elle aussi est inquiète, se dit-il. Elle *veut* toucher. Repousser les murs. Mais elle alluma une cigarette d'une main tremblante et secoua l'allumette dans le noir. Ses lèvres tremblaient lorsqu'elle souffla la fumée. « Parle-moi d'Anna. »

Il lui raconta ce qu'il y avait à raconter. Cela lui changea même les idées un moment, le souvenir de Liza et de la promenade nocturne d'Anna remontant en lui comme un courant marin glacé.

« Bizarre, chuchota Nancy.

— Extrêmement bizarre, convint Travis.

— De toute évidence, elle a plus que jamais besoin de notre aide.

— Elle ne l'a pas demandée. »

Elle le regarda, le nez derrière le bout rougeoyant de sa cigarette. « Tu penses que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Non, je...

— Mais si. Admets-le.

— Non. Mais tu vas peut-être trop vite. Souviens-toi, Nance, on ne sait toujours rien sur cette fille. Creath l'a trouvée toute nue sur la route et l'a emmenée. C'était peut-être ce qu'elle voulait. Peut-être la situation actuelle lui convient-elle. »

Nancy remua dans l'ombre à l'arrière de la camionnette, puisant dans sa mémoire d'un air songeur.

« Avant que je décroche ce boulot au restaurant, dit-elle, j'allais lui apporter de la couture. C'est maman qui m'envoyait.

J'ai vu cette fille, Travis. Je l'ai vue de près. Je l'ai regardée dans les yeux. »

Il hocha la tête. « Moi aussi.

— Vraiment ? Et tu peux me dire là comme ça que si ça se trouve, elle *aime* ce qu'elle fait ? »

Eh bien, non, il ne pouvait pas, pas en restant sincère. Le désespoir couvait comme un feu en Anna Blaise, on ne pouvait s'y tromper. Mais il dit : « On ne sait pas tout.

— Évidemment. C'est pour ça qu'il faut qu'on *découvre* le reste.

— Comment ?

— Parle-lui. Suis-la. » Elle souffla un nuage de fumée, jeta son mégot sur la chaussée, petit arc de cercle cométaire. « Vois où elle va. »

Elle avait forcément compris que Travis se sentait attiré par Anna. Travis mentait très mal. Et pourtant, se dit-il, elle est capable d'une suggestion pareille.

C'est peut-être sa manière de me tester, pensa-t-il. Ou de se tester elle-même.

Il pensa à ce qu'elle avait dit le mois dernier au milieu des fraises des bois : *je pense qu'on peut aimer plus d'une personne à la fois...*

« Les nuits se font fraîches », dit-elle soudain. Le train roulant vers l'ouest gémit dans le lointain. Travis se pressa contre Nancy, l'entoura d'un bras protecteur. Sa robe de coton semblait de la soie sous sa grande main. Elle se tourna vers lui, ils s'embrassèrent, et l'insistance qu'il sentit dans ce baiser lui fit comprendre que ce soir-là, elle avait décidé d'aller jusqu'au bout avec lui.

Il caressa ses petits seins parfaits. Au bout d'un moment, sa main remonta sous la robe. Il était presque fébrile de désir, et lorsqu'elle s'allongea sur les sacs en toile et qu'il entra en elle, le plaisir fut comme une décharge électrique. Il ne tarda pas à jouir. Nancy frissonna sous lui et il réalisa, avec une stupéfaction distante, qu'elle avait dû arriver à une satisfaction équivalente. À bout de souffle, il lui dit qu'il l'aimait.

Il l'aimait peut-être. Ce n'était pas un mensonge : elle s'en serait aperçue. Mais il en était beaucoup moins certain qu'il l'avait semblé en le disant.

Le doute s'était insinué en lui alors même qu'il lui faisait l'amour. Il l'aimait, tout au moins, pour ce qu'ils avaient fait ensemble, mais même ceci se retrouvait compromis : cela avait été trop facile, selon lui, elle s'était offerte trop facilement. Les femmes ne devraient pas faire cela. Il détourna le regard tandis qu'elle rajustait ses vêtements. Ce qui le dérangeait, ce qu'il avait du mal à admettre, y compris en lui-même, était que le visage apparu soudain dans son esprit au moment de l'orgasme n'était pas celui de Nancy, mais celui d'Anna : sa pâle peau de porcelaine, ses énormes yeux sombres, bafoués mais distants, sa pureté étrangement irréfutable brûlant comme un feu en lui.

Septembre continua à s'écouler au ralenti, les cris des trains acquérant cette mélancolie particulière à l'automne, et Liza Burack crut tout d'abord avoir contribué au salut du fils de sa sœur.

Si ce n'est à celui de son âme (il refusait de l'accompagner à l'église, affirmant que sa mère n'aurait pas été d'accord), du moins à son salut temporel. Elle s'en était réjouie, durant ces derniers longs après-midi d'été, tout en maniant le déplantoir dans son jardin. *J'ai contribué à le sauver*, pensait-elle au milieu des glaïeuls, à genoux dans l'odorante terre noire. C'était une pensée agréable, et durant ces moments-là, Liza arrivait presque à croire que cela donnait un sens à tout... à sa disgrâce auprès des Femmes baptistes, à la mort dans le péché de sa sœur, et même à la terrible et inavouée faiblesse personnelle de Creath. Même à cela. *J'ai contribué à le sauver*.

Allongée dans le silence d'après minuit de la chambre, les yeux comme des balises lumineuses, avec le clair de lune qui se reflétait sur sa commode en chêne et Creath qui gisait comme un poids mort à ses côtés, elle comprit toutefois, en entendant les pas légers d'Anna sur le palier suivis, quelques instants plus tard, de ceux de Travis, qu'elle avait en réalité perdu la partie.

Elle se lança à la poursuite de son neveu. Mon Dieu, se dit-elle, il ne *comprend pas* ! S'il comprenait, il ne lui courrait pas après ! S'il comprenait... !

Mais non. Elle le lui avait déjà dit. Et il avait compris, elle l'avait lu dans son regard. Ce n'était pas une femme normale et les sentiments que Travis éprouvait à son égard n'étaient pas normaux.

Il avait pourtant choisi de la suivre.

Des mots étranges traversèrent l'esprit de Liza.

Sorcière. Démon. Succube.

Elle alla entrouvrir la porte de la chambre, vit passer Travis, ombre noire dans la cage d'escalier. Entendit quelques instants plus tard le déclic et le grincement de la porte d'entrée.

Vaincue, Liza Burack retourna à son lit et s'y laissa tomber.

Travis est perdu, se dit-elle, pensée qui devint berceuse tandis que le sommeil trop longtemps évasif montait des plis surchauffés des couvertures... *Travis est perdu, perdu, perdu...*

Elle sommeilla sans rêver, et le vent nocturne vint comme une vague dans sa fenêtre.

Parle-lui, avait dit Nancy. Suis-la.

Cela avait paru si simple.

Maintenant que, honorant enfin sa promesse, Travis marchait dans la rue baignée de lune, cela semblait beaucoup moins simple.

Anna Blaise avançait devant lui comme une ombre, comme une danseuse souple et gracieuse d'un ballet d'ombres. À plusieurs reprises, Travis avança de longs instants à l'aveuglette, persuadé de l'avoir perdue... jusqu'à ce qu'elle réapparaisse un demi-pâté de maisons plus loin, glissant sous un saule agité par le vent.

Malgré sa veste et son épaisse chemise de travail en coton, Travis frissonnait dans les bourrasques d'air automnal. Anna ne portait qu'un chemisier, une jupe, des habits bleu marine du genre pour aller à l'église (même si elle n'y allait jamais), couleur d'ombre.

Il la suivit, sentant croître en lui une excitation malsaine. Il n'y avait tout simplement pas, à cette heure, de destination raisonnable pour une femme comme Anna. Le village dormait. Travis avait entendu parler, à la fabrique de glace, d'un relais routier appelé Chez Conklin, au-delà des silos, où on pouvait discrètement boire un verre après minuit... mais il était désormais trop tard même pour cela, et de toute manière, Anna ne se dirigeait pas dans cette direction, mais dans celle de la sortie du village la plus proche, celle des voies de chemin de fer.

Quand on s'éloignait de la rue DeVille, l'asphalte cédait la place à la terre battue. Il n'y avait plus de maisons, plus d'arbres

sinon des chênes nains, rien d'autre que des terres arables et des pâturages.

Travis ralentit au même moment qu'Anna. Elle était parvenue à l'endroit où la route traversait la voie ferrée, la lune luisant sur l'agressif arc de cercle des rails. Elle s'immobilisa soudain, et Travis plongea, se sentant ridicule et peu fier de lui, dans les hautes herbes du fossé le long de la route. Lorsqu'il releva la tête au milieu d'un fourré de symphorine, il vit Anna Blaise se découper comme une sentinelle sur les étoiles du matin, les bras nus luisant, la tête pivotant à gauche et à droite dans ce mouvement de chien de chasse bizarrement sensuel. *Dieu du ciel*, pensa-t-il, *si elle me voit !...* Mais la jeune femme se concentrait sur autre chose.

Elle se tenait la tête droite, les bras raides le long du corps.

Elle écoute, comprit Travis.

Il s'aperçut soudain que ses poils se dressaient sur sa nuque. Sa respiration se bloqua dans sa gorge.

Loin dans les profondeurs de la nuit, un train de marchandises rapide circulant au petit matin actionna son sifflet. Il roule vers l'ouest, pensa Travis, là-bas sur la courbure de la terre... il semblait distant à ce point.

Marbre et glace, Anna Blaise écoutait.

Travis sentit s'insinuer en lui la chaleur du jour restituée par la terre sèche sous son ventre. Des criquets stridulaient tout autour de lui dans le fossé. Il regarda Anna en pensant : Tiens, elle me *rappelle* quelqu'un.

Elle lui rappelait, lui rappelait...

... il ferma les yeux, fouilla dans sa mémoire...

... sa mère.

De profonds courants s'agitèrent dans l'herbe de la prairie.

La nuit brouille ses traits, se dit-il. C'était son profil, tête haute, attitude à la fois de défi et, quelque part, de désespoir, qui évoquait sa mère à Travis. Si bien qu'il pensa à celle-ci d'une manière à laquelle il n'avait pas pensé depuis des années. Il se souvenait maintenant, si nettement qu'il en sentait le goût, d'une nuit comme celle-ci, à l'atmosphère balafmée des premiers frissons de l'automne, lorsqu'il n'avait pas plus de six ans.

Il était couché et aurait dû dormir. Le silence régnait dans la ferme. Ce qui ne dégagait pas un sentiment de paix, mais au contraire de danger imminent, parce que papa n'était pas encore rentré malgré l'heure tardive, ce qui signifiait que papa buvait, et donc qu'il pouvait rentrer à tout moment empli d'une implacable et hargneuse hostilité.

Travis n'arrivait pas à dormir, agité par ces émotions contradictoires : le soulagement provoqué par l'absence de son père, la menace de son retour. Il resta allongé à écouter les arbres bavarder devant sa fenêtre, en essayant de recréer en esprit l'intrigue de *L'île au trésor*, que maman lui avait lu ce soir-là. Il s'était presque endormi quand il entendit claquer la porte d'entrée.

Cet autre bruit, léger, devait être un hoquet de maman dans sa chambre de l'autre côté du couloir.

Il se boucha les oreilles lorsque les cris commencèrent. Au premier coup et cri étouffé, il enfouit sa tête sous l'oreiller.

Maman, pensa-t-il, oh maman...

Et lorsque ce fut fini, elle vint le voir.

Comme elle le faisait toujours. C'était sa manière de dire *Tout va bien, maman va bien*, sans avoir besoin de ces mots ni d'admettre l'horreur qu'ils pouvaient contenir.

Elle s'assit sur la chaise en bois près de la fenêtre, les stores en papier relevés pour voir à l'extérieur. « Comme le vent tourmente ce vieil arbre », dit-elle sans même vérifier s'il dormait, en sachant, peut-être, qu'il ne dormait pas. Elle avait la voix étranglée par ses larmes récentes, mais avec toujours par en dessous cette particularité que Travis associait à jamais à maman, une espèce de soupir soyeux, un bon bruit.

Puis, juste quand sa voix avait commencé à le réconforter suffisamment pour qu'il se rendorme, elle dit : « Oh, Trav, *regarde !* »

Il se redressa, les yeux plissés, puis alla à la fenêtre.

Elle le tint dans le giron de sa vieille robe imprimée, sur ses genoux osseux. De l'autre côté de la fenêtre, le ciel, vaste, dégagé, fourmillait d'étoiles. Les branches du saule bougeaient comme un sémaphore.

« Tu vois, Travis ? dit maman. Des étoiles filantes ! »

Il crut d'abord à des lucioles. Mais elles se déplaçaient trop vite et avec trop de détermination, et elles ne scintillaient pas. Des étoiles filantes, pensa-t-il à moitié endormi. Des étoiles qui tombent. Des morceaux de la nuit d'automne.

Il s'était endormi en pensant à maman, à la lumière des étoiles jouant sur la contusion s'étendant comme une carte veinée sur sa joue, en pensant qu'une fois grand, il la protégerait et ne laisserait aucun mal lui arriver, en pensant aussi à ces deux étoiles filantes, à la manière dont elles avaient traversé le ciel obscur, d'est en ouest, comme sortant jumelées d'une source commune.

Il avait maintenant l'impression qu'elle posait les yeux sur lui.

Anna, pensa Travis.

Il secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées et s'approcha d'environ un mètre en rampant.

Elle regardait droit dans la direction du bout de prairie où il se tenait. Ses yeux brillaient d'une manière peu naturelle. Le train de marchandises fila derrière elle, noir étendard à bruits métalliques.

Soudain, la fatigue envahit à nouveau Travis. Il ressentit de l'inquiétude, mais diffuse.

Elle a quelque chose, se dit-il. Quelque chose qui a changé en elle. Il le voyait dans la courbure de son dos, dans la manière dont elle serrait les poings.

Elle s'était débarrassée de cette passivité impuissante. Ses yeux, songea Travis, contiennent une chose que je n'y ai jamais vue : une attente, peut-être même un espoir.

Mais le corps du jeune homme lui paraissait peser une tonne. L'air nocturne semblait le plaquer au sol.

Anna, pensa-t-il à moitié endormi. *Anna...*

Le regard de la jeune femme le transperça.

Il ferma les yeux.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil brillait à l'est au-dessus de l'horizon. Des grains de poussière dansaient dans la lumière

oblique et le froid le pénétrait douloureusement jusqu'aux os. Et il était seul.

Il épousseta sa chemise et son pantalon avant de repartir à pied vers le village jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un pour l'emmener. Il se savait en retard pour le travail. D'au moins une heure, d'après la position du soleil. Mais peu importait. Il s'était produit durant la nuit quelque chose de crucial. Quelque chose de mystérieux, que lui-même ne comprenait pas très bien. Il ne doutait pas, toutefois, qu'Anna Blaise avait bel et bien besoin d'aide, et que d'une certaine manière, elle l'avait choisi pour la lui apporter.

Ce sentiment brûlait en lui.

Il se fit emmener par un fermier aux os saillants jusqu'à la limite sud du village, puis marcha les cinq cents mètres restant jusqu'à la fabrique de glace. Son reflet dans le pare-brise poussiéreux du camion lui sembla celui d'un sauvage, avec ses cheveux décoiffés et parsemés de foin, sa barbe de la veille et les croissants noirs sous ses ongles. Arrivé à l'usine, il pointa et gagna, à l'arrière, le lavabo en porcelaine ébréchée où il se jeta un peu d'eau sur la figure avant de se passer les doigts dans les cheveux. Il alla ensuite prendre son balai et commença à nettoyer le bruyant abri des machines.

Elle ne doit pas rester chez les Burack, se dit-il. Cela au moins était évident. Pour une raison quelconque, elle avait toléré que Creath abuse d'elle. Mais cela allait cesser. Il ne pouvait dire qu'il connaissait ces choses, mais il savait qu'un changement s'était opéré en elle durant la nuit. Peut-être Creath s'en apercevrait-il aussi.

Il travailla tranquillement, seul. Au sifflet de midi, il s'aperçut qu'il n'avait pas apporté de repas, qu'il avait aussi raté le petit déjeuner, et que la chaleur de la journée se déversait comme du verre fondu. Il passa derrière le quai de chargement

puis traversa les graviers jusqu'à la rive herbeuse de la Fresnel, où il s'assit les bras autour des genoux pour regarder couler et tourbillonner l'eau brune. Bon, se dit-il, et Nancy ? L'aimait-il ou non ? Et quelles implications cela avait-il dans ce nouveau monde mystérieux et dénaturé dans lequel il était entré ?

L'amour était insondable. Il ne le comprenait pas. Nancy concentrait en elle de bonnes et de mauvaises choses, des impulsions sauvages et des désirs dangereux. Il pensait l'avoir aimée, du moins durant ce moment déraisonnable où il s'était assouvi dans son corps. Si on pouvait appeler cela de l'amour.

Il savait seulement qu'il ressentait autre chose envers Anna Blaise, une envie indifférenciée qui semblait monter en lui comme la chaleur de l'été, qui relevait moins de la passion que d'une espèce de douleur, comme si le corps parfait de la jeune femme était ce jardin duquel le premier homme avait été chassé et dans lequel tous les humains rêvaient de revenir. C'était aussi puissant que cela. Mot simplement humain, « amour » ne convenait pas.

Il se releva et rebroussa chemin quand le sifflet retentit à nouveau. Lorsqu'il arriva à l'usine, son oncle l'attendait.

Creath portait un maillot tendu sur la peau de son ventre et la sueur luisait dans les longs poils de ses bras et de sa poitrine. La colère couvait dans son regard. Il tira de sa poche revolver un mouchoir à carreaux avec lequel il essuya son visage rougeaud.

« Tu étais en retard », constata-t-il.

Travis hocha la tête.

« Tu es sorti toute la nuit, ajouta lentement Creath. Ta tante Liza était malade d'inquiétude, ce matin. Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— C'était une erreur, assura Travis.

— Viens donc par là », dit Creath en désignant du pouce son bureau, une baraque en bois derrière l'appentis des machines. « Viens donc par là, qu'on parle d'erreurs. »

La baraque ne comptait qu'une seule et grossière fenêtre, qu'une vrille à poignée jaune maintenait ouverte. Il y régnait une chaleur assez intense pour qu'on y sente une odeur, une puanteur comme celle du métal surchauffé d'un engrenage mal aligné dans les machines réfrigérantes. Creath avait décoré les

murs avec des calendriers de banque, de quincaillerie, de magasins d'alimentation, tous d'années antérieures. Les clés de l'usine pendaient en gros trousseau sur un clou près de la porte, au-dessus de la clé de contact de la camionnette. Creath s'écroula dans la chaise en bois placée derrière le bureau de mauvaise qualité, écrasant les ressorts qui gémirent de protestation, posant longuement le regard sur Travis. Ce dernier sentit une vague nauséuse de claustrophobie l'envahir. Parce que je n'ai pas mangé, supposa-t-il... mais il avait l'impression d'être entré dans une boîte brûlante hermétiquement fermée.

« On t'a fait venir à Haute Montagne », attaqua Creath.

Travis hocha la tête, les yeux plissés.

« On t'a payé le voyage. Ce n'est pas vrai ? *Réponds-moi.*

— Oui m'sieur.

— On t'a recueilli.

— Oui m'sieur.

— Nourri.

— Oui m'sieur.

— Je t'ai donné un travail ici, à la fabrique de glace. Ce n'est pas vrai, Travis ?

— Si.

— Et maintenant ? Qu'est-ce que tu as fait ? »

Travis ferma les yeux. « Je suis arrivé en retard.

— *Arrivé en retard ?* Pas seulement, je crois.

— Pardon ? »

L'autre soupira. « Ne me raconte pas de conneries, Travis. Je ne l'accepterai pas. On t'a recueilli, nourri, et je t'ai donné un emploi... et tu es sorti la nuit dernière, corrige-moi si je me trompe, courir après notre autre pensionnaire. »

Travis ne dit rien.

« Quelle *impression* crois-tu que cela me fait, Travis ? Quand tu agis de cette manière ? Quand tu as un comportement obscène alors que tu vis sous mon toit ? »

Espèce d'hypocrite, pensa Travis. Espèce d'ignoble hypocrite.

Creath eut un geste apaisant. « Bon, je comprends ce que tu as dû ressentir. Tu n'as pas eu un foyer normal. Ta mère...

— Ma mère n'a rien à voir avec cette histoire. »

C'était une erreur, il s'en rendit compte tout de suite. Mais il n'arrivait pas à se tenir tranquille. Pas dans cette boîte.

Creath afficha un sourire patient. « Ne me parle pas sur ce ton. J'ai *connu* ta mère, espèce de petit cul-terreux. »

Reste tranquille, s'intima désespérément Travis. Il se concentra sur un calendrier de 1929, avec la photo d'une petite fille en robe vichy au milieu d'un champ de pâquerettes. Sur cette photo, le ciel était d'un bleu Kodak d'une profondeur impossible, presque turquoise.

« Travis ? » Creath sourit jusqu'aux oreilles. « C'était une pute, Travis. »

Tant de pâquerettes.

« Tu comprends ce que je te dis ? Elle baisait pour de l'argent, Travis. »

On pouvait se perdre dans tout ce bleu.

« Elle baisait avec des inconnus pour de l'argent, Travis, et je le sais, Liza le sait, les Femmes baptistes le savent, et je suppose qu'à cette heure *tout* le village le sait, jusqu'au dernier des crétins. Tu m'entends, Travis ? Elle...

— La ferme. » Il n'avait pas pu s'en empêcher. La tête lui tournait.

Creath se leva, et son sourire s'élargit encore en quelque chose de vraiment affreux, une grimace de triomphe digne d'un monstre de Halloween. « Non, pauvre petit fils de pute sans cervelle, c'est *toi* qui vas la fermer, tu ne crois pas ? »

Levant le pied, Travis frappa le vieux bureau en pin qui recula en raclant le sol.

Creath tomba en avant dans une pile de factures jaunes. Travis observa un instant son oncle se débattre en jurant, puis il se retourna, réprimant une rage qui courait en lui comme du sang, pour ouvrir tout grand la porte. Sa main reposa un instant sur le porte-clés le plus bas, celui qui servait à Creath pour la camionnette.

Eh bien, pourquoi pas ? Il avait perdu son travail, ainsi sans doute que son logement chez les Burack... Il avait perdu tout ce qu'il y avait à perdre dans ce village.

Son poing se referma autour du porte-clés.

Il sortit, laissant son oncle grogner dans la chaleur.

Dès qu'elle vit Travis franchir la porte, Nancy Wilcox comprit que quelque chose n'allait pas du tout. C'était l'après-midi, déjà, l'accalmie entre le déjeuner et le dîner, quand on laissait le gril refroidir et qu'au moins un peu de vent brassait l'air tiède du restaurant. Travis aurait dû être au travail, et non au volant de la Ford noire de son oncle, garée n'importe comment dehors. Et comme si cela ne suffisait pas, elle sentait les ennuis rien qu'à l'apparence du jeune homme : les cheveux sales et emmêlés, les yeux bien fermés comme pour ne pas voir un spectacle insupportable.

Elle se surprit à penser : *Voilà, ça commence*. Dès leur rencontre en juillet, elle avait senti en Travis un frisson d'énergie folle, contenue, aussi instable qu'un détonateur. Et peut-être était-ce cette violence qu'elle avait trouvée attirante. Il ressemblait à un train de marchandises l'emportant sur une voie dangereuse, toujours plus loin de son enfance. *Voilà, ça commence*.

Elle dénoua son tablier, les doigts tremblants. « Travis ?

— Viens, répondit-il. J'ai besoin de parler à quelqu'un. »

Elle hocha la tête en posant le tablier sur un tabouret. Le seul client, un employé de banque au chômage qui remuait mécaniquement un bol de soupe Campbell, la regarda en silence sans comprendre.

« Je reviens pour le dîner, M. O'Neill ! » lança-t-elle avant de partir sans laisser le temps à O'Neill, le propriétaire, de s'extraire de la cuisine. Elle perdrait peut-être son travail. Sans doute. Mais cela en faisait partie. Elle se dépouillerait de tout ceci : travail, village, mère, respectabilité. Elle deviendrait quelque chose de nouveau. La sonnette tinta dans son dos lorsqu'elle referma la porte.

Ils descendirent L'Éperon en camionnette, roulant en direction des rails.

« Je l'ai suivie, la nuit dernière », lui apprit Travis. Arrivé sur la route de terre battue, il s'arrêta. Graisseux et brillants, les rails cuisaient dans la chaleur de l'été indien. Travis parlait d'une voix rauque. « J'ai suivi Anna jusqu'ici. »

Nancy hocha la tête. « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Je n'en sais rien.* » Il fronça les sourcils en secouant la tête comme s'il n'arrivait pas à se débarrasser d'un rêve. « Elle a regardé passer un train. Je me suis endormi. J'imagine qu'en fait, il ne s'est rien passé d'autre. Mais on aurait dit que... » Il la regarda d'un air implorant. « ... qu'elle me *parlait*. Pour me dire qu'il allait bientôt se passer quelque chose d'important, quelque chose dont elle était le centre et pour lequel elle avait besoin d'aide. Et d'une certaine manière, c'était comme si je disais oui, que je lui promettais de l'aider. Ah, mon Dieu. Je ne sais pas comment expliquer...

— Je comprends. » Ne l'avait-elle pas ressenti aussi ? Ou peut-être deviné, la première fois qu'elle avait vu Anna Blaise debout les yeux écarquillés sur le seuil de la maison aux volets fermés des Burack ? Rien de spécifique, rien d'aussi intense que ce qu'avait vécu Travis, mais cette impression de vulnérabilité, indéniablement, d'une pelote de mystères attendant qu'on la dévide. « Je le dis depuis le début.

— J'ai perdu mon boulot à la fabrique. Je me suis battu avec Creath. Je risque de me faire virer de chez lui aussi. » Il la regarda. « Je devrais aller la voir tant que je peux encore. »

Elle ne pouvait pas ne pas comprendre ce que cela impliquait.

« Tu l'aimes ?

— Nancy... Je n'en sais rien.

— Tu m'aimes ? »

Il regarda briller la balafre des rails coupant l'horizon.

Même cela se révélait moins douloureux qu'elle ne s'y attendait. Elle croyait à l'amour libre, c'est vrai, à l'amour donné librement et repris peut-être tout aussi librement. Mais il ne s'agissait pas de ceci : il se trouvait qu'en fait, curieusement, elle comprenait vraiment... comprenait, au moins, que ce qui avait attiré Travis vers Anna Blaise n'était ni sexuel ni sentimental au sens ordinaire, mais quelque chose avec lequel elle ne pouvait espérer rivaliser.

Elle aimait Travis. Elle se l'était avoué des semaines auparavant. Mais il était davantage que cela : Travis est mon train de marchandises, se dit-elle fermement, le véhicule de mon destin. Il n'y avait pas vraiment en lui de plaisir ou de

bonheur, elle s'en était aperçue. Mais pour le meilleur ou pour le pire, elle était liée à lui. Elle devait s'accrocher.

« Et donc, on l'aide comment ? »

Il eut l'air éperdu de gratitude.

« En lui parlant, dit-il. On va lui parler. »

Voilà, pensa Nancy. Voilà, ça commence.

Il fit démarrer la camionnette.

« Travis ! s'exclama tante Liza. Dieu merci, tu n'as rien ! »

Vêtue d'une vieille robe d'intérieur, les cheveux relevés, elle époussetait le salon mal éclairé. Travis la regarda avec un mélange de méfiance et de compassion.

« On monte voir Anna, tante Liza. » Il sentit Nancy se cramponner à sa main.

« Travis ? » Elle fronça les sourcils. « Pourquoi n'es-tu pas au travail ? Tu es malade ? »

— On en discutera plus tard, tante Liza. »

L'expression de Liza Burack se durcit. « C'est cette chose là-haut, n'est-ce pas ? Cette chose-femme. » Elle cligna des yeux. « *Ne t'approche pas d'elle.* »

— Plus tard, tante Liza. » Ils passèrent devant elle pour grimper l'escalier, et Travis se demanda un instant s'il n'avait pas perdu l'esprit... s'il n'avait pas laissé une hallucination le pousser à cette extrémité. Il serra la main de Nancy dans la sienne et poussa la porte du grenier.

Il le crut tout d'abord vide. Le lit en cuivre à une place était fait avec soin, le couvre-lit à motif de roses replié au pied. Les stores étaient baissés et des grains de poussière dansaient dans la lumière jaune. Anna, s'aperçut-il alors, se tenait sagement assise dans un coin, sur une chaise en rotin à dossier droit, les mains croisées sur les genoux. Le visage vide, elle leva les yeux vers Travis puis vers Nancy. « Fermez la porte », leur lança-t-elle d'une voix sèche et précise.

Travis obtempéra sans un mot.

Anna inspira profondément et soupira.

« Aidez-moi, dit-elle. J'ai besoin de votre aide. » Elle tourna les yeux vers Nancy : « À tous les deux. »

Nancy fit un pas en avant – un pas courageux, estima Travis, même si, bien entendu, il ne pouvait y avoir de motif d'inquiétude.

« Vous êtes malade, affirma Nancy. Je me trompe ?

— On peut le voir de cette manière. Mais ce n'est pas tout à fait exact. » Anna pencha la tête. « Je ne peux pas tout expliquer pour le moment, désolée. »

Travis hocha la tête. La perfection de la jeune femme le pétrifiait à nouveau. Elle avait la peau terriblement pâle mais presque lumineuse... polie comme du jade, d'une blancheur d'albâtre. Ses moindres mouvements étaient fluides et mesurés. Elle ne semblait pas du tout à sa place dans cette pièce désolée, avec la machine à coudre Singer noire recroquevillée comme un insecte sur les lattes du plancher.

Il s'en voulut de le penser, mais comparée à elle, Nancy semblait fruste, simple, bêtement ordinaire.

« Tout ce dont j'ai besoin, continua Anna Blaise, c'est de temps. Je ne sais pas trop combien. Quelques semaines... un mois, peut-être. J'ai besoin de temps et de secret. Ce n'est pas vraiment une maladie, mais je serai sans défense. Et je vais changer. Je m'excuse de ne pas pouvoir me montrer plus précise. » Elle se leva. « Si je reste ici, je pourrais me retrouver en danger. Vous comprenez ? Voilà pourquoi j'ai besoin de votre aide. Les Burack...

— Je sais », répondit Travis.

Il lui raconta sa dispute avec Creath et la perte de son emploi.

« Alors nous avons très peu de temps, dit Anna. Connaissez-vous un endroit où je peux aller ?

— La cabane, dit Nancy. La vieille cabane de l'aiguilleur, près de la voie de chemin de fer. On pourrait la retaper pour elle, Travis, non ? Si c'est juste pour quelques semaines, tant qu'il ne fait pas froid, je veux dire.

— C'est isolé ? demanda Anna.

— Tout à fait.

— Alors cela conviendra. Travis, vous pouvez m'y emmener ?

— Maintenant ?

— Ce serait mieux. Tant que je suis toujours maîtresse de moi. »

Ce qu'impliquait cette phrase déranger Travis, mais elle semblait tout à fait sûre d'elle, aussi répondit-il d'accord, la camionnette est juste devant, mais la porte d'entrée claqua à ce moment-là, éveillant des échos d'un bout à l'autre de la vieille demeure. Creath était rentré.

Ils se retrouvèrent face à face dans le couloir du premier étage.

Bloquant les escaliers, Creath affichait une mine renfrognée des plus chagrinées. Il regarda fixement Travis, le jaugeant. « Tu as un sacré paquet de comptes à rendre, sale fils de pute », prononça-t-il lentement.

Travis ordonna à Nancy d'aller l'attendre dehors. Elle se faufila dans l'escalier et Creath la laissa passer, accordant toute son attention à Travis. Anna se trouvait toujours en haut, cachée.

« Je l'emmène, avertit Travis.

— Tu as plus de culot que je ne m'y attendais, repartit Creath. Tu l'emmènes, toi ! Et qu'est-ce que ferait avec elle un petit pisseux de garçon de ferme comme toi ?

— Vous vous servez d'elle, dit Travis.

— Ferme-la. Ferme ta sale gueule. Ta tante est au pied de l'escalier. »

Travis sentit monter l'indignation en lui. « Et vous croyez qu'elle ne sait *rien* ? Qu'elle ne sait pas que vous montez violer cette fille la nuit ?

— Violer ! » Creath rit en roulant des yeux. « T'appelles ça un viol ? Tu te prends pour son sauveur ? » Dégoulinant de sueur, il avança, les poings serrés, les muscles de ses bras épais roulant sous la couche de graisse. « Elle en veut, garçon. Ne te fais pas d'illusion. Elle en veut, sinon pourquoi lui courais-tu après la nuit dans tout le village ? Bien sûr, je suis monté... et peut-être Liza en sait-elle autant sur moi que la petite Wilcox sur toi, c'est peut-être ce que tu te dis ? Oh, on se ressemble beaucoup, toi et moi. La *différence*, petit, c'est qu'ici, on est chez moi, qu'elle vit

dans *ma* maison, et que c'est moi qui décide qui la saute... tu comprends ? C'est *moi* qui décide.

— Je l'emmène.

— Pauvre con », dit Creath en le frappant.

Travis tomba dans la salle de bains du premier étage. Sa main accrocha l'armoire à pharmacie, dont tomba l'étagère des remèdes de tante Liza : produits d'hygiène, aspirine, sirop pour la toux en flacon bleu opaque. Aveuglé par la douleur, il se redressa en s'appuyant au lavabo. Le miroir était brisé.

Il va la battre, pensa Travis. Si j'échoue, il va la battre, peut-être la tuer. L'instinct qui avait attiré Creath vers Anna Blaise avait très mal tourné. Il ne contenait plus rien de protecteur, rien qu'une énorme fierté blessée et le vague désir d'infliger de la douleur. Travis se força à retourner dans le couloir.

Creath avait déjà commencé à monter les marches. D'un bond, Travis alla enfoncer son poing au creux des reins de son oncle.

Furieux, celui-ci fit volte-face. « Espèce de petit salopard », commença-t-il. Mais Travis, dans son désir désespéré de le réduire au silence, le frappa durement sur la bouche, frappa à nouveau quand Creath baissa la garde et recula en chancelant, puis encore et encore, jusqu'à ce que ses poings semblent acquérir une énergie et un rythme bien à eux. Travis se força à arrêter quand il comprit que son adversaire n'essayait même pas de se défendre : il restait prostré sur l'escalier, les yeux écarquillés de douleur et d'incrédulité.

Soudain honteux, Travis se redressa.

« Ne l'emmène pas, murmura Creath entre ses lèvres ensanglantées. Sacré nom, ne l'emmène pas. C'est ma... Je...

— Stop », intima tante Liza.

Travis se retourna.

Elle les avait regardés de derrière. Elle parlait avec un calme terrible et menaçant. « Tu lui as fait assez de mal. Prends la fille et va-t'en. »

Travis baissa les yeux vers ses poings contusionnés et ensanglantés.

« Tante Liza...

— Fais-le. Tout de suite. »

Abasourdi, il remonta les escaliers.

« J'espère que tu pourriras, déclara tante Liza d'un ton placide. J'espère qu'elle te dévorera vivant. »

Ils brisèrent le verrou rouillé fermant l'abri de l'aiguilleur et aidèrent Anna à entrer. Elle semblait déjà faible, avoir les jambes en coton. Elle est bel et bien malade, pensa Travis.

La cabane tenait à peine droit, assemblage de vieilles planches mouchetées de peinture rouge surmonté d'un toit en papier goudronné qui s'affaissait.

On trouvait à l'intérieur de grossières étagères en bois, un matelas en train de moisir, un bol et une tasse en porcelaine, et dans un coin, une pyramide de boîtes en fer-blanc plus ou moins rouillées. L'inhabituelle lueur du soleil entrant par la porte souleva de la vieille poussière endormie. Anna se laissa glisser sur le matelas. Elle avait le regard distant et la respiration haletante.

Travis ressortit avec Nancy.

« On ne peut pas garder la camionnette », dit Nancy.

Il hocha la tête. « On aura de la chance s'il ne nous fait pas arrêter.

— Cela ne fait que commencer. On vient juste de s'attirer un tas d'ennuis, Travis, tu sais ?

— J'imagine, oui. »

Elle désigna la cabane du menton. « Je suppose que je n'ai pas l'air de grand-chose, comparé à elle.

— Tu as l'air très bien. »

Elle accepta ce réconfort d'un hochement de tête. « Eh bien. Il faut rendre la camionnette avant que quelqu'un la voie ici. Si je la ramenaïs chez les Burack, Travis ? Creath n'a rien contre moi.

— Tu es sûre ?

— Ouais.

— Après, tu reviens ? » Il ajouta : « Il faut qu'on parle. Qu'on fasse des plans.

— Bien sûr. »

Elle partit au volant de la Ford.

Travis rentra dans la cabane.

Il faudrait nettoyer un peu. Les coins étaient noirs de toiles d'araignée. Des fourmis charpentières se déplaçaient dans les parois. L'endroit ne convenait certainement pas à une malade... mais Anna ne l'était pas, pas tout à fait, d'après ce qu'elle disait, et de toute manière, ils n'avaient pas le choix. Elle avait parlé d'un mois. Et ensuite ? Quel dénouement attendait-elle ? Mais il ne put pousser ses pensées aussi loin dans le futur. Les besoins du moment avaient pris une sinistre priorité.

Il regarda la jeune fille sur le matelas. Elle avait les yeux fermés, peut-être dormait-elle. Il admira à nouveau sa délicatesse. Sans le vouloir consciemment, il s'approcha d'elle, posa, doucement, ses mains sur ses épaules. C'était la première fois qu'il la touchait. Même cette insignifiante intimité fut d'une intensité bouleversante. Elle avait la peau fraîche, et il eut l'impression de sentir sa fragilité au bout de ses doigts. Elle remua, mais sans ouvrir les yeux.

C'est fort, se dit-il, cette chose qu'elle a de spécial... d'autant plus fort qu'on s'approche d'elle. La toucher donnait l'impression que, d'une manière ou d'une autre, elle personnifiait tout ce qui avait un rapport avec le sexe féminin, qu'elle était moins une femme seule qu'un agrégat de féminité, mère et amante, matrice et vagin, un voyage d'exploration et un foyer accueillant... ses pensées le firent rougir. Mais c'était ainsi. Pas seulement charnel, comme l'avait été son contact avec Nancy. Il n'y avait là rien de bas, d'indigne. La possibilité d'une souillure n'existait pas en elle. Il pensait à ce qu'avait dit Creath. *Et peut-être Liza en sait-elle autant sur moi que la petite Wilcox sur toi, c'est peut-être ce que tu te dis ? Oh, on se ressemble beaucoup, toi et moi.*

Travis ne pouvait le nier. Mais à cet endroit, et à ce moment-là, cela n'avait plus la moindre importance. Il caressa la joue parfaite de la jeune fille, qui trembla.

« Anna ? »

Elle avait toujours les yeux fermés. Son tremblement s'intensifia.

Elle se contracta dans ses bras, puis convulsa.

Il eut soudain peur. « Anna ? Anna ! »

Des secousses l'agitaient maintenant, traversée de mystérieux fleuves d'énergie. Ses yeux s'ouvrirent d'un coup...

Dans lesquels Travis plongeait le regard.

Il n'aurait pas dû. Car elle n'était plus Anna Blaise. Ni même une femme.

Elle n'était plus humaine.

Sa peau semblait poussiéreuse. Une peau comme les ailes d'un papillon nocturne. Ses yeux n'étaient plus que d'énormes pupilles indifférenciées, incroyablement dilatées. Il ferma les paupières pour se libérer de ce spectacle, mais cela ne fit que l'empirer : elle devint visible avec encore plus d'intensité sur une sorte d'écran de cinéma intérieur. Il la vit, encore Anna d'une certaine manière, dépouillée de chair jusqu'à ce que ses os brillent comme de la porcelaine sous sa peau parcheminée, ses énormes yeux irradiant une flamboyance bleue, sa cage thoracique palpitant, ses ailes fibreuses et veinées comme du papier de riz humide se déployant dans son dos. Et elle le regardait, le regardait.

Il pensa aux fourmis charpentières s'activant dans le bois pourrissant. Il pensa aux termites, aux scarabées, aux papillons nocturnes se cognant aux vitres.

Transpercé de révulsion, il recula en trébuchant, loin du matelas.

Elle se redressa soudain – désormais à nouveau humaine, du moins en apparence – pour le fixer du regard. « Travis ! Travis, *je suis désolée... je n'ai pas pu m'en empêcher...* »

Il fut incapable de répondre. Il s'imagina mordre un fruit mûr et trouver à l'intérieur la puanteur du pourrissement. Il s'imagina marcher sur une planche pourrie. Il pensa, ne put s'empêcher de penser, à sa mère vomissant du sang dans la cuvette tachée des cabinets de la ferme, la récompense de ses péchés (avait-il pensé alors), à sa mère partant chez le médecin alors qu'elle était presque trop faible pour survivre à ce trajet à cheval, au mot « cancer » et à la peur qu'il en avait tandis qu'elle déclinait et approchait de la mort dans sa chambre puante...

... et il lui sembla, dans ce moment fou et infini, avoir pénétré au cœur des choses : sous la douceur féminine, ce cauchemar pénétrant ; sous le vernis de la vie, la mort...

... et il ouvrit la porte d'un coup, se précipita à toutes jambes dehors en suffoquant, chercha l'eau claire de la rivière en sachant, malgré les supplications d'Anna sur le seuil, qu'il ne pourrait pas revenir, ne pourrait plus rentrer dans la cabane, jamais, non, plus jamais.

INTERLUDE

L'Os trouve du travail

« Reste avec nous », avait dit Deacon, avant de le répéter pendant des jours et des nuits, jusqu'à ce que cela devienne une litanie, une sorte de prière. L'Os écouta, L'Os hocha la tête. Deacon et Archie l'avaient nourri et s'étaient abstenus de lui voler son manteau lorsqu'ils en avaient eu la possibilité, attentions qui méritaient sa loyauté.

Ils avaient laissé les montagnes derrière eux et se trouvaient maintenant en terrain plat, souvent aride, cuit par l'été. Le ciel était énorme et d'une présence aussi tangible que la terre, bleu ou avec une voûte de nuages ; terre et ciel se rencontraient là d'égal à égal. Le bruit du vent et des trains semblait toujours enchâssé dans une immensité de silence.

Chaque agglomération leur réservait un accueil différent. Dans un village céréalier, les vigiles les pourchassèrent sur plus de cinq cents mètres. Dans un autre, un serre-frein tenta de leur extorquer de l'argent : ils refusèrent de payer et passèrent la nuit cachés dans un wagon frigorifique. L'Os s'aperçut un matin au réveil que le train de marchandises rapide à bord duquel ils voyageaient s'était immobilisé à des kilomètres de toute habitation parce que, lui expliqua Archie, une bande de fermiers sans le sou des environs avait bloqué un pont de chemin de fer pour protester contre le prix des céréales. Par peur de la violence, tous trois quittèrent discrètement le convoi et suivirent une route de terre battue perpendiculaire à la voie de chemin de fer.

Ils se trouvaient dans une très mauvaise passe financière. Deacon leur avait procuré nourriture, café et alcool de contrebande grâce à sa petite réserve d'argent, mais il en avait

dépensé l'essentiel et perdu le reste l'avant-veille dans une partie de dés entre vagabonds. « Ce n'est pas grave, lança-t-il d'un ton jovial. Je suis à l'argent ce qu'une passoire est à l'eau. Tout va bien. Il faut dominer l'argent, sinon c'est lui qui vous domine. Je suis un homme libre, nom de Dieu, libre. Comme nous tous. Deacon, Archie et L'Os. Libres. »

Archie dit très bien, mais comment allait-on trouver de quoi acheter à manger ?

« L'argent, ça se trouve toujours, répondit Deacon. Même dans les moments difficiles. Je me souviens, en 1914... »

Mais L'Os sourit d'un air vague et regarda le ciel. Deacon se « souvenait » souvent, et rarement pour une raison précise. Dans l'esprit de L'Os, son bavardage se réduisit à un bourdonnement, aussi soporifique et aussi significatif que celui des insectes. Le ciel dans cette région à damiers était bleu pastel, sans nuages et d'une profondeur insondable. L'Os marchait, les pensées éteintes. Le temps passa.

Ils avançaient désormais depuis un bon moment sur cette route et le crépuscule ne se trouvait plus qu'à quelques heures. L'Os avait horriblement faim. Il sentit l'Appel en lui, tenace et profond, mais il se savait capable de l'ignorer un certain temps. Toutes ces exigences physiques ordinaires, la faim, la douleur, l'Appel, pouvaient être refoulées. Un certain temps.

Deacon montra le silo à céréales sur l'horizon. « On va arriver dans une ville. On y trouvera peut-être à manger.

— Hum », fit Archie d'un ton découragé.

Deacon secoua la tête. « Doute, dit-il. Doute et négativisme.

— Qu'est-ce que tu crois, répliqua Archie, qu'ils vont se précipiter vers nous avec de la nourriture ? La multiplier, peut-être, comme le pain et le poisson ?

— Ne fais pas le malin. Ferme-la et suis-moi. »

Un ordre trop impérieux pour qu'on y désobéisse.

Archie suivit Deacon, et L'Os leur emboîta le pas.

C'était un village. Avec un carrefour, un grossiste en aliments pour animaux, un bureau de poste à côté d'un dépôt de charbon, deux rues transversales plantées de maisons à bardeaux et un silo qui se dressait abruptement et en silence dans les flots de

soleil. La grand-rue était quasiment vide. L'Os s'en réjouit : il n'aimait pas attirer l'attention (cela avait trop souvent des conséquences sinistres) et avait appris à éviter les endroits de ce genre. Ainsi que les endroits comme celui où Deacon semblait les mener, c'est-à-dire le bureau du shérif... la prison.

Archie ralentit. « J'ai faim, reconnut-il, mais je ne suis pas sûr d'avoir faim à ce point.

— On ne sait jamais, répondit Deacon. Des fois, dans des endroits comme celui-là, on vous chasse. D'autres, on vous offre le gîte. Voire le couvert. J'ai été aussi souvent nourri que battu en prison. Il est peu probable qu'un village aussi tranquille nous accuse de vagabondage... Pas si on promet de partir au matin. »

L'Os se contenta de hausser les épaules. Les disputes entre Archie et Deacon le rendaient nerveux : les conflits étaient difficiles à comprendre et la colère flottait comme un poison dans l'air immobile. L'Os avait, lui aussi, été battu en prison : les prisons l'effrayaient. Mais, tout comme Archie, il acquiesça : quand Deacon s'était mis une idée en tête, il ne se montrait pas moins implacable qu'une force de la nature.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment de bois où Deacon s'adressa au flic de service, un petit homme en uniforme marron triste. « On veut juste passer la nuit », précisa-t-il. Il le dit deux fois, d'une voix bizarrement obséquieuse et servile. Le petit homme les regarda un moment avant de hocher la tête d'un air las et de les conduire dans une cellule. Une cellule minuscule et vide, que meublaient deux couchettes superposées et un banc en bois. La fenêtre de la taille d'un timbre-poste montrait le ciel de plus en plus sombre. L'Os entra avec réticence, craignant le confinement. C'est pire qu'un fourgon, pensa-t-il, c'est comme utiliser le compartiment à glace vide d'un wagon réfrigérant, quand on dort sur le treillis métallique du plancher en priant pour que la trappe d'accès ne vous piège pas en retombant toute seule. Le flic referma la porte de la cellule et se retourna pour partir. La claustrophobie donna le vertige à L'Os. De sa voix servile, Deacon demanda s'il était possible d'avoir à manger, mais le flic se contenta de le regarder, de hausser les épaules et de s'éloigner.

« Eh bien, conclut Deacon, au moins on a un endroit où dormir. »

L'Os passa la nuit à frissonner par terre. Les eaux profondes du sommeil lui échappaient. Il erra dans les hauts-fonds pendant ce qui lui sembla un temps infini, ramené vers la conscience par sa faim ou par les impératifs moins spécifiques de l'Appel. Il somnola jusqu'à ce que le raclement de la porte de la cellule le réveille en plein. Il ouvrit alors les yeux en tournant la tête pour échapper à une colonne de soleil matinal.

Le flic se tenait dans la cellule près d'un grand type au teint hâlé et fronçait les sourcils d'impatience pendant que Deacon et Archie remuaient sur leurs matelas. L'inconnu restait impassible. Les paupières lourdes, L'Os s'assit avec méfiance en attendant que Deacon dise quelque chose, mais c'est le policier qui prit le premier la parole.

« Voici Paul Darcy, dit-il. Il a une ferme dans le coin. Si vous acceptez de travailler pour lui, il vous logera et vous nourrira. Sinon, vous pouvez dégager tout de suite. »

Deacon cligna des yeux sur la couchette supérieure. « Eh bien, cela me semble parfait. » Il dévoila ses dents jaunies. « Vous ne trouvez pas, Archie, L'Os ? »

Archie répondit penser que oui. L'Os hocha très légèrement la tête.

Paul Darcy hocha lui aussi la tête, mais sans sourire.

Darcy les conduisit dans son pick-up bringuebalant à la ferme, constituée d'une maison, d'une grange et d'un silo, avec un jardin et un ensemble de dépendances assiégées par les champs de blé. Ils descendirent de la camionnette et Darcy les mena jusqu'à une longue construction basse constituée d'une charpente et de bois de récupération, dans laquelle ils trouvèrent assez de couchettes et de matelas pour dix hommes.

« Vous dormirez là, leur annonça le fermier (et sa voix parut sèche à L'Os, comme le bruissement du blé en plus fort), si ça vous convient. On ne peut pas vous payer, mais on peut vous nourrir.

— Parfait, assura Deacon.

— Je vais vous apporter quelque chose, alors. »

L'Os sentit en ce Darcy un homme taciturne, mais pas vraiment hostile, et plutôt content de leur venue. Deacon et Archie testèrent les matelas, qu'ils déclarèrent préférer à ceux de la prison. C'était un bon endroit, d'après Deacon, « un sacrément bon endroit ».

Darcy et son épouse apportèrent de la nourriture : des bols fumants de ragoût de bœuf, avec du pain chaud pour absorber la sauce. L'Os mangea à la hâte sur ses genoux tout en observant Mme Darcy. Elle ressemblait à son mari, silencieuse et bienveillante, de taille plutôt modeste, mais endurcie par le travail. Elle considérait le trio d'un air songeur.

La nourriture était bonne et rassasia même L'Os un certain temps. Mme Darcy emporta les bols en leur promettant « un bon petit déjeuner le matin, avant le travail ». L'Os se délecta de son sentiment de satiété. Deacon et Archie avaient raison, bien entendu : c'était bel et bien un bon endroit. Il se dit néanmoins qu'il ne pouvait pas rester.

Je suis là. Trouve-moi.

L'Os souleva cette objection dans la soirée, leur première chez les Darcy. Deacon et Archie jouaient aux cartes à la lueur d'une lampe à huile. Tous deux avaient pris place sur une balle de foin, de chaque côté d'une caisse en bois ; L'Os se tenait sur une couchette, les genoux contre la poitrine. « Je ne peux pas rester ici », finit-il par avouer d'une voix rauque et maladroite.

Deacon abattit une main perdante, poussa un juron et se tourna vers L'Os.

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? »

— Je ne peux pas, Deacon. Ça recommence. La maladie.

— Quelle maladie ? »

L'Os haussa les épaules d'un air malheureux.

« T'es malade dans ta tête, lui dit Deacon. T'es malade si tu pars d'ici. On n'a jamais eu un aussi bon couchage. » Il garda le silence un moment. Des insectes descendirent en piqué autour de la lampe. « Confortable, dit-il. Avec des possibilités. »

Archie battit et mélangea les cartes.

« Ne parle plus de partir, conclut Deacon. On va rester là encore un moment. »

L'Os battit en retraite au fond de la couchette. Il ne savait pas trop combien de temps il arriverait à rester. Peut-être encore un peu. Si Deacon le voulait. Gêné par la lueur de la lampe, il ferma les yeux, écoutant le bruit des cartes semblable à des papillons qui voltigeaient. Au fond de lui, la voix avait gagné en intensité.

On était en juillet, et il fallait moissonner.

L'Os n'avait jamais vu de blé d'aussi près. C'était pour lui quelque chose de nouveau, d'étrange par son immensité. Au cours de cette longue et épuisante première semaine, il se retrouva à un moment avec Paul Darcy à regarder le blé qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le blé, lui dit celui-ci, était comme un enfant : neuf mois pour grandir et un travail épouvantable à la naissance. « Ça vous épuise », conclut-il.

Le blé arrivait à la taille de L'Os. Ses tiges se dressaient de manière étrange, les épis écaillés dodelinant à leur sommet comme des carapaces d'insectes. Aussi doré que s'il avait absorbé une partie du soleil, il chuchotait tout seul en murmures étouffés. Tout comme Deacon et Archie, L'Os avait vite pris le rythme de la moisson. Ils se levaient avant l'aube pour manger, Mme Darcy leur servant d'énormes portions d'œufs et de galettes épaisses. Puis le travail commençait pour de bon. La ferme avait connu la prospérité, par le passé, aussi Darcy possédait-il deux moissonneuses-lieuses à essence, machines arachnéennes à rayures bleues et ivoire sous leur peau d'huile et de poussière. Elles coupaient le blé au niveau du sol et assemblaient les tiges en gerbes, qu'un tapis roulant hissait jusqu'à une nacelle en toile où elles se voyaient liées en ballots. Par temps sec, les deux machines fonctionnaient à la perfection, mais lorsque les champs étaient mouillés, de la paille humide se glissait dans le mécanisme, si bien que les moteurs à essence finissaient par pousser des hurlements de protestation. Plusieurs voisins des Darcy étaient venus prêter main-forte pour la moisson et L'Os, lors des pauses avec ces autres hommes, aimait regarder les lieuses effectuer leur danse lente et gracieuse entre la grange et le terrain en jachère.

Les ballots terminés étaient disposés dans la grange en piles hautes comme le toit, à côté de la batteuse, que Darcy appelait

« la marmotte » : une longue machine horriblement bruyante beaucoup moins agréable que les moissonneuses-lieuses. Elle servait à séparer le blé de la paille, ce qu'elle accomplissait quelque part dans son assemblage grinçant de courroies et de poulies : L'Os ignorait comment. Toujours était-il qu'il fallait nourrir la marmotte, jeter les balles de foin dans la batteuse. Tâche gargantuesque qu'on ne pouvait remettre à plus tard, et cette année-là, il n'y avait pas les journaliers habituels, les Darcy ne pouvant se permettre de les embaucher. L'Os, Deacon et Archie se chargeaient de ce travail, avec l'aide occasionnelle d'un voisin, alimentant chaque jour le jabot de la batteuse qui mugissait et crachait des nuages bleus de fumée nocive.

L'Os travaillait du petit déjeuner au crépuscule, ne s'arrêtant que pour l'énorme déjeuner de poulet frit qu'apportait sur une table à tréteaux en pin une Mme Darcy lasse, aussi fatiguée par ses travaux que les hommes par les leurs. Deacon et Archie ne rechignaient pas non plus à la tâche, mais L'Os, travaillant à son rythme, maniant en silence la grande fourche jusqu'à en avoir les mains en sang et les poignets tremblant d'épuisement, accomplissait, au dire de Paul Darcy, le travail d'au moins deux hommes. Darcy en fut si reconnaissant qu'il invita un soir les trois chemineaux à dîner à la table familiale, dans la cuisine de la ferme : ce soir-là, il y eut du gâteau au chocolat après le poulet frit.

Au café, Darcy leur demanda à chacun comment ils en étaient venus à vagabonder dans la campagne.

Deacon parla du travail qu'il avait accompli au parc à bestiaux de Chicago, raconta qu'il avait été marié et père d'un enfant – « mais ça s'est terminé avant le Krach » – et que voyager dans les wagons de marchandises n'était pas nouveau pour lui. Il l'avait fait pour la première fois en revenant de guerre, et recommencé à l'occasion. « Maintenant, bien entendu, tout le monde le fait. » Il s'exprima longuement et avec entrain, mais la manière dont il observait la cuisine des Darcy, ses yeux s'attardant songeusement sur les étagères en bois, le ventre noir du poêle à charbon et le fusil pendu à des crochets ornés fixés au mur n'échappa pas à L'Os.

Ce fut ensuite au tour d'Archie. Il raconta avec hésitation son enfance en Louisiane et l'échec de la migration familiale à New York. Avant la misère, il avait travaillé comme livreur, taxi, vendeur, « enfin, tout ce qui pouvait rapporter un peu d'argent. Je n'ai jamais été marié ni rien. Personne d'autre que moi dont me préoccuper ».

Darcy se tourna alors vers L'Os. Mis en nage par le regard des époux Darcy, il confia d'un ton hésitant se tenir à l'écart, s'être à peu près toujours tenu à l'écart et voyager dans les trains de marchandises depuis aussi longtemps qu'il s'en souvenait.

« Mais, dit Mme Darcy, il y a forcément eu un *avant* ? Je veux dire, personne ne *naît* vagabond, si ? »

Paul Darcy se hâta de faire taire sa femme. « Meg, cela ne nous regarde pas. L'Os nous a aidés à sauver la moisson. C'est tout ce qui compte.

— Mais si, protesta L'Os. Je suis né comme ça. Si. »

Il y réfléchit cette nuit-là, n'arrivant pas à dormir sur la couchette trop courte pour ses jambes tendues et trop étroite pour lui, s'il ne s'allongeait pas sur le flanc. *D'où* venait-il donc ? Chaque chose a une origine. Il avait appris cela. Les oiseaux provenaient des œufs, les feuilles des arbres, le blé du blé, et cela remontait en spirale jusqu'à une infinité inimaginable. Lui-même semblait représenter la seule exception à cette loi universelle. Les oiseaux proviennent des œufs, se dit-il, les feuilles des arbres, et L'Os de... de quoi ?

Glissant dans l'inconscience, il rêva d'un endroit différent de tous ceux qu'il avait vus, avec des couleurs brillantes et des formes n'ayant de sens qu'en rêve, des créatures d'une intégrité et d'une pureté insupportables évoluant dans un paysage orné de bijoux. Un endroit qui n'existait pas, bien entendu, mais en rêver le remplit d'une tristesse inexplicable et lui donna envie de pleurer, sans qu'il y parvienne.

Il s'éveilla en se sentant souillé, laid, inadapté. Il pensa : *je ne suis pas la moitié de ce que je devrais être* et ressentit l'Appel, cette douce voix aiguë en lui, aussi douloureusement irrésistible que le cri nocturne d'un sifflet de train, désormais plus insistant

mais aussi plus discret, désormais facile à enfouir sous les bruits quotidiens des machines, des animaux de la ferme, du vent brûlant qui partait au loin.

À la fin de la semaine, ils avaient achevé le battage, le grain était prêt à être camionné au silo en ville et vendu pour ce que Darcy le fermier appela « des prix de forclusion » : vingt-quatre cents le boisseau. La charge de travail s'étant allégée, Deacon et Archie passèrent davantage de temps ensemble, jouant aux cartes à la lueur de la lanterne après la tombée de la nuit, la voix de Deacon aussi incessante et aussi étrangement réconfortante que le tic-tac d'une horloge. Deacon parlait plus souvent des Darcy. Et Archie, souvent, gardait un silence maussade.

« Ils n'ont pas d'enfants, disait Deacon, et comme la moisson est terminée, il n'y a plus personne à des kilomètres à la ronde. C'est l'occasion idéale.

— Non, répliqua Archie. Ce que tu envisages revient à s'exposer aux pires dangers.

— Quand les temps sont durs, proféra Deacon avec gravité, prendre des risques est le seul moyen de réussir. Tu veux rester clodo jusqu'à la fin de tes jours ? Passer le reste de ta vie dans un bidonville en carton-pâte ? Mon Dieu. Quel autre moyen y a-t-il de *devenir* riche à part prendre leur argent aux gens ? C'est cruel... évidemment que c'est cruel... mais le monde fonctionne de cette manière, tu ne peux rien contre, autant discuter avec des cailloux et de l'eau.

— Mais si on prend leur argent... » commença Archie sans grand espoir. Deacon l'interrompit.

« Ils ont des terres. Ils ont cette ferme. On ne leur fait pas autant de mal en leur prenant leur argent que nous nous en faisons en ne le prenant pas. Darcy n'aurait pas pu faire cette moisson sans nous... tu l'as entendu, il l'a dit lui-même. On a travaillé et cela mérite salaire. En un sens, c'est *notre* argent. »

L'Os écoutait avec tristesse et incompréhension. Il ne comprenait pas l'argent. D'une manière ou d'une autre, l'argent provenait du blé, qui appartenait à Darcy, non ? Il se dit que Deacon devait savoir de quoi il parlait... mais on aurait dit qu'un

mauvais pressentiment flottait dans l'air, l'odeur métallique de la peur d'Archie et des besoins impérieux de Deacon.

« Des gens nous ont vus, rappela Archie. Ils savent à quoi on ressemble. On se fera choper.

— Ah oui ? répondit Deacon. Vraiment ?

— Le shérif, détailla Archie, les gars venus aider Darcy pour la moisson...

— Regarde-toi. Et regarde-moi ! Réfléchis-y. On pourrait être n'importe qui. N'importe quel chemineau, il y a cinquante types avec exactement la même gueule que nous.

— Mais L'Os...

— Ils voient *L'Os*, justement ! Il y avait qui, à la ferme ? Eh bien, ces deux types, des vagabonds, et un troisième bizarre. S'ils recherchent quelqu'un, ce ne sera pas nous. »

L'Os comprit que Deacon préparait un vol et que les Darcy en seraient les victimes. Cette perspective le mit mal à l'aise, mais il se tourna sur le côté et ferma les yeux. Cette action imminente ne pouvait être empêchée. Il avait attribué sa loyauté, il ne pouvait plus la reprendre.

« Mais les Darcy, argumenta Archie d'un ton patient, ils sauront que ce n'est pas L'Os qui a pris l'argent.

— Ça, répondit doucement Deacon, c'est un autre problème. »

Archie le prit à part le lendemain soir, au crépuscule d'une journée caniculaire où le vent soulevait la poussière dans les champs moissonnés. La terre dénudée semblait du tissu cicatriciel. Les moissonneuses-lieuses n'avaient plus rien à faire, L'Os le savait, car Darcy les avait nettoyées et graissées avant de les entreposer sous des bâches, dissimulant leurs angles luisants jusqu'à la saison prochaine.

« Il faut que tu comprennes Deacon, dit Archie. Que tu comprennes le genre de type que c'est. »

L'Os appréciait Archie. Sa petite barbe le fascinait, ainsi que la manière dont il tenait le miroir de Deacon. Mais Archie fronçait les sourcils et L'Os sentit la peur qui s'accrochait à lui depuis quelques jours. Ils se tenaient appuyés à une clôture en

demirondins, et Archie tournait vers lui son petit visage au regard fuyant.

« Je suis avec lui depuis longtemps, dit-il. C'est un type bien. Sans lui, j'aurais sauté beaucoup de repas. Il débordait toujours de plans et de projets. Tu le sais. »

L'Os garda le silence.

« Mais il est ambitieux, reprit Archie. J'ai déjà assisté à ça. C'est comme avec les jeux de dés. Pareil. Une fois lancé, il ne sait pas s'arrêter. »

Les mains d'Archie tremblaient. L'Os perçut la peur emmagasinée dans le petit homme. La peur est contagieuse, pensa L'Os, elle est douce et collante, comme le brouillard.

« Ce qu'il projette me fait peur, avoua Archie. Je ne suis pas idiot. Ça ne s'arrêtera pas là. Je le sais. S'il commence, Dieu sait jusqu'où ça va aller. Tu comprends ? »

Mais les mots se succédaient à un rythme trop rapide. L'Os regarda Archie d'un air absent. Le soleil était passé derrière la ferme, les ombres s'allongeaient et s'épaississaient.

« En un sens, poursuivit Archie, je crois que tout a commencé en Californie, pendant l'attaque du campement, quand tu as tué ces fermiers, quand tu as assommé ce jaune comme, je ne sais pas, une espèce de cinglé, en balançant tes foutus gros poings... tu n'as pas vu ses yeux, L'Os, tu n'as pas vu son regard s'illuminer comme si, pour la première fois de sa vie, il voyait un type avec une matraque ou un uniforme se faire mettre K.-O. Pour la première fois, tu comprends, ce n'était pas *lui* qui allait au tapis, mais *l'autre*, et ça a dû le rendre un peu fou, fou de désir de voir ça se reproduire... » Marquant un temps d'arrêt, Archie essuya du dos de la main son front en sueur. « Chaque fois qu'il te regarde, c'est ce qu'il voit.

— Ce n'est pas de ma faute, parvint à dire L'Os. C'est en lui.

— Tout au fond de lui. Tu l'en as fait sortir.

— Regarde-moi, dit L'Os. Qu'est-ce que tu vois ? »

Archie l'observa. L'Os sentit la confusion du petit homme.

« Il n'y a pas de mal en toi », reconnut Archie, qui semblait désormais retenir ses larmes. « Je n'ai jamais dit qu'il y en avait ! Mais écoute, L'Os, il faut qu'on l'en empêche ! Sinon ces gens, les Darcy, ne vont pas juste se faire voler, il pourrait leur

arriver pire, ils pourraient être blessés... tués, peut-être. Je veux dire, j'ai vu de quelle manière il les regarde, de quelle manière il regarde cette ferme, et il s'évertue à les haïr, à les haïr pour ce qu'ils ont, accumulant en lui de la jalousie comme de la bile amère... »

Mais ces paroles échappaient à la compréhension. L'Os ne percevait que la peur s'accrochant à Archie comme une mauvaise odeur. Il souhaita pouvoir faire quelque chose. Mais il ne pouvait contrôler Deacon.

Quand Deacon me regarde, pensa-t-il, il se voit lui-même : Deacon tuant ce jaune, Deacon serrant ses gros poings.

Et quand Archie me regarde, pensa-t-il encore, il voit Archie : Archie qui tremble, qui veut réagir et ne peut rien faire.

L'Os aurait pu parler, essayer d'expliquer... mais la peur du petit homme déferla sur lui comme une vague, si bien que les mots devinrent flous, lui échappèrent.

Effrayé, il se retourna et fuit dans la grange.

Cette nuit-là, sur sa couchette, il rêva à nouveau du Monde Précieux et de ses paysages ornés de bijoux, et s'éveilla avant le chant du coq en frissonnant dans le noir. L'Appel résonnait plaintivement en lui, mêlé, d'une manière ou d'une autre, au mugissement lointain d'un train. *Si proche, maintenant. Si proche...*

... que L'Os ne pouvait plus attendre.

Au matin, il alla se savonner à l'abreuvoir en bois à côté de Deacon. Il se lava maladroitement. Son corps nu était énorme et bizarre, avec ces tendons et articulations étrangement reliés, seulement à peu près humain. Deacon et Archie avaient depuis longtemps cessé de commenter ses particularités, dont il avait toutefois douloureusement conscience ce matin-là. Il lui tardait de savoir ce qu'il signifiait, ce qu'il *était*... et il savait que seul l'Appel pouvait lui apporter une réponse.

« Ce soir, dit-il à Deacon. Je pars ce soir. Je ne peux pas rester plus longtemps. »

Deacon cessa de s'essuyer le visage et regarda longuement L'Os d'un air songeur.

« D'accord, dit-il. Très bien. Ce soir, donc. »

L'aube blêmissait le ciel.

À la mi-journée, le temps s'était couvert. Les nuages gris s'accrochèrent d'un horizon à l'autre jusqu'à la fin de la journée, s'effilochant sans jamais se déchirer, et à leur plus noir, une pluie épaisse tomba, consignait Deacon, Archie et L'Os dans les quartiers des journaliers. Il faisait si sombre que leur lanterne peinait à éclairer.

L'Os avait conscience du silence entre Archie et Deacon, de la manière dont ils se tournaient autour comme des chats nerveux. Il n'y eut ce soir-là ni poker ni discussion. Rien que le bruit de la pluie martelant le toit en pisé.

Archie se leva impulsivement peu avant que l'obscurité s'installe pour la nuit. Il s'étira, jeta un coup d'œil à Deacon et dit : « Quel putain d'endroit ! » avant de se baisser pour franchir la porte en direction des toilettes.

Assis sur sa couchette, Deacon suivit son départ des yeux. Dès que la pluie dissimula Archie, il se leva.

« Je sors un peu, dit-il à L'Os. Reste ici. Tu m'entends ? Ne bouge pas.

— Deacon...

— *Ferme-la.* »

La puissance contenue dans la voix de Deacon fit reculer L'Os.

« Ferme-la, chuchota farouchement Deacon, et ne bouge pas, c'est tout ce que je te demande. »

L'Os ne fit pas un mouvement.

Tout comme Archie un peu plus tôt, Deacon sortit sous la pluie, mais prit une direction différente, celle de la ferme.

L'Os attendait toujours, les yeux sur la pluie, les genoux relevés, se balançant au rythme de l'Appel en lui, lorsque Archie revint. « Le fils de *pute* », dit-il après un coup d'œil à la couchette vide de Deacon, en se tournant les larmes aux yeux vers L'Os. « Où est-il ? Oh mon Dieu ! Il est sorti ? Il est allé *là-bas* ? »

L'Os montra la ferme, silhouette sombre dans la pluie tombant devant la porte.

Archie tituba comme si on venait de lui décocher un coup de poing. Il eut soudain l'air tout petit, aux yeux de L'Os. Petit et

vieux. Son chagrin semblait une aura ténébreuse. « Oh, mon Dieu, L'Os, viens, viens avec moi, il faut qu'on l'arrête, qu'on l'arrête avant qu'il soit trop tard ! »

C'était demandé avec une telle sincérité que L'Os n'hésita pas et suivit Archie en courant sous la pluie. Il se retrouva aussitôt frigorifié et trempé, l'eau glissant dans ses cheveux très courts, s'insinuant dans le col de son caban pour passer sous sa chemise à carreaux déchirée et descendre le long des protubérances de sa colonne vertébrale. Ils atteignirent la ferme, où L'Os se pressa contre une fenêtre de la cuisine. Il ne put voir à travers la vitre opaque de condensation, mais le verre humide lui renvoya son propre reflet, yeux caves, pâle, énorme. Il faisait noir dans la cuisine. Archie cria : « L'Os ! L'Os, la porte est verrouillée ! Enfonce-la, pour l'amour du ciel, il est dedans, L'Os... »

Mais à l'intérieur, deux éclairs lumineux déchirèrent alors les ténèbres, et leur bruit résonna douloureusement dans les tympanes de L'Os. Le grand fusil de chasse de Darcy, devina-t-il. Celui accroché au mur. Et dans le silence sinistre qui suivit, il n'y eut que le tambourinage de la pluie, le fracas d'une bouilloire en cuivre tombant dans la cuisine et les sanglots d'Archie.

En creusant le trou, L'Os pensa à la mort.

Il régnait une obscurité totale, bien que la pluie se fut réduite à un crachin. Il travailla avec méthode, se battant avec la grande pelle des Darcy contre le sol mouillé et le paillis qui jonchait le champ de blé, retournant la riche terre brune. Il tremblait à cause du vent nocturne sur ses vêtements trempés, aussi grinçait-il des dents en enfonçant brutalement la pelle dans la terre rebelle. Il sentait l'odeur de son travail.

La mort n'est pas une si mauvaise chose, se dit-il. Il lui était arrivé de se demander si l'Appel ne provenait pas en fait de la mort, si cette douceur évasive ne serait pas celle accompagnant la libération de son corps difforme. Cela pouvait être le cas, d'une certaine manière... mais la mort l'avait approché à de nombreuses reprises et il ne l'avait jamais acceptée. Le corps résistait. Il lui manquait quelque chose.

Il l'avait également assez souvent vu frapper parmi les vagabonds, et il ne lui trouvait rien d'attirant. Une fois mort, pensa L'Os, un corps humain a quelque chose de honteux, comme une poupée coûteuse jetée avec trop de désinvolture par un enfant. Pour L'Os, les morts semblaient toujours insultés : sujets aux outrages, et passivement maussades.

L'Os avait creusé un trou large mais peu profond, ressemblant moins à une tombe qu'à une espèce de cratère, plus ou moins concave, qui se remplissait désormais d'eau noire. Il estima que cela suffirait, et lorsqu'il se leva pour se tourner vers la ferme, il vit le halo de la lanterne d'Archie avancer dans sa direction sur le champ de blé dénudé. Archie avait cessé de pleurer, mais son visage se crispait en un rictus de chagrin, avec des yeux aux paupières lourdes et à l'apparence contusionnée.

« Ça ira », convint Archie. Il regarda L'Os. « Viens m'aider. »

Ils revinrent dans l'obscurité à la ferme des Darcy. Une seule lanterne brûlait dans la cuisine, où L'Os se déplaça entre les ombres. « Là », fit Archie d'une voix blanche. Il passa les mains sous les aisselles de Paul Darcy. L'Os écarta les jambes du corps jusqu'à pouvoir attraper celui-ci sous les genoux. C'était bien la mort. Avec encore, pensa-t-il, cette moue de poupée de chiffon, comme si le fermier retenait sa respiration pour protester contre l'injustice de la situation. L'Os regarda avec curiosité la grande tache rouge sur le ventre de Darcy. Ils soulevèrent le cadavre qu'ils emportèrent dans le champ de blé, dans le trou qu'y avait creusé L'Os.

Le corps les regarda du fond du trou. Haletant, Archie versa une pelletée de terre sur le visage de Darcy, comme s'il ne pouvait supporter ce reproche muet. Son geste reflétait une certaine pudibonderie et Archie se redressa rapidement en secouant la tête. « Encore un », dit-il.

Ce second cadavre s'avéra encore plus difficile pour L'Os. Mme Darcy gisait à l'autre bout de la cuisine, les bras et les jambes en croix près du poêle en fonte, et même si elle avait la même blessure que son mari, son visage semblait encore plus réprobateur. Peut-être était-il encore plus indigne avec un corps de femme, ce sale boulot de transport et d'inhumation. Archie pleurait à nouveau en arrivant à la tombe, sanglots sans larmes

qui semblaient provenir du plus profond de sa poitrine. Mme Darcy fut déposée au fond du trou dans sa robe imprimée jaune, et L'Os vit que la pluie lui avait donné une expression perplexe, comme si cela la surprenait de se retrouver là à fixer ainsi du regard la nuit au-dessus d'elle. L'Os réprima une envie de s'excuser.

« Enterre-les, dit Archie en s'essuyant les mains sur son pantalon. Enterre-les aussi vite que tu peux. »

L'Os enfonça sa pelle dans le tas de terre : *chof*. C'était plus facile que de creuser.

Le dortoir débordait maintenant de lumière. Deacon s'y trouvait, emplissant sa musette et celle d'Archie d'objets pris chez les Darcy : fourchettes, cuillères, boîtes de conserve. L'Os ne lui trouva pas vraiment l'air joyeux, mais il y avait un rouge fiévreux sur ses joues et de la sauvagerie sur son visage.

« Une soirée de travail, disait-il. Tout ça en une soirée. Pas vrai, Archie ? Tout ça en une soirée de travail, pas vrai ?

— Pour l'amour du ciel, le supplia Archie, cesse d'en parler. »

L'Os attendait sur le seuil.

« On s'en va ce soir, dit Deacon. Trouve-nous un train. On bouge, L'Os ! Trouve-nous un train pour partir. »

L'Os hocha la tête. Il n'avait jamais rien voulu d'autre. En regardant Deacon soulever son sac, il se demanda pour la première fois si ces hommes étaient vraiment ses amis, si l'assassinat des Darcy était, comme l'avait assuré Deacon, « nécessaire ». Deacon le nourrissant en Californie, lui proposant une cigarette... à ce Deacon-là qu'il sentait fiable, L'Os avait accordé sa confiance.

Mais ce nouveau Deacon, tremblant littéralement d'énergie nerveuse et le regard fou dans la lueur de la lanterne, il ne le sentait pas du tout de la même manière. L'homme évoquait la cordite et la vengeance. Il avait tué. Il avait tué avec préméditation et sans pitié. Il pourrait recommencer.

Deacon fit signe à L'Os et tous deux sortirent un instant. « Juste entre nous... dit Deacon en attrapant l'épaule abaissée de L'Os. Non que je ne fasse pas confiance à Archie, comprends-moi bien. C'est mon pote. Mais il est un peu agité en ce

moment... tu comprends ? J'ai récupéré quelque chose que je veux que tu me gardes, si possible sans qu'Archie soit au courant. D'accord ? »

L'Os haussa les épaules.

« Bien, se dépêcha de dire Deacon. Génial. » Et il enfonça quelque chose dans la grande poche du caban bleu de L'Os.

« Archie ! cria Deacon. C'est le moment d'y aller ! On veut faire la route avant que le soleil se lève ! »

Se laissant distancer sur la route mouillée qui les éloignait de la ferme, L'Os attendit un peu de la lumière de l'aube pour plonger la main dans sa poche et en sortir ce que Deacon y avait glissé. C'était une liasse humide de billets, toute banale dans sa grande main pleine de cals.

Il remit l'argent dans sa poche.

L'Appel avait gagné en force, et L'Os s'efforça attentivement d'entendre le bruit d'un train.

Nancy retrouva Travis au premier jour froid de l'automne.

À Haute Montagne, les saisons se conformaient toujours au calendrier. Le printemps voyait se précipiter fonte des neiges et floraison, l'été se déclarait avec audace et l'automne se dépêchait d'arriver à l'hiver, qui tombait quant à lui comme le couperet d'une guillotine. La plaine, incisant le ciel sur tous les horizons, autorisait ces saisons cliniques. Mais Nancy, pour la première fois, s'inquiétait vraiment. L'aventure n'en était plus une. Elle avait perdu Travis, et Anna ne voulait pas lui dire pourquoi. Le froid et le spectacle des chênes à gros glands perdant leurs feuilles semblaient de mauvais augure.

Elle observa un certain temps la demeure des Burack, attendit un certain temps avec Anna dans la cabane de l'aiguilleur. Travis ne se montra ni à l'une ni à l'autre.

S'il n'a pas quitté Haute Montagne, se dit-elle, il ne peut être qu'à un seul endroit.

Elle enfila un épais manteau et prit, dans le coffre du grenier renfermant les reliques de la vie de son père, un couteau de chasse qu'elle fixa à sa ceinture avant de se glisser dehors. Par ce samedi couvert, sa mère était partie à une réunion des Femmes baptistes. Des feuilles mortes la poursuivirent jusqu'à l'extérieur du village, puis il n'y eut plus que l'herbe sèche de la plaine. Elle suivit la rive sud de la Fresnel en direction du pont de chemin de fer.

Elle avait peur, même si elle essayait de se le cacher. Depuis toute petite, elle entendait des histoires sur les vagabonds des chemins de fer. Qui laissaient des marques codées sur les portes des maisons. Qui volaient des bébés. Qui vous tueraient pour la monnaie dans vos poches. Parfois, surtout ces dernières années, elle en avait vu venir chercher du travail au village. Ils lui

avaient semblé moins menaçants que tristes, usés, érodés. L'impuissance semblait leur coller à la peau. De temps en temps, l'église leur donnait à manger, malgré la désapprobation de la mère de Nancy : « Cela ne fait que les encourager. Et quelle odeur ! »

Tristes. Mais Nancy ne doutait pas qu'ils pouvaient aussi se montrer dangereux. Comment un tel désespoir ne pourrait-il pas engendrer la colère ?

Des bardanes s'accrochèrent à ses jupes tandis qu'elle traversait les prés vides en direction de l'abrupt pont sur chevalets. Lorsqu'elle vit une légère fumée s'élever dans le ciel, elle fourra la main dans son manteau pour la refermer sur le rassurant manche en fanon de baleine du couteau.

Ce n'était pas un grand campement. Trop éloignée des grandes villes, peuplée d'avares, Haute Montagne ne présentait guère d'intérêt comme escale. Mais des hommes vivaient là, du moins pour un temps. Dans la pénombre sous le pont, elle vit des huttes de papier goudronné, de fer-blanc et de vieilles poutres. Un feu minuscule brûlait tant bien que mal. Quelques hommes dormaient, éparpillés comme des ordures sur le sol, les membres à divers angles. Le bruit de la rivière résonnait dans la structure en arc de cercle du pont. Elle s'avança autant qu'elle l'osait dans le demi-jour.

« Travis ? »

Elle entendit sa voix résonner aussi.

Il n'est pas là, se dit-elle.

Mais une ombre remua alors dans l'obscur recoin caillouteux où le pont rejoignait la rive, et Travis s'avança.

Elle constata avec soulagement qu'il ne ressemblait pas aux autres hommes, dont une partie venait de se lever pour poser sur elle un regard vide : il était, du moins pour le moment, plus soigné de sa personne, mieux habillé. Il n'avait pas l'air brisé, juste dans une mauvaise passe. Elle ne put concevoir qu'il ait réussi à vivre ainsi... pendant des jours, réalisa-t-elle, cela faisait presque une semaine qu'elle l'avait laissé seul à la cabane de l'aiguilleur.

« Tu n'aurais pas dû venir », dit-il.

Il avait perdu du poids. Il se tenait devant elle comme une colonne en pierre.

« J'ai besoin d'aide. » Le regard de Travis fuit le sien, et elle ajouta : « Tu m'as abandonnée.

— Non, pas toi.

— Anna ? Tu veux dire Anna ?

— N'en parlons pas ici. »

Elle remonta la berge derrière lui jusqu'à l'endroit où le pont enjambait le cours d'eau. Travis s'assit sur une butée en béton, le regard posé avec lassitude sur l'horizon.

« Travis, fit-elle en s'armant de courage, je sais que quelque chose ne va pas. J'ai posé la question à Anna. Elle n'a pas voulu m'expliquer, mais elle a dit que c'était une erreur... que tu n'aurais pas dû voir ce que tu as vu. Que tu n'étais pas prêt. » Elle s'humecta les lèvres. « C'était une *erreur*. Reviens, Travis, s'il te plaît. »

Il mit longtemps à répondre. Nancy serra son manteau contre son corps pour se protéger du vent vif.

« Tante Liza a peut-être raison, dit-il lentement. Pour Anna. Elle n'est *pas* humaine. » Il la regarda pour la première fois. « Tu comprends ?

— Non ! Comment pourrait-elle ne pas être humaine ? Elle...

— Tu as été avec elle. Tu sais. »

Eh bien... De toute évidence, beaucoup de points restaient mystérieux pour Nancy. Il se passait quelque chose d'anormal, bien entendu. Les gens normaux n'avaient pas besoin qu'on les séquestre pendant des mois dans des constructions délabrées. Mais... pas humaine ? Comment cela était-il possible ?

Travis serrait les poings.

« J'y ai renoncé pour elle, dit-il. Je l'avais à portée de main. Une vie. Une vie ordinaire. Elle m'en a attiré à l'écart.

— Elle est perdue, Travis. J'en ai discuté avec elle. Elle est juste perdue, rien d'autre. Je ne sais pas d'où elle vient ni de quelle manière elle prévoit d'y retourner... mais enfin, elle est perdue. Ce village ne l'aidera pas. C'est à *nous* de le faire. »

Elle voulut lui prendre la main, mais il se déroba, d'un geste si instinctif et si rapide qu'elle en fut choquée. « Non, dit-il.

— Mon Dieu. C'est moi. C'est *moi*, n'est-ce pas ? C'est quelque chose que *moi*, j'ai fait. »

Travis secoua la tête pour le nier. Mais son regard resta vide.

« Je te faisais confiance ! »

Il se tourna vers le pont.

« Travis ! Travis Fisher, espèce de salaud ! *Je te faisais confiance !* »

Le vent la déchira.

Debout sur le pont, il regarda Nancy s'éloigner à grands pas dans la plaine. Une partie de lui-même voulait la suivre. Lui présenter ses excuses.

Mais il ne pouvait oublier ce à quoi il avait assisté dans la cabane de l'aiguilleur. La chose qu'était devenue Anna. L'expérience défiait la compréhension. Il savait juste que c'était vrai, que la chose-Anna n'était pas humaine, et qu'elle l'avait incité à trahir l'espoir qu'il pouvait nourrir d'un avenir ici à Haute Montagne.

À l'ouest, des ouvriers dressaient un chapiteau pour une réunion évangélique itinérante. Des bruits métalliques et des voix étouffées traversaient la plaine. Les réunions évangéliques sous chapiteau passaient chaque automne par Haute Montagne, lui avait indiqué Nancy. C'était le signal de l'imminence de l'hiver, aussi indubitable que la course des nuages sombres dans le ciel.

Il ne lui restait plus qu'à continuer son chemin... à continuer son chemin à la manière de ces hommes qui l'entouraient, en grimpant à bord des fourgons et des wagons plats. À fuir la neige, à chercher du travail. Travis s'y était résigné.

Mais pas tout de suite, se dit-il, même s'il ne pouvait expliquer ni à personne, ni à lui-même l'origine de cette réaction. *Pas tout de suite.*

Il resterait là encore un moment.

À l'ouest, les étendards du chapiteau s'agitaient en s'élevant sur leurs haubans dans le ciel gris.

Il pensa : *Tout n'est pas encore réglé ici.*

Alors qu'il se préparait pour la réunion évangélique, Creath Burack se regarda dans le miroir de la salle de bains en pensant : *elle est partie*.

Le miroir était fêlé à l'endroit heurté par Travis Fisher durant leur bagarre. Cela remontait à plusieurs semaines, mais Creath n'avait pu trouver l'énergie de procéder aux réparations. Un éclat de verre en forme de stylet était tombé au dos du miroir, si bien qu'il lui renvoyait son reflet divisé par une fissure noire.

Elle était partie. Il ne pouvait chasser de son esprit cette simple et terrible pensée.

Cela ne devrait pas avoir d'importance. Il se l'était dit. La situation s'était même améliorée. Liza s'affairait dans la chambre en fredonnant tout bas... et depuis combien de temps ne l'avait-il pas entendue chanter ? Un an, deux, trois ? Il savait aussi – comment l'ignorer ? – que la joie de vivre retrouvée de son épouse s'expliquait par l'absence d'Anna. Et c'était très bien... non ?

Il pensa néanmoins : *elle est partie*.

Pris de sueur, il agita son blaireau dans la tasse et se recouvrit avec application le menton de mousse à raser.

Eh bien, se dit-il avec fermeté, ça n'a *pas* d'importance. Rien n'en avait dans cette histoire. Ni Anna Blaise, ni sa propre humiliation par Travis Fisher. Ainsi est la chair, pensa-t-il : c'est une femme, elle est partie. Cela arrive.

Mais, bizarrement, d'une certaine manière, ce n'était pas sur le plan sexuel qu'elle lui manquait. Il marqua un temps d'arrêt, se regardant dans les yeux par l'intermédiaire du miroir brisé, et s'autorisa à se souvenir.

Avec elle, tout avait été différent.

Elle a en elle une douceur, se dit Creath en se remémorant le grain incroyablement lisse de sa peau contre la sienne. Il en avait pleuré malgré lui, cette douceur l'avait fait sangloter. C'était un plaisir qui s'insinuait profondément, qui remuait en lui des endroits secrets et le rendait conscient de tout ce qu'il avait perdu. Non seulement de l'échec de l'usine et des déboires de son mariage, mais d'une perte plus ample : dans les bras d'Anna, il sentait, avec trop d'acuité, le rétrécissement de la vie elle-même. Au début, pensa-t-il, on est une rivière qui coule à flots, mais la vie vous oppose ses barrages, ses encombrements et tous ces endroits arides et interminables. On perd en vitesse, en profondeur, en urgence, en désir. On finit filet d'eau dans le désert.

Il avait bu à la source d'Anna, il s'en apercevait désormais : récupérant un fac-similé de sa propre jeunesse, se délectant, durant ces moments maladroits dans la chambre, de tout ce qu'il aurait pu être et n'était pas.

Et il ne restait plus désormais en lui que la perte. Que cette conscience douloureuse.

Il l'aimait. Il la haïssait. Il... mais il réprima cette pensée avec un grincement de dents... Dieu lui pardonne, il voulait la récupérer.

Liza frappa à la porte. « N'arrivons pas en retard ! » lui lança-t-elle.

Il avait laissé Liza le persuader de la conduire au chapiteau assister à la réunion évangélique. Il ne lui restait plus assez de force pour résister à son épouse. Et, en vérité, il n'y était pas vraiment opposé. Les souvenirs de ces quelques dernières semaines avaient semblé tomber en lui comme des feuilles mortes, et revenait souvent celui des réunions évangéliques auxquelles il s'était rendu enfant, dans le chariot à chevaux de son père, d'abord excité par l'agitation puis, dans la chaude caverne du chapiteau, enthousiasmé par la manière dont un prédicateur itinérant évoquait la vie après la mort, enivré par les voix des chœurs, jusqu'à s'imaginer voir luire devant lui cette cité dorée, jusqu'à ce qu'elle brille dans ses rêves, bienveillante et pleine de réconfort. Mais le réconfort, comme ses rêves, disparut, et il n'y eut plus que la vraie vie, usante par son

ordinaire, sa puissance, sa familiarité. Les rêves étaient une tromperie, aussi s'était-il appris à les mépriser.

Et voilà que, se retrouvant quelque part fondamentalement seul, ce réconfort lui manquait.

« Une minute, répondit-il sans ouvrir. Je me rase.

— Je t'attends dans la camionnette. »

Il se vida l'esprit, se rasa minutieusement, se rinça le visage et s'éloigna du miroir avec un soulagement ineffable.

Le soleil se couchait quand ils se garèrent dans le pré et gagnèrent le chapiteau. Rayonnante, Liza saluait tout le monde de la tête. Ce genre de réunions évangéliques lui évoquait toujours le paradis.

Tout y était exactement comme elle imaginait ce dernier : les salutations enjouées, le frisson d'excitation, les douces voix des chanteurs. Les lanternes diffusaient leur lumière jusqu'au faîte, et l'odeur de tissu et de naphte montait comme de l'encens. Elle s'installa sur un banc et Creath, dans son manteau à carreaux rouges, prit place à côté d'elle.

Elle n'en revenait toujours pas qu'il ait accepté de venir, lui qui manifestait d'ordinaire un mépris grossier pour les matières spirituelles. Il avait de la foi, s'était-elle aperçue, seulement parmi les rotariens, et de manière sommaire, en adepte de la doctrine « Christ homme d'affaires ». Et même cela avait disparu avec les problèmes de la fabrique de glace. Des années durant, Liza avait essayé de le conduire dans quelque chose de plus profond, jusqu'alors sans succès.

Sa présence n'était peut-être toutefois pas si surprenante. Depuis la bagarre avec Travis et le départ d'Anna Blaise, c'était, sur bien des plans, un homme différent. Plus lent, se dit-elle, oui, plus lent, comme s'il avait perdu le sens de l'orientation. Mais aussi moins prompt à s'emporter, et plus humble. La colère subsistait, bien entendu, enfouie sous ses silences maussades, mais avec une confusion, une incertitude.

Elle était débarrassée d'Anna Blaise, et aussi (même si cette pensée n'avait rien de chrétien) du fils de sa sœur. Et voilà que Creath l'accompagnait à une réunion évangélique. Maintenant, se dit-elle, eh bien maintenant, tout est possible.

Le chef de chœur leur fit entonner « The Old Rugged Cross », en insistant sur le rythme pour faire swinguer la musique avec une grâce pesante, comme un voilier agité par une légère houle. En chantant, Liza sembla s'élever et se déployer. Creath, qui manquait d'assurance, se contentait de marmonner consciencieusement les vers, mais Liza les chantait haut et clair, lançant chaque mot comme un battement de cloche.

Deux bancs devant eux, Faye Wilcox se retourna pour lancer un coup d'œil furieux par-dessus son épaule. Liza fit comme si elle n'avait rien vu mais décocha un *amen* sonore. Faye semble distraite, pensa-t-elle, voire débraillée. Et jalouse, bien entendu.

Rien de plus logique. On élisait la semaine suivante le comité exécutif des Femmes baptistes, et pour la première fois depuis des années, Liza se voyait proposée pour le poste de présidente. Motion qui avait été appuyée, aussi avait-elle déjà commencé à préparer un discours. C'était une femme neuve. Sa vie recommençait.

Faye Wilcox était l'autre candidate.

Liza avait passé son bras sous celui de Creath. La musique diminuait. Un instant, il n'y eut que le bruit du vent d'automne fouettant la toile tendue. Puis le prédicateur entra, grand, sombre, visage de faucon, torse agressivement en avant. Une bible au creux du bras gauche, il considéra la foule, et ses lunettes sans monture luisirent dans la lueur des lanternes. Son sermon, annonçait les prospectus, aurait pour thème « Qu'avez-vous fait pour Jésus ces derniers temps ? », et ses mots, quand il prit la parole, claquèrent comme autant d'éclairs.

Liza laissa le sermon se déverser sur elle. L'important, se dit-elle, n'est pas le sens des mots mais leur musique, ce plongeon et ce bond des syllabes ajustées, flèches de Dieu. C'était de cette manière, dans son enfance, qu'elle percevait les ordres bourrus de son père : incompréhensibles, mais empreints d'une telle autorité. Le tonnerre de la sagesse. Elle ferma les yeux.

Elle perdit toute notion du temps pendant le sermon, dont les cadences plus amples ressemblaient à des vagues déferlantes, péché et rédemption, paradis et enfer, qui résonnaient dans les soupirs et les gémissements de l'assemblée. Bougeant enfin, rassasiée, Liza jeta un coup d'œil à

Creath en s'attendant à le voir, comme souvent ces derniers temps, d'une passivité animale. Elle s'aperçut alors qu'il suait, au contraire, malgré la fraîcheur automnale régnant sous le chapiteau. Il écarquillait les yeux et de petites gouttes brillantes lui couvraient la lèvre et le front. Liza s'en inquiéta... était-il malade ? Le médecin avait parlé de tension sanguine... Mais on ne pouvait se méprendre sur son expression attentive. Il *écoutait*. Il se penchait en avant sur le banc pour intercepter les mots avec son corps. C'était l'appel au salut, le sermon se terminant en une fougueuse envolée : « Tant d'entre vous sont esclaves, criait le prédicateur, esclaves de la boisson, de la luxure, de n'importe quel péché imaginable par l'homme ! »

Elle vit Creath murmurer « Oui »... et, stupéfaite, le regarda se lever pour remonter d'une démarche d'ours l'allée bondée.

La réunion évangélique s'acheva peu après, relâchant la foule dans la nuit d'automne. Les personnes venues en voiture avaient laissé celle-ci dans le grand pré derrière la gare. Liza donna rendez-vous à Creath à la camionnette et s'avança rapidement. Elle ne voulait pas laisser Faye Wilcox s'en tirer indemne.

« Faye ! »

La mère de Nancy se retourna, le visage rouge et gêné dans la lueur des flambeaux. Elle serrait son sac à deux mains, les jointures blanches.

« Liza, dit-elle.

— C'était vraiment très bien, tu ne trouves pas ?

— Oui.

— Le chœur, les chants...

— Oui.

— ... le sermon...

— *Oui*. C'était très bien.

— Ça a beaucoup ému Creath.

— J'ai vu, Liza.

— Oui, j' imagine. Mais dis-moi, et Nancy ? » Le coup fatal.
« Elle est malade ? On entend des histoires vraiment horribles... non que j'y ajoute foi... »

Mais Faye Wilcox fit volte-face et s'éloigna à grands pas.

Liza sentit s'épanouir en elle un plaisir pervers.
Qu'elle parte, se dit-elle. Aucune importance. Qu'elle parte.
Tout est possible, songea-t-elle avec une bouffée de joie.

La cabane de l'aiguilleur s'en trouvait à presque cinq cents mètres, mais si elle tendait l'oreille, Nancy distinguait le murmure des voix sous le chapiteau. Quand elle poussa la porte, le battement de son cœur couvrit les chants.

« Tu es venue », constata Anna Blaise.

Nancy soupira, bruit confiné dans l'obscurité de la cabane. Les paroles de Travis lui résonnaient dans la tête. *Pas humaine*. Cela n'avait aucun sens... même si on décelait, en effet, quelque chose d'indéfinissable chez Anna, une espèce de légèreté éthérée, une impression de *pas-là*. Qui avait de surcroît gagné en force au cours de la semaine. Anna était plus pâle que jamais. Nancy se dit qu'on pourrait voir une lumière puissante à travers son corps. « J'ai eu du mal à m'échapper.

— Ta mère ?

— Il y a une réunion évangélique itinérante, au village. Tu sais ce que c'est ?

— J'ai entendu. »

Ses yeux, songea Nancy. Si tranquilles, si larges. « Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir continuer. Elle voulait que je l'accompagne. Ça comptait pour elle. Si je n'y vais pas, c'est mauvais pour son image. Elle m'a suppliée. Et menacée.

— Elle pourrait te faire du mal ?

— Pas physiquement. Plus maintenant. Elle pourrait me mettre dehors, j'imagine. Peut-être, oui... si on en arrivait là.

— Je suis désolée de t'avoir placée dans cette situation, s'excusa Anna d'une voix doucement musicale dans l'obscurité de la cabane.

— Je l'aurais accompagnée, ce soir, si tu n'avais pas dit que c'était important.

— Ça l'est. »

Le silence s'éternisa.

« J'ai aussi vu Travis, finit par dire Nancy.

— Je suis désolée, pour Travis.

— Il m’a demandé une explication, je n’ai pas pu lui en fournir.

— Je sais.

— Il a dit... » Elle se lécha les lèvres. « Il a dit que tu n’étais pas humaine.

— Nancy ?...

— Oui ?

— Il a raison. »

Il faisait vraiment très sombre dans la cabane. Seul un léger rayon de lune passait par les interstices des parois. Nancy entendit dans le lointain les douces voix assemblées du chœur de la réunion évangélique. Elle choisit ses mots avec soin : « Je ne comprends pas. » La peur se dévidait comme un ressort en elle.

« Travis a vu trop de choses trop tôt... et il n’a pas compris. Mais toi, maintenant, tu dois comprendre. Ce soir, je vais avoir besoin de ton aide.

— Je ne sais pas de quoi tu parles !

— Chhh. » La voix devenait apaisante. Maternel, le cœur de Nancy battit dans sa poitrine... mais elle resta. Elle ne s’enfuit pas.

Anna expliqua. Nancy eut l’impression d’écouter une histoire qu’on raconte aux enfants à l’heure du coucher.

« Je suis, dit-elle d’une voix chantante et cadencée, très, très loin de chez moi... »

À la nuit noire, Travis longea la berge jusqu’à la cabane de l’aiguilleur.

Il ne savait pas trop ce qui le poussait. Une impatience. Un malaise. Un besoin de *voir* à nouveau... comme la langue a besoin de tâter une dent douloureuse. La nuit était froide et les étoiles au-dessus de lui se déployaient dans un ciel cruellement vide.

C’est une sorcière. Un monstre. Elle n’est pas humaine.

Il pensa à Creath montant les escaliers à pas feutrés, séduit par sa féminité.

Elle est cette chose avilie que maman était devenue, se dit-il, corrompue par son sexe, mais en pire, en cent fois pire...

Maman, je te protégerai, dit en lui le petit garçon de six ans. Sa tête était devenue une cacophonie de voix.

Mais celle-ci n'a pas besoin de protection, pensa Travis.

La porte de la cabane s'ouvrit alors, le poussant à se dissimuler parmi les ruines fragiles des saules blancs de l'été. Deux silhouettes au clair de lune. Il reconnut Nancy au premier coup d'œil. La forme s'appuyant contre elle ne pouvait être qu'Anna. Mais une Anna différente... luisant d'un vague feu bleu, ce qui était déjà étrange en soi, mais différente aussi d'autres manières... les os mieux définis dans son corps délicat, les yeux très larges, les bras plus longs.

C'était donc vrai. Ce qu'il avait vu la semaine précédente ne relevait pas de l'hallucination. Elle changeait bel et bien. Elle n'était *pas* humaine.

Mais Nancy devait sûrement s'en apercevoir ?

Elles se tenaient désormais accroupies au bord de la rivière, où Nancy baignait le front de la chose-Anna avec de l'eau, et là où l'eau de la rivière touchait la peau, la fébrile lueur bleue semblait disparaître. Au loin s'éleva le bruit de moteurs démarrant : la réunion évangélique était terminée.

Elle change, pensa Travis. Mais pas tout à fait de la manière à laquelle il s'attendait.

Lorsqu'il plissa les yeux pour mieux voir la vague silhouette d'Anna sur la berge, d'antiques peurs s'éveillèrent en lui.

Si ça continue, pensa-t-il avec ahurissement, bientôt, bientôt, il ne restera plus rien d'Anna Blaise.

Nancy ne savait pas exactement ni quand ni de quelle manière la peur s'était abattue sur le village. Elle savait juste qu'elle l'avait fait. Le *Courier* regorgeait de manchettes effrayantes. On verrouillait plus souvent les portes. Elle-même se voyait facilement dévisagée dans les rues après la tombée de la nuit. La Grande Dépression s'était aggravée : en Idaho, des fermiers avaient mis en place des blocus, des producteurs laitiers avaient préféré déverser leur lait sur la route plutôt que de le vendre à deux cents le gallon. À Washington, une manifestation de vingt mille vétérans de la Première Guerre mondiale réclamant le paiement de leur pension avait été dispersée par l'armée. Une épidémie de meurtres sévissait dans la région, et Haute Montagne fermait ses frontières.

Elle ne s'était jamais sentie aussi seule.

Voilà ce que ça signifie, lui avait dit Travis, et cela semblait remonter à une éternité. *Voilà ce que ça signifie d'être inadapté.*

Nancy était allongée sur son couvre-lit à rosettes. Sa mère gardait la petite maison d'une propreté méticuleuse. Elles ne roulaient pas sur l'or, mais sa mère occupait un poste très envié à la boulangerie, où elle gagnait suffisamment d'argent pour pourvoir à leurs besoins. Récemment encore, elles pouvaient compter aussi sur le salaire que Nancy rapportait du Times Square. C'était désormais de l'histoire ancienne : M. O'Neill ne lui avait pas pardonné de partir juste avant le coup de feu du dîner. Ni sa mère d'avoir perdu ce travail. Cela signifiait certaines privations.

Nancy disposait de quelques économies. Elle récupéra mollement sous son matelas la boîte de pastilles qu'elle y cachait, l'ouvrit du pouce. Tout ce qui lui restait. Un peu plus de

sept dollars. Mis de côté pour les mauvais jours. Eh bien, n'étaient-ils pas arrivés ? D'ailleurs, il faisait mauvais : une pluie terne dévalait les fenêtres embuées. Elle n'avait absolument aucune envie de sortir, mais il le fallait.

Anna avait besoin de nourriture.

Cette chose qui va se produire, d'après Anna... songea Nancy. J'aimerais bien qu'elle se produise. Maintenant. Malgré les conséquences.

Elle était fatiguée.

En descendant, elle trouva sa mère dans le salon, assise bien droite sur une chaise à dossier de rotin, les pieds à plat sur le tapis. « Je ne peux pas croire que tu sortes maintenant, dit Faye Wilcox d'un ton morne.

— Je suis obligée, m'man.

— Faut-il que je demande où ? Et pourquoi ?

— Je croyais que tu avais une réunion.

— Rien à foutre de la réunion », dit sa mère, ce qui stupéfia Nancy. Faye Wilcox ne jurait jamais, au grand jamais. Les jurons, avait-elle appris à Nancy, relevaient du diable.

Il vint à l'idée de la jeune fille qu'étrangement, elle pouvait bien, d'une certaine manière, être devenue plus religieuse que sa mère. Du moins priait-elle plus souvent. Des prières tronquées, furtives, terre à terre. *Mon Dieu, s'il Vous plaît, permettez-moi de m'en sortir.* Elle croyait en Anna Blaise... n'était-ce pas en soi une sorte de foi religieuse ?

« M'man, ne va pas te mettre en retard.

— Je n'ai plus rien à faire là-bas. Plus maintenant. » Elle posa un regard maussade sur sa fille. « Tu y as veillé.

— Arrête, m'man.

— Ne me dis pas ce que j'ai à faire ! Je te dis ce que tu dois faire, moi ?

— Je ne veux pas me disputer.

— J'essaye. Dieu m'en est témoin. Mais tu t'es égarée si loin. C'est ce jeune Fisher ? On dit qu'il vit dans la fange en bordure du village. C'est là que tu vas ? Te vautrer dans sa fange ? Ou bien es-tu revenue à Greg Morrow ? Cette ordure qui ne sait dire que des obscénités. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu

es. Quand on couche avec les cochons, on se lève avec les cochons. Si Martin était là...

— Si seulement...

— Pourquoi ? Pour qu'il voie ce que tu es devenue ? Mon Dieu ! Tu en es fière ? »

En vérité, elle ne se souvenait que vaguement de son père. Des souvenirs d'enfant : l'odeur du tabac à pipe et le froissement des journaux. Mais il avait été bon, gentil, conscient de la répugnance qu'inspirait à Nancy l'absolutisme maternel : il avait été quelqu'un auprès de qui chercher du réconfort en cas de besoin. Elle approchait des dix ans la dernière fois qu'elle l'avait vu.

« Il m'arrive de remercier le ciel qu'il ne soit plus de ce monde pour voir ça, dit sa mère.

— M'man, arrête. Tu sais bien qu'il n'est pas mort.

— Je ne sais rien de la sorte ! » Sa mère se leva de sa chaise à dossier droit. Elle avait perdu du poids, depuis quelques semaines, mais restait immense ; sa peau pendait en poches flasques. « Il est mort, bien entendu qu'il est mort ! Pourquoi sinon... Pourquoi sinon serait-il ?... »

Pourquoi sinon m'aurait-il quittée ? voulait-elle dire. Mais en réalité, il n'était *pas* mort. Nancy se souvenait très bien, trop bien des disputes, de l'impatience et de l'irritation que causaient chez sa mère le travail, le penchant pour la bouteille et la manière de parler de son père ; elle se souvenait aussi qu'il avait fini par se briser sur le récif de la vertu de son épouse, elle se souvenait qu'il lui avait fait ses adieux en secret, la serrant dans ses bras, lui disant qu'il l'aimait : « Nancy, ma fille, ce village est trop petit pour moi. » Les trains l'avaient emmené.

Cela l'avait accablée de chagrin, mais aussi emplie de fierté. Ce village, en effet, ce village corseté et collet monté (qui, jusque-là, lui avait semblé si grand), eh bien, oui, bien entendu, un village de ce genre ne pouvait le retenir ! Elle aurait dû le savoir. Corps et âme, son père était trop grand pour Haute Montagne.

Ce souvenir lui mettait toujours les larmes aux yeux. Elle cligna des paupières. « D'accord, m'man. Il est mort. D'accord. Je sais.

- Il faut vraiment que tu sortes ?
- Oui.
- Je prierai pour toi.
- Oui, m'man. »

L'argent filait à toute vitesse. Nancy s'arrêta devant la boulangerie en se demandant si elle devait acheter une miche de pain en plus des boîtes de conserve et du pétrole lampant. Le froid ne semblait pas gêner Anna, ce qui tombait bien, la cabane de l'aiguilleur n'en protégeant guère. Par temps de pluie, le toit fuyait à trois endroits différents.

C'est Susan Farris qui tenait le comptoir. Nancy hésita sur le seuil. Élève dans la classe supérieure à la sienne, Susan l'avait systématiquement exclue de la compagnie des filles les plus populaires de l'école. La haine plus ou moins instinctive que lui portait Susan semblait sortir de nulle part... encore qu'avoir déjà, à ce moment-là, travaillé à temps partiel à la boulangerie sous les ordres de Faye Wilcox pouvait l'expliquer en partie. Nancy n'imaginait pas sa mère en patronne particulièrement aimable ou clément.

Elle tourna les talons, mais Susan l'avait aperçue. « Tiens, Nancy. » Sa voix mélodieuse dissimulait le tranchant du sarcasme. Susan avait des yeux très bleus, des cheveux blonds et une large bouche Scandinave rendue écarlate par du rouge à lèvres Tangee. « Tu veux quelque chose ?

- Une miche. De la veille.
- On en revient au pain de boulangerie ? Je croyais que ta mère faisait le sien.
- On est à court. »

Susan inséra machinalement un pain croustillant dans un sachet en papier et saisit la vente sur les épaisses touches noires de la caisse enregistreuse. Nancy tendit un billet de un dollar extrait de sa boîte de pastilles et prit la monnaie dans la main parfaitement manucurée de Susan. Elle examina les quelques pièces.

« Il manque dix cents », dit-elle.

Susan se retourna vers elle, les yeux plissés. « Tu dis ?

— La monnaie. Tu me dois dix cents. Tu m'as donné...

— Je t'ai rendu la monnaie sur un dollar, ma petite Nancy, ni plus ni moins. J'ai compté. »

Nancy tendit la main avec lassitude. « Recompte. Tu as dû te... »

Mais Susan l'écarta d'un coup, envoyant les pièces s'éparpiller sur les carreaux craquelés du sol et un *quarter* terne rouler sous le présentoir. Nancy se précipita pour tout ramasser. « Va te faire foutre, Susan Farris !

— Insulte-moi autant que tu veux, répondit celle-ci avec dédain. J'aurais honte, à ta place.

— Honte...

— Tu crois que personne ne sait à quoi sert cette nourriture que tu achètes ? Ce n'est pas un secret. Greg Morrow m'a raconté. »

Nancy se releva lentement.

« Et qu'est-ce que Greg Morrow t'a raconté, au juste ? »

Susan a souri. « Tu aimerais bien le savoir...

— *Ce n'est pas un jeu !* » Elle criait, elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle avait franchi une frontière cruciale et pénétré dans un pays aussi nouveau qu'étrange. « *C'est important !* »

Le sourire de Susan s'évanouit. « Bon, ça va ! Ne réveille pas M. Lawrence, s'il te plaît ! Tu veux savoir ce que m'a raconté Greg Morrow ? Rien que la vérité, ma petite. Que tu n'en as pas fini avec ce garçon de ferme, Travis Fisher. Qu'il vit comme un clochard avec les autres clodos sous le pont de chemin de fer, et que tu lui apportes de la nourriture, et que toi et lui... là-bas, dans la boue et le froid... vous, vous... »

Nancy hocha sèchement la tête. « D'accord. » Inutile de forcer cette obscénité à sortir de la bouche sensible de Susan. C'était un mensonge, mais pas particulièrement pénible : après tout, il dissimulait une vérité bien plus étrange et bien moins compréhensible.

Nancy rangea sa monnaie incomplète dans la boîte à pastilles métallique. Elle repensa à ce que lui avait raconté Anna Blaise : *un endroit différent. Relié à celui-ci, mais ailleurs. Nous avons toujours été parmi vous.* Elle refréna alors un rire hystérique. « De toute manière, poursuivit Susan, je ne t'ai *pas* carotté la

monnaie. » Elle ajouta dans un paroxysme d'irritabilité : « Ce n'était que dix cents, zut ! »

Nancy prit son pain et gagna la porte. Il pleuvait plus fort que jamais. Elle serra le sachet en papier sous son manteau. Une phrase de son père lui revint en mémoire. Elle ne se rappelait pas quand il l'avait prononcée, peut-être ne l'avait-il jamais fait, peut-être s'agissait-il d'un faux souvenir. Mais elle entendait distinctement sa voix en elle.

N'aime rien trop fort. Ils te l'enlèveront.

Mais si seulement ils savaient, se dit-elle. Si seulement ils savaient.

Trempée, le capuchon sur la tête, elle remonta péniblement L'Éperon vers le nord. Il lui était venu à l'idée de se demander pourquoi elle faisait cela, de se demander si elle n'était pas folle de faire avec autant d'acharnement une chose aussi étrange. En passant devant un kiosque à journaux, la une du *Courier* lui sauta aux yeux : LE VAGABOND TUEUR FRAPPE À NOUVEAU. Il y avait des dangers, pour sûr.

Tim Norbloom la dépassa dans l'une des deux voitures de police de l'agglomération. Il ralentit un pâté de maisons plus loin, et lorsqu'elle arriva à hauteur de l'automobile, il roula quelque temps à son allure. Nancy compta quarante pas avant de se figer sur place, les dents serrées, le regard fixé sur la fenêtre brouillée par la pluie. En le mettant au défi. Impassible, Norbloom lui rendit son regard puis, au chaud et au sec dans l'habitacle, appuya sur l'accélérateur.

Elle comprit. Un motif se dégagait. Le *Courier*, Susan Farris, la police, même sa mère, tout cela s'entremêlait. Il y avait les chariots des pionniers disposés en cercle, et on avait choisi Nancy comme Indien.

Le trottoir sous ses pieds lui parut soudain glacé, étranger. Les vitrines paraissaient tristes sous leurs auvents et l'eau de pluie traversait les grilles d'égout en chantant en mode mineur.

La compréhension la poignarda. *Je n'habite plus ici*, se dit-elle.

À 13 h 15, Helena Baxter, présidente par intérim, déclara ouverte la réunion des Femmes baptistes de Haute Montagne. Ce n'était guère orthodoxe, mais Faye Wilcox, qui aurait dû se charger de cette formalité, accusait un retard excessif... surtout en ce jour des discours.

Liza Burack se permit un petit sourire qui subsista durant la lecture du compte rendu et le report des travaux inachevés.

La salle paroissiale était bondée, encore que cela n'avait rien d'inhabituel pour un jour des discours. On avait donné à Liza une chaise sur l'estrade derrière le podium, si bien qu'elle voyait les visages des vingt-cinq ou trente femmes présentes... un nombre peu surprenant, songea-t-elle, et qui prend uniquement de l'importance si on met des noms sur ces visages. Haute Montagne était (elle avait entendu Creath utiliser la phrase) un Village Tout Simple, administré par des Personnes Toutes Simples. L'Église baptiste était, elle aussi, une Église Toute Simple, et amicale avec les méthodistes comme avec les épiscopaliens, même si on considérait en général les baptistes un peu plus... eh bien, Simples.

Une petite élite d'hommes d'affaires contrôlait le village, un conseil municipal qui constituait aussi, en grande partie, le comité exécutif des rotariens : Jacob Bingham, le propriétaire de la quincaillerie, Bob Clawson, le proviseur du lycée, le policier Tim Norbloom et une poignée de notaires. Une clique quasiment interdite à Liza et à Creath, surtout depuis les difficultés de la fabrique de glace. Et le caractère grincheux de Creath n'avait rien arrangé. Mais Creath était de retour sur la bonne voie (bien que d'humeur maussade, bizarrement) : elle envisageait qu'il devienne diacre, ce qui élargirait son réseau de relations.

Et il y avait les Femmes baptistes, cette importante congrégation d'épouses : celle de Phil McDonnel, celle de Bob Clawson, celle de Tim Norbloom, toutes les épouses qui comptaient, en fait, et sur lesquelles méthodistes ou épiscopaliens n'avaient pas mis la main, toutes présentes ce jour-là, toutes levant la tête vers le podium. Cela sera difficile, se dit Liza, mais il y a ici un important nœud de pouvoir ; si Creath et moi voulons retrouver la respectabilité, il faut commencer ici.

Faye Wilcox arriva enfin, vers le terme de la réunion ordinaire : la tête courbée, elle déploya une chaise au fond de la salle. Helena Baxter proposa de lui céder le podium, mais Faye répondit non de la tête. Pauvre Faye. Elle a oublié de mettre une ceinture, remarqua Liza : sa robe tombait comme une tente de sultan de son opulente poitrine.

La réunion ordinaire s'acheva. Helena Baxter, quelque peu dépitée – c'était une partisane de Faye Wilcox –, annonça les discours des postulantes. L'assemblée applaudit. Présidente sortante, Faye Wilcox devait parler en premier.

Elle se traîna jusqu'au podium avec une lassitude manifeste, suscitant des murmures de consternation. Liza elle-même ressentit un accès de compassion... Dieu du ciel, c'est à ça que j'ai dû ressembler, pendant ces longues années où les bêtises de mon mari ont sapé l'essentiel de ma force et de mon attention. Diminuée. Eh bien, pensa-t-elle, la compassion, d'accord. Mais ce n'était que le rétablissement de l'ordre naturel des choses. C'était Faye, après tout, l'usurpatrice. Elle n'avait que ce qu'elle méritait.

Faye Wilcox fit un discours bref et mécanique. Elle le lut sur des feuilles de papier filigrané Hammermill Bond tapées à la machine : « La femme, compagne des temps de trouble. » Il appelait à un retour aux vertus traditionnelles. C'était un borborygme de piété sans vécu ni enthousiasme, d'après Liza, et quand Faye redescendit de l'estrade, elle reçut des applaudissements épars et contenus.

Helena Baxter, les sourcils désormais froncés, passa la parole à Liza.

Celle-ci prit les fiches-recettes sur lesquelles elle avait noté les points principaux de son discours et s'empara du podium. Elle entendit la pluie frapper les hautes fenêtres à meneaux, sentit l'odeur surannée des livres de cantiques reliés en cuir entreposés dans la pièce voisine. Comme cela faisait longtemps depuis la dernière fois ! Cette pensée l'effraya un peu. Elle avait choisi un thème austère : « Haute Montagne doit s'éveiller de son long sommeil. »

Elle s'éclaircit la gorge.

« Des moments difficiles approchent », proféra-t-elle.

Elle laissa les mots flotter un instant dans l'air poussiéreux de l'église. « Cela ne souffre aucun doute. Chaque femme de Haute Montagne ne peut manquer d'en avoir conscience. Un coup d'œil aux journaux suffit. Misère. Meurtres. Rébellion. Immoralité d'une nature indescriptible. Et nous n'en sommes pas protégés. Nous ne devons pas croire l'être. Mais la question est : que pouvons-nous faire en tant que femmes ? »

Elle fut surprise de la facilité qu'elle éprouvait. Elle ne regarda pas ses cartes. Les paroles lui venaient d'elles-mêmes. Tout cela avait été refoulé en elle, réprimé dans une bienséance déplacée : elle n'avait trop longtemps songé qu'à balayer devant sa porte. Elle faisait maintenant librement allusion au passé : « J'ai vu les effets d'une moralité relâchée, comme beaucoup d'entre vous le savent, sur l'enfant de ma propre sœur, le sang de mon sang », en le reconnaissant et en l'écartant (*Travis est parti*) ; « et j'ai vu aussi la puissance de la renaissance spirituelle », en pensant à Creath devant l'autel, Creath de retour dans le giron de l'Église. Elle fit de même allusion, délicatement, à Nancy Wilcox : « nos propres fils, nos propres filles », l'accent à peine davantage qu'une caresse, « ne sont pas immunisés contre l'esprit du temps », et cela suffit, oui, des têtes hochèrent, Faye restant pâle et le regard fixe au fond de la salle.

Tout cela était vraiment très simple, en réalité.

Elle termina par sa dernière et plus audacieuse proposition : que les Femmes baptistes de Haute Montagne adressent au conseil municipal une pétition exigeant un couvre-feu dès le coucher du soleil, « pour la protection de nos jeunes gens ». Cela se passa bien. Elle vit Mary Lee Baxter et Beth McDonnel conférer en hochant la tête. Faye Wilcox, constata-t-elle, s'était encore davantage mise dans l'embarras en s'éclipsant de la réunion.

Elle se rassit derrière le podium et, si étonnant que cela puisse paraître, les applaudissements se prolongèrent longuement. Liza remercia d'un sourire.

Helena Baxter vint la trouver après la réunion. « Je dois dire, Liza, que j'ai trouvé ton discours très dynamique. Il a impressionné tout le monde, je crois.

— Merci.
— Je voulais que tu saches : pour le vote, tu as mon soutien.
— Vraiment ? Mais je pensais... tu étais si proche de Faye...
— Sauf que les temps changent, pas vrai ? Tu l'as dit toi-même. En ces périodes difficiles, il faut prendre des mesures difficiles. Je n'avais jamais eu à ce point le sentiment que nous pouvions... eh bien, *influencer* les choses. »

Pas impossible, pensa Liza. Pas impossible. Et une pensée aussi étrange que dérangeante se forma dans son esprit.

Elles me croient parce qu'elles ont peur.

La peur était devenue l'alliée de Liza.

Anna était très malade.

Nancy était revenue sur ses pas, le long des rails, pour s'assurer que personne ne la suivait. La pluie traversait les négondos et l'enveloppait tandis qu'elle traversait tant bien que mal les champs boueux jusqu'à la cabane de l'aiguilleur. Comme elle a l'air pitoyable et médiocre, se dit-elle, ainsi recroquevillée sous la pluie comme un animal froid et mouillé.

À l'intérieur, le sol de terre battue était sombre et humide. Une odeur de moisissure et de bois pourri emplissait l'atmosphère. Anna gisait recroquevillée sur une couverture.

Elle portait de vieux vêtements froissés et avait les cheveux emmêlés, même si Nancy essayait parfois de les peigner. Elle constata qu'Anna dormait, en frissonnant comme un chien dans son sommeil.

Nancy l'effleura et sentit, à la fois vague et distincte, l'étrangeté d'Anna lui remonter dans le bras. Anna ouvrit des yeux à l'iris d'un bleu profond, la couleur du ciel se reflétant dans une mare d'eau tranquille et transparente.

« J'ai apporté à manger », annonça Nancy d'une voix rendue rauque par l'humidité. La pluie s'était insinuée dans la niche, qu'elle posa sur un mouchoir. Il y avait aussi des boîtes de conserve, et elle avait laissé le bol en porcelaine à l'extérieur pour qu'il s'emplisse d'eau de pluie.

« Merci », répondit Anna. Elle se redressa. Son corps était émacié, sa peau pâle et glacée. Elle regarda Nancy. « Tu as pleuré.

— Non... Peut-être un peu.

— C'est dur, pour toi. »

Cette commisération n'était pas nécessaire. Nancy la rejeta d'un haussement d'épaules. « Anna ? S'il te plaît... encore combien de temps ? »

Anna ferma les yeux un instant. *Elle regarde en elle-même*, comprit Nancy.

« Une semaine. Peut-être deux. Je ne peux rien garantir. »

Nancy soupira.

« Tu as besoin d'aide, affirma Anna.

— Oui. » Elle regarda longuement la femme non humaine.
« J'ai besoin de Travis. »

Anna ne dit rien.

« Tu me crois folle.

— Non. Loin de là. » De ses longs doigts d'un blanc de porcelaine, mais toujours avec cette délicatesse de mouvements que Nancy trouvait aristocratique, Anna disposa la nourriture devant elle. « Travis est seulement... difficile.

— Tu l'as sélectionné. Tu l'as *choisi*.

— Oui. Il aurait pu comprendre. Il en est encore capable. Et je pense que ce qu'il y a de meilleur en lui continue à vouloir m'aider. Mais il a aussi un côté obscur, un côté vraiment sombre et désagréable. Quand il m'a vue pendant le Changement, cela a stimulé ce côté-là en lui, avec ses peurs et ses dénis. Qui le contrôlent maintenant. » Elle détacha un morceau de pain.
« Une vieille et mauvaise douleur en lui.

— Mais si tu peux le toucher... à l'intérieur...

— Je devrais le forcer à venir ? » La chose-Anna sourit. « Si je pouvais, je le ferais peut-être. Mais je ne peux pas.

— Tu fais en sorte que les gens t'aident. Même Creath Burack. Comme le jour où il t'a recueillie.

— C'est une espèce de camouflage, ni plus ni moins. Sans plus de signification que la capacité d'un caméléon à changer de couleur. Un réflexe. Creath Burack m'a recueillie chez lui parce qu'il a vu en moi une partie non assumée de lui-même... un rêve qu'il ne s'était jamais autorisé à reconnaître.

— C'était quand même de la tromperie.

— Pas vraiment. J'ai payé pour ce qu'il m'a donné. »

C'est vrai, pensa Nancy. On fait cela. Elle dit d'un ton ferme :
« J'ai besoin de Travis.

— Tu es déjà allée le voir.

— J'y retournerai. »

Anna haussa les épaules.

« Ce n'est pas inutile.

— Il y aura un prix, prévint Anna. Un paiement. Il est au moins aussi perdu que moi.

— Je sais », répondit doucement Nancy.

Le pont sur chevalets ne protégeait pas beaucoup de la pluie. Tout était mouillé, y compris l'air, et les eaux enflées de la rivière rugissaient contre ses berges. Les oiseaux s'étaient nichés dans les hauteurs des travées métalliques.

Nancy trouva Travis assis, un genou levé et une casquette en tissu enfoncée jusqu'aux oreilles, sous l'arche de pierre humide à l'endroit où les étais métalliques du pont s'enfonçaient dans le sol. La structure des chevalets formait une espèce de grotte. Humide, mais fournissant une relative intimité.

« Tu es encore là, constata-t-elle.

— Je n'ai nulle part où aller, répondit-il en l'observant, à part loin de ce temps. Ce que je ferai bientôt. »

Elle hocha la tête en se demandant par où commencer. Mais il dit : « Nancy... ce que tu veux de moi... Je ne peux pas...

— C'est le village. » Les paroles se précipitèrent hors de ses lèvres, et elle craignit, si elle se taisait, de se mettre à pleurer. « C'est le village, Travis, le village qui m'inquiète. Tu ne t'imagines pas. Ils ont tous si peur. Pas juste de l'époque difficile, mais de tous ces meurtres qu'il y a en ce moment. Et ce n'est pas tout. Il n'y a aucune confiance. Ils me soupçonnent. Une voiture de police m'a suivie sur L'Éperon... juste aujourd'hui... une voiture de police ! Si ça continue... » Elle haussa les épaules d'un air misérable, son manteau pesant sur les épaules, ses cheveux mouillés et enchevêtrés dans le dos. « J'ai peur que quelqu'un découvre Anna. Ou que je ne sois pas capable de l'aider et qu'elle meure là-bas dans le froid. » Travis gardait les yeux fixés sur le sol boueux, sur une constellation de

verre brisé. Elle eut envie de le secouer. « Travis, tu comprends ? Elle va *mourir*.

— Tu sais ce qu'elle est. »

Ce n'était pas une question. « Cela compte-t-il encore ?

— Si ça compte !

— Eh bien, et *toi*, que penses-tu qu'elle soit ? Une sorcière ? Un démon ? Un diable de réunion évangélique itinérante ? »

Mauvaise idée. Travis eut un mouvement de recul. « Tu l'as *touchée*, Nancy.

— Elle n'est peut-être pas humaine... quoi que cela veuille dire. Très bien. Ça ne veut pas dire pour autant qu'elle est mauvaise ou dangereuse.

— Tu ne comprends pas. » Il fronçait les sourcils, perdu dans ses souvenirs. « Elle était si belle, merde ! Et même plus que ça. Fragile. Sans défense. Elle m'a fait vouloir... vouloir...

— *Moi* », dit Nancy qui ne supportait plus cette tension et pleurait désormais un peu. « Aide-moi, Travis ! Je me fiche de ce que tu penses d'elle ! Aide-moi ! »

Il resta assis de la même manière, une jambe de travers, tandis que la pluie tombait à torrents d'une berge à l'autre de la large rivière bouillonnante. Il continuait à froncer les sourcils. « Tu dois savoir à quoi ça ressemble, maintenant, j'imagine. Ce n'est pas drôle. » Au bout d'un temps, il ajouta : « Je peux peut-être donner un coup de main. »

Nancy se blottit dans son manteau.

« À une condition. »

Il y aura un prix. Un paiement.

Eh bien, n'y en avait-il pas toujours un ? Cela aurait été trop demander, pensa-t-elle, d'espérer qu'il m'aide pour une raison sentimentale. De toute évidence, il ne m'aime plus, toute cette épreuve a chassé l'amour présent en lui. Et en moi, s'aperçut-elle, s'avoua-t-elle : en moi aussi. Elle demanda d'une voix monocorde : « Laquelle ?

— Dis-moi. » Il lui toucha la main. La sienne était brûlante. « Dis-moi ce qu'elle est. »

Au bout d'un moment, elle accepta d'un hochement de tête.

Frissonnant dans l'humidité, Nancy raconta du mieux qu'elle put. Elle aurait aimé pouvoir être Anna, pouvoir communiquer ces vérités avec la même franchise rassurante. Mais elle n'était qu'elle-même. Elle ne regarda pas Travis dans les yeux : on y lisait une peur et un cynisme bien trop effrayants.

Sa voix chevrotait, fluette dans le silence. Anna, dit-elle en pesant ses mots, venait d'un autre temps et d'un autre endroit, d'un autre monde, très éloigné dans un sens, mais très proche dans un autre, un monde vraiment très ancien mais depuis toujours en relation ténue avec le nôtre... et elle ferma les yeux, et les mots résonnèrent dans sa mémoire...

« Le passage entre les deux est plus facile pour nous », avait dit Anna, les yeux écarquillés, sans que son corps émacié ne bouge d'un pouce, « même si cela peut aussi fonctionner en sens inverse. De tout temps, l'homme a cherché l'illumination, la communication avec les esprits. Les Grecs à Éleusis, les Amérindiens dans la nature sauvage, les stylites sur leurs colonnes. Tous veulent la même chose. *Voir*, ne serait-ce qu'un instant. Entrapercevoir le Monde Précieux. » Et Nancy, en l'écoutant, avait ressenti une curieuse impression de reconnaissance, intuitive, comme si *elle-même* avait déjà vu cet endroit aussi, comme s'il lui avait été octroyé dans un rêve oublié depuis longtemps. De brillants antipodes. Elle le vit dans l'obscurité. Un paysage de formes parfaites.

« Faërie », dit-elle, le souffle coupé. « Le pays sous la colline. — D'une certaine manière. Mais c'est aussi un endroit réel. Substantiel. Avec des lois naturelles différentes, je pense, mais qui s'appliquent de manière aussi implacable qu'ici. Un endroit, pas un monde d'abstractions. » Elle soupira, produisant un

bruit parcheminé. « Lorsque nous traversons... car nous avons notre propre recherche de l'illumination, de la communication avec les esprits... on nous a donné d'autres noms. Démons, succubes, métamorphes...

— Mais tu n'es rien de tout ça.

— Ça dépend, répondit Anna avec un sourire de sphinx, à qui tu poses la question. »

Nancy s'efforça de donner corps à ses pensées. « Mais je veux dire... malgré tout, on ne dirait pas que... enfin, tu connais l'histoire, tu parles anglais et tu as un nom... »

Tout cela, lui apprit Anna, participait d'une sorte de camouflage. En entrant dans ce monde, elle avait revêtu une humanité comme on enfile des vêtements... mais une véritable humanité, chair, sang, psyché, impliquant un changement physique. Creath Burack l'avait trouvée sous sa nouvelle forme physique neuve de seulement quelques jours, perdue, mais avec un corps humain fonctionnel et un stock de connaissances humaines. « Toutes les voix grouillantes de l'humanité sont ici pour fouiller et emprunter...

— Tu lis dans les esprits ?

— En quelque sorte. Les esprits sous les esprits. Je ne peux pas lire tes pensées, si c'est ce que tu veux dire.

— Tu as inventé Anna Blaise.

— D'une certaine manière, je l'ai créée à partir de pièces détachées. Mais je *suis* Anna Blaise. Anna Blaise est une version de moi-même.

— Il y a eu Creath. Et Grant Bevis. Et Travis Fisher.

— Comprends », dit Anna. Elle toucha le front de Nancy, qui ressentit une fois encore ce frisson d'étrangeté. « Là-dedans, toi, toi tout entière, tu es beaucoup de choses à la fois. Homme *et* femme. Adulte *et* enfant. Paradoxes sur paradoxes. Au contraire de nous, qui sommes construits de manière plus simple. Considère Anna Blaise comme le pôle d'un aimant. Pense à l'effet d'un aimant sur de la limaille de fer... sans la moindre intention volontaire.

— Les aimants ont deux pôles, fit remarquer Nancy.

— Tu es très maligne », dit Anna.

Nancy prit une cigarette et en donna une à Travis, la dernière d'un paquet de Wings chèrement payé. Elle l'alluma en tremblant. L'humidité de l'air faillit étouffer la flamme. Elle s'autorisa à regarder Travis tandis qu'il inhalait à pleins poumons, retenait un instant la fumée et la relâchait comme de la vapeur dans le froid. Son visage restait impénétrable.

« Perdue, reprit-il. Tu dis qu'elle est perdue ? »

Et Nancy ressentit une bouffée d'espoir.

Deux d'entre eux avaient effectué le voyage ensemble.

D'après Anna, ce voyage n'en était pas un aux sens que Nancy reconnaîtrait, mais si elle le désirait, elle pouvait se l'imaginer de cette manière, comme un voyage transocéanique, par exemple. Il y avait eu une tempête, et ils s'étaient retrouvés naufragés. Perdus et séparés dans un pays immense et très différent. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre : séparés, ils étaient désarmés, coincés dans leurs déguisements, davantage humains que non humains. Seule, elle ne pouvait même pas essayer de repartir. Ils pourraient y arriver ensemble... sauf qu'ils s'étaient perdus l'un l'autre. Ils étaient des naufragés.

Anna avait eu besoin d'un endroit où se cacher. La féminité essentielle de son personnage l'y aida : Creath l'avait cloîtrée dans la pension de famille comme un trésor enfoui. Cela n'avait pas été agréable, mais nécessaire, l'environnement dans lequel elle se retrouvait, avec ses saisons et ses habitants, étant furieusement hostile. Et, en la touchant, Nancy se surprit à l'imaginer : Anna-faite-humaine perdue et désorientée dans l'obscurité de la plaine, Creath Burack lui drapant une couverture sur les épaules, la tirant dans la voiture, dans les miasmes brûlants de sa masculinité, la puanteur de ses cigares ; Liza Burack la fixant avec une désapprobation qui évoluerait en une espèce de haine glaciale et impuissante. Avec, au milieu de tout cela, sa terrible solitude.

« Mais cet Autre, demanda Nancy, il te cherche ? »

Elle hocha la tête.

« ... depuis que tu as emménagé chez les Burack ? »

— Oui.

— Il est comme toi ? »

Elle se renfroigna un instant. « Non.

— Un homme.

— Dans son avatar humain, oui. Écoute, Nancy : pour nous, homme et femme ont une tout autre signification. Séparés, nous sommes presque deux espèces différentes. L'Os n'est *pas* comme moi.

— C'est son nom ? L'Os ?

— Le nom qu'on lui a donné. Son déguisement est plus pauvre, sa nature plus simple. Il me cherche, oui, mais nous venons juste de prendre contact. C'est plus facile, précisa-t-elle d'une voix éteinte, quand le besoin devient plus intense. »

Un clochard, attiré par la fumée de cigarette, dévisagea Nancy et Travis. Elle avait pris l'habitude d'emporter le couteau en os de baleine, duquel elle approcha la main. Le clochard au visage indéchiffrable, avec ses yeux aux paupières lourdes et son absence d'expression, gardait les poings au fond des poches.

« Viens », dit Travis.

La pluie avait diminué, même si les épais nuages gris continuaient à se mêler au-dessus de leurs têtes. La plaine était voilée et sentait l'humidité, l'horizon restait caché. Ils allèrent plus loin le long des rails, la démarche traînante de Travis soulevant le gravier entre les traverses. Elle se demanda ce qui se passait dans sa tête. S'il l'avait crue... mais il le faut, se dit-elle : ce n'est pas plus extravagant que sa propre intuition ; après tout, c'est lui qui a soutenu qu'Anna n'était pas humaine. « L'Os, lança-t-il tout à coup, qu'est-ce que c'est que ce nom de merde ?

— Il n'est pas comme elle.

— Elle a besoin de lui ?

— Elle est malade.

— Malade comment ?

— Malade de leur séparation. Il n'avait jamais été question qu'elle dure aussi longtemps. Leur temps touche à sa fin, et ça la blesse. »

Nous ne pouvons pas continuer ainsi, avait-elle dit : nous ne pouvons pas continuer notre humanité. Ni continuer à exister si nous la perdons. Il *faut* que les changements se produisent...

« Ce... L'Os, il est malade aussi ?

— Oui, mais pas de la même manière. Le besoin est intense pour tous les deux. L'Os est différent : il ne parle pas beaucoup, il a du mal avec les idées, il ne sait peut-être même pas ce qu'il est ni d'où il vient. Il sait juste qu'il essaye de la retrouver. Comme un animal qui suit son instinct. Il est grand, très fort, mais il ne lui reste plus beaucoup de temps non plus. Sauf qu'il sait où la trouver, dans quelle direction aller : elle pense qu'il va arriver. Bientôt.

— Dieu du ciel. » Il secoua la tête. « Nancy...

— Tu en as vu une partie, pas vrai ? Tu as vu son Changement.

— Je ne veux plus jamais voir ça. »

L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil baissait.

Nancy avait froid, faim, sommeil. Ses chaussures plates étaient toutes éraflées et des bardanes s'accrochaient à son manteau de tissu.

« Je n'ai pas confiance en elle », confia Travis, immobile, en regardant Haute Montagne dans la plaine, avec les tours des silos tranchant sur le ciel. Comme cela a l'air petit, vu d'ici, se dit Nancy. « Elle pourrait être n'importe quoi, continua-t-il, tu y as déjà pensé ? On ne sait ni ce qu'elle est, ni ce que ce L'Os est. Seulement ce qu'elle nous raconte. Et il lui est déjà arrivé de mentir.

— Je la crois, affirma Nancy.

— Elle nous a peut-être choisis parce qu'on la croirait. Pas comme Creath, tante Liza ou n'importe qui d'autre au village.

— Parce qu'on la *comprendrait*. » Oh, Travis, se dit-elle, je l'ai touchée, je sais... mais comment t'expliquer ? « Cette nuit-là, près de la voie ferrée, elle a vu quelque chose en toi, une bonté...

— Ou une crédulité.

— Qu'est-ce qu'il y a, Travis ? Pourquoi te fait-elle peur à ce point ? »

Il mit longtemps à répondre. La réponse avait surgi en lui, mais il n'avait aucun moyen de l'exprimer : à cause de ce qu'était maman, pensa-t-il, à cause de la manière dont elle est morte, à cause de ce qu'il avait fait avec Nancy et de ce qu'il

avait voulu faire avec Anna Blaise. Toute cette histoire compliquée et nauséabonde. Il se sentait déchiré : une blessure s'était ouverte en lui. Au fond, il n'avait pas confiance dans la féminité de la chose-Anna : comme toutes les féminités, elle dissimulait trop de choses.

« Il faut que ce soit nous, disait Nancy. Elle a pris un risque, tu sais, en nous racontant. Mais elle a besoin d'aide. Elle ne peut pas passer ces deux semaines sans quelqu'un pour lui apporter de la nourriture, pour l'aider pendant les Changements... sans quelqu'un qui saura et le fera quand même. Tu connais quelqu'un d'autre pour le faire ? Quelqu'un d'autre *dans le coin* ? »

— Ce n'est qu'un village, dit Travis.

— Ils nous détestent. »

Il la regarda, maigre, l'air épuisé, les cheveux emmêlés. « Tu continues à y croire ? Que tu es trop bonne pour eux ? »

Elle se redressa d'un air de défi, les yeux luisant de larmes. « Ce village, dit-elle, ce foutu village... je suis *trop grande* pour lui ! »

Et un air de surprise envahit son visage.

« C'est pour cette raison qu'elle nous a choisis, dit doucement Travis. Nous sommes seuls. Isolés.

— Comme elle.

— Peut-être. » Il ajouta : « Quand les loups poursuivent un mouton, ils commencent par l'isoler du troupeau.

— C'est complètement idiot ! Elle est si faible !

— Et L'Os ? Que se passera-t-il s'ils se retrouvent tous les deux ? » Il pensa à sa vision d'Anna Blaise... aux ailes humides se dépliant dans son dos. « Ils n'ont rien à fiche de nous.

— Viens demain, dit Nancy. Viens lui parler. » Elle ajouta avec davantage d'insistance : « Je t'ai dit ce que tu voulais savoir !

— Je n'ai rien promis.

— Merde, Travis, les seuls loups de la région sont ceux qui habitent Haute Montagne, et ils *sont* en train de nous encercler, ils *m'ont* isolée, moi, et toi avec, et peut-être que tu peux sauter dans un train pour fuir tout ça, Travis, mais, bon sang, moi, non, et ils vont avoir ma peau ! »

Il pensa à Anna Blaise dans sa cabane humide, à sa peau pâle et tendue et à ses énormes yeux brûlants, il pensa à L'Os, à peine humain, qui la cherchait dans la nuit. Il ferma les yeux. *Le Monde Précieux*. Il trembla en pensant à ce qu'elle avait été et à ce qu'elle pourrait devenir. Et à ce que lui-même avait à perdre ou à gagner dans cette histoire.

« Demain, dit Nancy.

— Peut-être, répondit-il doucement. Peut-être. »

Creath Burack adressa un hochement de tête dépourvu de cordialité au garçon à la mine renfrognée qui venait d'entrer dans son bureau.

Il se sentait bien, seul dans cette pièce en planches de pin, avec le bourdonnement rassurant des compresseurs, l'odeur métallique de la poussière et les calendriers punaisés au mur comme des morceaux de mosaïques. Il y avait passé une grande partie de sa vie. Les pieds sur une poubelle retournée, il était assis depuis si longtemps dans sa chaise en bois à dossier inclinable que les étroites lanières du support dorsal lui mordaient la colonne vertébrale. Il vieillissait : il ne pouvait plus profiter du confort ou de la plupart des choses qu'avec modération. Il remua mollement, se redressa en clignant des yeux.

« J'ai entendu parler d'un poste disponible », dit le garçon.

Creath Burack plissa les yeux.

« Toi, dit-il, t'es Greg Morrow, non ? Le gamin à Bill Morrow ? » Il hocha la tête tout seul. Il se souvenait du gros Bill, employé au silo, qui arrivait à la Première Église baptiste empestant le lin et l'alcool de contrebande et avait perdu trois ans auparavant son épouse, une petite femme maussade à la peau sombre emportée par une fièvre rhumatismale... « Ouais, je te reconnais. Tu ne travailles pas à la minoterie ?

— On m'a viré, répondit le garçon. J'ai entendu parler d'un boulot ici. »

Mon Dieu, pensa Creath, mais il n'est vraiment pas beau. Un horrible visage rond. Et cette lèvre recourbée. La jeunesse du garçon, manifestement gâchée, lui inspirait un ressentiment croissant. Aucune raison de ne pas éconduire son visiteur ne lui vint à l'esprit. Mais pourquoi ne pas tout d'abord jouer avec

lui... comme avec un poisson au bout de sa ligne. « Quel boulot ?

— Celui qu'a perdu ce connard de garçon de ferme », répondit Greg en sentant peut-être qu'il n'était pas le bienvenu.

« Un connard, hein... » En son for intérieur, Creath était amusé. « Tu as une drôle de conception de la manière de quémander un emploi.

— Putain, je ne quémande pas. » Greg Morrow se tourna vers la porte.

L'instinct poussa Creath à dire : « Attends un peu. »

Greg hésita.

« Ce n'est pas un boulot très reluisant, expliqua Creath. Ramasser les ordures, surveiller un peu les machines, quelques livraisons, beaucoup de manutention. » Il sourit. « Payé au lance-pierres. »

Sans rien perdre de sa morosité, l'expression de Greg refléta une légère confusion, comme si on l'avait à la fois félicité et réprimandé. Parfait.

« Essaie donc, dit Creath. Vois si tu arrives à t'y faire.

— Maintenant ? » Le visage du gamin s'illumina.

« Tout de suite. »

Cette conversation s'était déroulée avant le repas.

Le gamin se mit aussitôt à laver les quais de chargement avec de l'eau bouillante et de l'ammoniaque. Revenant alors par petits groupes, les ouvriers observèrent avec une curiosité muette Greg et la manière enthousiaste dont Creath jouait au contremaître avec lui. Ils finirent par comprendre et lui trouver eux-mêmes des menues tâches à effectuer, restant nonchalamment appuyés aux planches souples de la glacière tandis que Greg Morrow en rentrait ou sortait les gros blocs de glace avec des pinces inadaptées. Leur rire réprimé se fit audible, et à un moment, Greg regarda autour de lui, le regard sombre de surprise et de soupçon. Mais tout le monde s'était détourné.

Après la cloche de cinq heures, le gamin revint dans le bureau de Creath fumant de sueur et de toute évidence épuisé. Normal, se dit Creath, il a travaillé pour deux.

« À quelle heure je commence, demain ?

— Fais la grasse matinée. » Creath lui adressa un grand sourire. « Le poste n'est pas disponible.

— Mais, bordel...

— On n'embauche pas. Merci quand même.

— Espèce de salaud, vous me devez un jour de paie.

— Je ne me souviens pas avoir signé quoi que ce soit, dit doucement Creath. Et surveille ton langage. »

Greg bouillit longuement de colère, mais finit par se retourner pour partir. Creath ressentit une immense satisfaction perverse. Le gamin avait accompli un sacré boulot avec cette serpillière !

Mais Greg, après une hésitation, se retourna vers lui avec un vague sourire, adoptant à nouveau une posture insolente.

« T'es trop stupide pour trouver la porte ? demanda Creath.

— Je suis peut-être bon à quelque chose, après tout. »

Creath se tint aussitôt sur ses gardes. « Je ne comprends pas.

— Vous voulez qu'elle revienne ?

— Qui donc ?

— Vous savez bien. »

L'insinuation était claire.

Creath sentit des gouttes de sueur lui perler au front. La culpabilité et le doute fondirent aussitôt sur lui. Mon Dieu, pensa-t-il, j'ai mis tout ça derrière moi.

Les démons de la chair, pensa-t-il. Ceux de... de...

« Je peux la retrouver », assura Greg Morrow, qui arborait désormais un sourire secret et insidieux. « Je sais où elle est. Je peux la retrouver. »

J'ai mis tout ça derrière moi.

« Je ne veux pas savoir, protesta Creath sans conviction. Je ne veux pas savoir !

— Possible. D'accord. Je mets les voiles. » Il ouvrit la porte.

« Non, s'entendit dire Creath. Attends...

— Oui ?

— Viens à neuf heures », céda Creath d'une voix éteinte.

Greg Morrow se contenta de hocher la tête.

Il partit, et Creath se rencogna dans sa chaise en s'épongeant le front avec son grand mouchoir à carreaux. Au bout d'un moment, il sortit la bouteille de whisky de maïs du

Saskatchewan qu'il gardait dans le tiroir du bas, prohibition ou pas, et y but directement au goulot. Récidive. Mais il existait pires démons que ceux de la boisson.

La réunion évangélique lui revint en mémoire avec une force aveuglante... associée à l'agréable euphorie ayant alors fleuri derrière ses yeux comme un épineux sauvage. Les deux extases se livrèrent bataille en lui. L'extase du péché, celle de la foi. Il sentit son cœur hésiter dans sa poitrine.

Je sais où elle est, avait affirmé le garçon. Je peux la retrouver.

Était-ce possible ? Qu'elle soit toujours là, toujours à Haute Montagne, cachée quelque part... était-ce vraiment possible ?

Non, pensa Creath. C'est une ruse, un stratagème, un mensonge. Ce n'est pas possible. Il ne faut pas.

Il tendit à nouveau la main vers la bouteille.

Dieu me pardonne, pensa-t-il. Je veux qu'elle revienne.

Sa main tremblait.

Greg Morrow n'avait toujours pas digéré son humiliation lorsqu'il conduisit avec ménagement sa spasmodique Ford T jusqu'à l'extrémité sud de L'Éperon, passa devant les tours galeuses des silos et arriva à la maison de son père, avec ses portes à ressorts comme des poches revolver déchirées et son cimetière des éléphants de machinerie agricole piquetée de rouille.

Son père dormait à l'intérieur. Le crépuscule rassemblait des ombres complexes autour de la silhouette prostrée sur le canapé du salon. Bien entendu, une bouteille de gnôle gisait près de lui sur le plancher.

Une bouffée de dégoût monta en Greg. Il ne nourrissait aucune illusion sur le genre d'homme qu'était son père. Vachement pauvre, pensa-t-il, vachement saoul... et vachement con.

Il entra d'un pas lourd dans la cuisine. Il y avait dans le placard des boîtes de conserve données par les églises, quelques-unes, pas beaucoup. Hoover, l'un des cinq chats vieillissants et incontinents de son père, était assis d'un air

satisfait sur le comptoir en bois. Greg tendit le bras pour le chasser sur le linoléum craquelé.

Vachement con, pensa-t-il, oui, ça le résume bien. Ce village avait réduit son père à une espèce de ruine, à un analogue vivant des épaves pourrissant devant la maison, sans autre raison pour cela qu'une connerie aveugle et suffisante.

Greg ne s'était pas très bien débrouillé à l'école, qu'il avait de toute manière quittée dès l'âge de travailler. Mais il avait découvert une vérité simple qui le hissait au-dessus du niveau de son père.

Les petites actions, pensa-t-il, ont de grandes conséquences.

On tirait des ficelles. Voilà comment on faisait. Il avait observé les huiles du village, et c'était comme cela qu'elles procédaient. Rien de gros, de voyant. Un petit coup ici ou là.

Il avait aussi appris que *n'importe qui pouvait le faire*.

Aujourd'hui, par exemple. D'accord, il y avait eu cette humiliation à la fabrique de glace. Mais il s'était aussi trouvé un travail.

Et il a suffi pour cela d'un mot, pensa-t-il. Le *bon* mot.

Il lui arrivait de désirer communiquer cette vérité à son père. Si on te frappe, voulait-il lui faire comprendre, tu n'es pas obligé de rendre les coups, et tu n'es pas obligé de subir (même si son père avait abondamment fait l'un et l'autre), il suffit juste *d'observer*. Et de *savoir*. Et d'apprendre les mots à dire, les ficelles à tirer.

La revanche était possible.

Greg gardait en esprit une liste de chaque humiliation subie, de chaque coup reçu. Par lui ou par son père. Souvenirs polis à force de ressassement.

Il pensa à Creath Burack. Il pensa à Travis Fisher et à Nancy Wilcox.

Des ficelles, pensa-t-il. Un tas de ficelles, avec ceux-là.

Il ouvrit une boîte de haricots et chassa Hoover, qui miaulait, par la porte de derrière.

La nuit avait commencé à tomber.

Travis rêvait dans le noir sous le pont à chevalets.

Ses rêves manquaient de cohérence. Il délirait à cause du froid, des visions le dévastaient. Il rêva de la Femme Pâle, qu'il reconnut d'une vie de rêves : pure, virginale, vêtue de blanc, elle avait le visage de sa mère, et parfois celui d'Anna, ou, bizarrement, de Nancy. Il lui suffit de la regarder pour la savoir intacte, totalement féminine et désirable... et il eut honte de sa propre excitation. Il voulut la toucher, la profaner. Et dans le rêve, elle ne cessait de s'éloigner de lui, de battre en retraite, inapprochable ; sa pureté, comme une espèce de principe fondamental, était préservée.

Il s'éveilla en frissonnant dans l'obscurité au moment où le train de fret de nuit passa au-dessus de lui. Des étincelles plurent et le rugissement lui causa une vague douleur dans les oreilles. Une fois le train parti, il ne resta que le bruit du vent de la plaine vibrant dans les hautes poutrelles du pont.

Il se redressa, effrayé, le résidu de son rêve flottant dans l'air sombre. En refermant les yeux, il la voyait, la Femme Pâle, plus nettement que jamais. Elle était, s'aperçut-il, la femme que sa mère n'avait jamais été, la femme que sa mère n'avait pas réussi à être, la femme qu'il avait cherchée aussi en Nancy, et plus particulièrement en Anna Blaise.

La femme qu'il n'avait pas trouvée.

Accablé, il pensa en frissonnant dans l'obscurité : et si cette femme n'existait pas ? Si elle n'existait pas ?

Nancy passa la journée suivante dans la cabane de l'aiguilleur à attendre l'arrivée de Travis, bondissant sur ses pieds avec un mélange de joie et de terreur à chaque bruit à l'extérieur.

« Il pourrait venir », admit Anna, ses doigts étiques et blancs entrelacés dans son giron. « S'il vient, il se sera éloigné un peu de... » Elle hésita. « ... de la chose qu'il aurait pu devenir.

— Il viendra », affirma Nancy.

On voyait Anna dans le filet de jour entrant par la porte ouverte. Plus personne ne pourrait la prendre pour un être humain, maintenant, se dit Nancy. Le Changement était trop avancé. Il consistait, avait expliqué Anna, en un dépouillement naturel de son humanité. Mais son besoin, la maladie provoquée par sa séparation de L'Os, se voyait aussi. L'orbite exagérée de ses articulations, la violence de son regard et la minceur de ses lèvres n'avaient fait que souligner son déclin. En la regardant, Nancy pensa à un jouet d'enfant, à une de ces marionnettes dégingandées aux membres en bois articulés par des bouts de ficelle... mais en porcelaine plutôt qu'en bois, et avec des billes de verre bleu luisant en guise d'yeux.

« Possible, dit Anna, mais possible aussi que non. Tu dois t'y préparer. »

Sortant de ce corps, son accent des plaines tout simple semblait une mauvaise plaisanterie. Mais non, pensa Nancy, pas vraiment. La voix, malgré toute sa simplicité, était aiguë et modulée, comme une espèce de chanson qu'on entendrait au loin par une nuit d'été, et c'était cette voix, le réconfort de cette voix, qui aidait Nancy à rester saine d'esprit malgré tout. Sur le plan physique, Anna paraissait effroyablement étrange : elle n'était pas humaine, on ne pouvait désormais plus le nier, mais

cette merveilleuse voix presque familière renfermait une cadence apaisante, un lien indispensable avec le connu.

« Il viendra », répéta Nancy, avant d'ajouter : « Qu'est-ce que tu veux dire... éloigné de devenir *quoi* ? »

— Il est deux personnes en une. Tu as dû t'en apercevoir. Une partie de lui est ce Travis si souvent blessé et humilié, et cette partie-là est compréhensive. Elle veut aider. Mais il existe un autre Travis Fisher, qui croit en une espèce de pureté féminine, qui croit que les femmes devraient être immaculées, au-dessus de la nature, incorruptibles... tout ce qu'il croyait que j'étais.

— Ou tout ce que tu as choisi de lui montrer.

— Je l'ai peut-être induit en erreur. Dans ce cas, il ne s'agissait pas d'un choix de ma part. Il est dans ma nature d'être un miroir. Comme Creath, en me regardant, il a vu une partie cachée de sa personnalité. »

C'est dans ces moments-là, songea Nancy, qu'Anna semble le moins humaine. Son regard se faisait distant, comme si elle regardait directement dans le crâne de Travis, se débrouillant pour inspecter les pousses de corail de son inconscient. Nancy avait lu quelques ouvrages de psychologie moderne : oui, se dit-elle, il y a une part de vérité là-dedans. « Il croyait en toi.

— Il me prenait pour cette femme. Mais il voulait aussi que tu la sois. La femme pour laquelle il prenait sa mère à l'époque. »

Sa mère, pensa Nancy, oui, mon Dieu. « Il doit se sentir... trahi...

— Trahi et furieux. Voilà en quoi consiste cette autre partie de Travis : en une énorme colère. Une partie de lui nous déteste, toi et moi, parce que nous ne sommes pas assez pures ou pas assez bonnes.

— Il y a eu des moments, confirma Nancy en hochant la tête, où il me regardait d'une manière...

— Il refoule sa haine, bien entendu. Il croit à la galanterie. Et contrairement à Creath, il n'est pas cruel de nature. Mais sa haine s'est nourrie d'une bonne dose de traumatismes. Elle pourrait supplanter ses instincts les meilleurs.

— Mais s'il comprenait...

— Ce n'est pas aussi simple. Tout cela vit au plus profond de lui.

— Des fantômes, proféra Nancy avec mépris. Des spectres. »

Anna haussa les épaules. « La femme vertueuse de Travis est une espèce de spectre, oui. Tout comme *ton* spectre. » Nancy fronça les sourcils. « Celui de ton père, précisa Anna. Ou de l'homme que tu as inventé à partir du souvenir de ton père. Le spectre que tu essayes d'apaiser depuis des années...

— Je croyais que tu ne pouvais pas lire dans les esprits.

— Seulement les parties les plus profondes. » Elle ajouta au bout d'un moment : « Désolée. » D'une voix faible. « Je n'aurais rien dû dire. »

Nancy fut stupéfaite de sentir ses yeux s'emplir de larmes. Elle s'essuya le visage avec les poignets de son chemisier. Tout cela était dingue, bien entendu. Anna n'était pas humaine, Travis avait raison, on ne pouvait pas vraiment s'attendre à ce qu'elle comprenne ce que pensaient ou ressentaient les vrais gens. « Ce n'est pas vraiment ça. » Elle se retourna d'un air de défi. « Il était... Il... »

Mais Anna leva une main, l'air suppliant. « Vraiment, je suis désolée. Il faut que je me repose, maintenant. »

Nancy sortit dans la prairie – en s'inquiétant de voir le soleil si bas dans le ciel – pour attendre Travis. Il viendrait. Il le fallait. Mais la prairie était vide et le vent traversait son manteau usé aussi facilement qu'une aiguille à repriser. Elle serra ses bras sur sa poitrine et regagna le maigre abri de la cabane de l'aiguilleur. À l'intérieur, elle appuya la tête sur les parois et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle eut le souffle coupé.

Anna convulsait.

Ses yeux s'étaient révulsés. Sa peau, toujours d'une pâleur inquiétante, était désormais d'un blanc mortel, exsangue. Les convulsions agitaient son corps des pieds à la tête : sa colonne vertébrale tressautait et se cambrait sur le fin matelas taché...

« Anna ! »

Ce n'est pas le Changement, pensa Nancy abasourdie, mais quelque chose d'autre. Quelque chose de nouveau, de pire. Elle passa le bras autour de la femme non humaine pour la calmer.

Le contact fut électrique. Elle n'eut pas le temps de s'y préparer que des images horribles envahissaient son esprit.

La terre tanguant sous ses pieds. La peur. La peur et des pas dans son dos. Un train rugissant non loin dans le noir. Le vent glacé, les pas, l'arme à feu, sa détonation atrocement forte, la douleur envahissant son corps en énormes arcs rayonnants...

... et elle n'eut qu'à peine conscience du hurlement qui emplissait l'espace confiné de la cabane. Peut-être était-ce Anna qui hurlait, ou elle-même, ou toutes les deux.

Liza Burack décrocha le téléphone à la deuxième sonnerie. Elle y répondait avec davantage d'enthousiasme, cet automne, maintenant qu'elle en était venue à croire à la possibilité de bonnes nouvelles.

« Oui ? »

— Liza ! tonitrua une voix dans le combiné. Ici Bob Clawson ! »

Elle n'avait pas revu le proviseur du lycée depuis le pique-nique du Rotary, quatre ans auparavant, mais s'en souvenait à la perfection : le ventre ample, le prude complet-veston qu'il n'avait pas quitté, ni gilet ni veste, de toute cette chaude journée de juillet, de peur de trahir sa dignité face à la poignée de lycéens venus avec leurs parents. « Ravie de vous entendre, assura Liza d'un ton courtois. Que puis-je pour vous ? »

— En fait, je voulais parler à Creath.

— Creath est resté un peu plus longtemps à la fabrique de glace.

— Un bourreau de travail, hein ? Très bien, très bien. Pas de problème, je rappellerai.

— Puis-je lui dire à quel sujet ? » La curiosité de Liza était éveillée, car Bob Clawson appartenait au conseil municipal, Bob Clawson travaillait dans un bureau, Bob Clawson n'appelait pas n'importe qui... et à ce pique-nique, longtemps auparavant, il avait évité les Burack comme la peste.

« Juste à propos d'un petit groupe qui se réunit, expliqua Clawson avec amabilité. J'ai entendu parler de votre discours aux Femmes baptistes la semaine dernière. De l'américanisme

sans prétention, d'après mon épouse. On en manque, dans le coin, en ce moment.

— Les temps sont durs, répliqua Liza par réflexe.

— Certains d'entre nous sont vraiment inquiets. » Liza imaginait très bien qui pouvaient être ces « certains d'entre nous » : Bob Clawson connaissait tous les juges, notaires et agents immobiliers du comté. « On voulait se réunir, discuter de ce qu'on pourrait faire pour protéger le village. J'ai pensé que cela pourrait intéresser Creath. »

Elle sentit un petit frisson la parcourir. Bien entendu, leur réhabilitation totale ne pouvait venir si vite, Clawson devait avoir une autre raison de vouloir Creath, un sale boulot à lui confier. Mais c'était un marchepied. Nous sommes au moins mis à l'épreuve, pensa-t-elle.

« Je ne doute pas que Creath sera très impatient de vous parler, assura-t-elle.

— Eh bien, j'en suis touché, Liza.

— Très bien.

— Ravi de vous avoir parlé. Je rappellerai, donc.

— D'accord. » Elle pensa lui demander son numéro mais se ravisa : mieux valait ne pas paraître trop impatients. « Merci. »

Elle raccrocha et s'appuya un instant sur son balai à franges, le temps de calmer son rythme cardiaque.

Tout arrivait si vite !

Bien entendu, ce fut une soirée d'angoisse. Creath assimila la nouvelle sans réaction apparente, se contentant de fumer ses cigares en écoutant la grosse radio Atwater-Kent. Mais Liza savait, à la manière dont il tenait le journal plié en trois, sans tourner les pages, que cela lui trottait dans la tête.

Le téléphone sonna à huit heures et demie. Creath attendit que Liza décroche. Bob Clawson. Elle passa le combiné à son mari, qui lui fit signe de sortir du salon dont il referma la porte du pied.

Liza traîna dans le couloir. Elle ne l'espionnait pas. Elle se tenait droite, dédaigneuse. Toujours est-il, pensa-t-elle, que les mots ont tendance à traverser les portes.

Ce soir-là, toutefois, Creath parla d'un ton étouffé et la conversation fut d'une longueur exaspérante, mais Liza ne put entendre que « oui », « non », et... si elle avait bien compris... un autre mot.

Creath sortit du salon à neuf heures. Il alla droit dans la cuisine se servir un verre d'eau au robinet. À la manière dont ses veines saillaient sur son visage, Liza devina qu'il aurait préféré un verre d'alcool. « Qu'est-ce qui se passe, demanda-t-elle, dis-moi ?

— Pas grand-chose », répondit Creath, mais du même ton faussement désinvolte avec lequel il lui avait longtemps menti au sujet d'Anna Blaise (un souvenir qu'elle se dépêcha de refouler). « Juste Bob Clawson qui organise une connerie de... pardon... une réunion de pacotille. Une bande de types qui ronchonnent à cause de la Menace Rouge. Inoffensif, j'imagine. » Il avala une grande gorgée d'eau. « Je crois que je vais y aller. »

Liza hocha consciencieusement la tête. Mais en secret, elle nourrissait quelques soupçons. Elle ne pensait pas qu'on puisse qualifier « de pacotille » une organisation dans laquelle Bob Clawson prenait la peine de s'impliquer.

Quant à « réunion »... Eh bien, c'était possible. Tout était possible. Mais le mot qui avait traversé la porte du salon ne ressemblait ni à « réunion » ni à « pacotille ».

Le mot qu'elle avait entendu était « milice ».

Plus tard dans la soirée, elle reçut elle-même un coup de téléphone : Helena Baxter l'informant que les votes de la dernière réunion avaient été dépouillés, que les résultats restaient officiels, bien entendu, jusqu'à l'annonce le week-end suivant, mais, pour parler de manière strictement confidentielle, il semblait que Liza avait remporté une victoire écrasante.

Travis observa la cabane de l'aiguilleur depuis les roseaux bordant la Fresnel. Le crépuscule se rassemblait autour de lui comme les paumes en creux d'une paire d'énormes mains noires. Il n'avait pas mangé depuis deux jours – étant à court

d'argent et n'ayant rien réussi à se faire offrir au campement de vagabonds –, si bien que dans sa tête, des voix tournaient en voletant comme des oiseaux.

Il ne savait pas trop comment il en était arrivé là. Il n'avait plus le moindre sou et portait des vêtements déchirés et raidis par la crasse, n'ayant d'autre moyen de se laver que de plonger son corps dans les eaux froides de la rivière. Tout cela lui était étranger. Maman, toujours d'une propreté scrupuleuse, gardait leur maison astiquée, dépoussiérée et aérée. Cette pensée fit naître en lui une bouffée de nostalgie si vive qu'il en eut les jambes en coton. Et ce souvenir traître choisit alors de faire écho à quelque chose que Creath avait dit (semblait-il) longtemps auparavant : *Eh bien, j'imagine qu'on sait tous où cela mène.*

Nancy et Anna m'ont conduit là, pensa-t-il. À la misère, au froid, à la faim... et à l'absence de volonté nécessaire pour sauter dans un train de marchandises et mettre quelques kilomètres derrière moi. Il savait ce qui se passait au village, il n'avait pas eu besoin de Nancy pour le lui dire : il s'était rendu à deux reprises sur L'Éperon pour acheter de la nourriture avec ses dernières pièces, et à deux reprises, la police l'avait surveillé de près. Le campement ne tarderait pas à se faire chasser... peut-être même de manière violente, à voir l'humeur régnant à Haute Montagne. Il *devait* partir. Plus rien ne le retenait.

Mais il observait la cabane dans laquelle se trouvait Nancy. Nancy et la chose-Anna.

Supposons, se dit-il (tout haut, même s'il n'y avait personne pour l'entendre dans les grandes herbes), que nous décidions de l'aider, supposons que nous l'aidions, eh bien, et ensuite ? Où cela nous mènera-t-il ?

À la solitude, pensa-t-il avec amertume, à la misère, à n'avoir nulle part où aller. Rien de mieux. Haute Montagne n'ouvrirait plus jamais les bras à Travis ou à Nancy. Trop de règles avaient été transgressées, trop de frontières violées. Il frissonna dans ses vêtements trop légers et se demanda si Nancy avait conscience du genre d'avenir qu'elle s'était forgé.

Peut-être était-ce ce qui le retenait là, ce vestige de ce qu'il avait ressenti pour elle, cette peur... mais cela avait-il assez de force pour l'attirer à nouveau dans cette cabane ?

Il pensa à Anna, à sa peau d'aile de papillon. À ses yeux d'un bleu froid dans la pénombre.

Son amour. Sa peur.

Il aurait peut-être fait demi-tour, chassé par la terrible intensité de cette image, s'il n'avait vu, au loin, une silhouette sortir d'un bosquet d'érables près de la gare de triage. La démarche était familière, mais le souvenir lui échappait : qui pouvait venir ici ? Puis le nom lui revint : Greg Morrow. Et avec le nom, un frisson de peur.

Travis se leva avec une sorte de gémissement et, sans y penser, partit en courant. Il intercepta Greg à mi-chemin de la cabane de l'aiguilleur.

Greg le regarda avec circonspection, sans dissimuler son mépris. Face à lui, Travis se sentit soudain impuissant et ridicule : que lui dire ? « Tu n'as rien à faire ici », parvint-il à articuler.

Cela ne convenait pas, mais il ne fallait pas laisser Greg Morrow approcher de la cabane. Il avait manifestement des soupçons, ce qui était déjà gênant, mais s'il apprenait la vérité...

Mais Greg souriait. « C'est là qu'elle est ? demanda-t-il en désignant la cabane du menton. Cette pute d'Anna Blaise ? Nancy aussi, peut-être ? » Le sourire s'emplit de suffisance. « Tu les baisses toutes les deux, le bouseux, c'est ça ? Tu sais, tu sens la merde. T'as l'air merdeux et tu sens la merde. Mais bon, elles aiment peut-être ça, hein ? Je parie que ça les rend dingues, cette odeur... »

Travis serra les poings. Mais avant qu'il puisse faire le moindre mouvement, Greg avait plongé la main dans la poche de son manteau pour en sortir un couteau. Un bête couteau, pensa Travis, avec une poignée en bois et une longue lame dentelée, comme un vilain couteau à steak. Il imagina qu'il coupait quand même. Greg l'agita avec jubilation dans sa direction, et Travis se sentit envahi par la peur. Par la peur... et par quelque chose d'autre.

« Pas cette fois, affirma calmement Greg. Tu ne m'auras pas deux fois. Reste tranquille ! Je vais juste aller frapper à la porte. Pas de problème. Juste pour voir qui est à la maison. » Il avança d'un pas, et Travis, à peine conscient de ses actes, se plaça sur son chemin. Greg ne bougea plus. Le couteau resta immobile dans sa main. Travis regarda la lame, puis Greg. Les yeux de celui-ci scintillèrent d'un soupçon de joie, et son sourire était le rictus d'un homme qui, installé dans un wagon de montagnes russes, apprécie d'arriver au sommet précédant la première grande plongée, s'en réjouit, d'une certaine manière. Travis comprit que Greg *se servirait* du couteau, et avec plaisir, que s'il était lui-même blessé, s'il mourait, cela n'avait aucune importance, puisqu'il était désormais un vagabond : quand on trouverait son corps, on l'enterrerait sans faire de vagues.

« Fais-le », lança-t-il à voix haute, et une partie de lui-même se demanda d'où provenaient ces mots. Il parlait d'une voix gutturale, proche du grognement. « Fais-le Greg. Je t'arracherai le couteau. Je te le jure. Et je te couperai les couilles avec. »

Travis attendit. La lame ne se trouvait qu'à quelques centimètres de son abdomen. Mais en regardant Greg, il vit moins d'hystérie vertigineuse dans ses yeux. Le couteau hésita, une inconnue s'était glissée dans l'équation. Puis, d'un coup, Greg se remit à sourire. Il lâcha le couteau. « Eh bien, je pense que je sais déjà ce qu'il y a dedans. Je pense que tu viens de me le dire. » Il recula d'un pas. « Amuse-toi tant que tu le peux encore, le bouseux. »

Travis le suivit des yeux qui retournait d'un pas presque nonchalant en direction des arbres, entendit la voiture démarrer. Son cœur battait à tout rompre, sa tête lui tournait.

Il pensa à Nancy dans la cabane, à ce qu'elle venait d'éviter d'extrême justesse. À ce qu'elle ne pourrait plus guère éviter, maintenant que Greg Morrow était revenu là. Dieu du ciel, pensa-t-il en grelottant, elle fraye avec des démons... ils la crucifieront...

Il se retourna et c'est alors qu'il l'entendit hurler.

Il l'écarta d'Anna, et Nancy cessa aussitôt de trembler. Elle leva les yeux vers Travis avec une énorme gratitude inexprimée. « Tu es venu...

— Nancy, qu'est-ce qu'il y a ? Quel est le problème ? »

Le pistolet, pensa-t-elle. La peur, la douleur. Elle se toucha les côtes puis le ventre, pour s'assurer que les blessures ressenties n'étaient en réalité pas les siennes. « Je ne peux pas expliquer, dit-elle d'une voix éteinte. Je ne comprends pas moi-même... »

Mais Anna avait cessé de convulser et se redressait, les yeux caves et lumineux d'un vague feu bleu. Nancy sentit Travis reculer, aussi lui prit-elle la main qu'elle serra fort : elle avait besoin de lui.

Anna cilla. Son chagrin avait empli la pièce, il était palpable, physiquement présent, une odeur évoquant la rose... un nuage... de l'électricité dans la peau...

Elle regarda Nancy. « Tu l'as senti ?

— Oui ! Oh mon Dieu, oui ! » Elle se pressa contre Travis. « C'était lui, n'est-ce pas ? C'était L'Os. Il est tout près... »

Anna dit faiblement : « Ils sont en train de le tuer. »

INTERLUDE

L'Os perd la foi

Leur chance tourna dans une petite ville ferroviaire du nom de Buckton.

La liasse de billets dans la poche droite du caban marin de L'Os avait nettement épaissi. À deux reprises au cours de cet été brûlant, dans des villes dont ils ignoraient le nom, ils s'étaient livrés à de fructueux vols à main armée. « Rien de gros, dit Deacon. Rien d'ambitieux. Juste un peu d'argent du tiroir-caisse. Juste une espèce d'impôt sur le revenu. Un peu d'allocations pour Archie, Deacon et L'Os. » Ils repéraient une station-service ou une épicerie générale, pas trop loin de la voie de chemin de fer ni trop près de l'agglomération, et en approchaient au crépuscule ; Deacon, brandissant un pistolet pris dans la ferme des Darcy, vidait le tiroir-caisse. Le propriétaire ou l'employé pouvait pleurer, maudire, observer en silence, ce n'était jamais Deacon ni Archie qu'il regardait, mais L'Os, énorme, pâle et l'air déconcerté, L'Os avec ses poignets blêmes saillant des manches de son caban et ses yeux blancs qui ne cillaient pas dans leurs orbites caverneuses.

Cela aurait dû se passer de la même manière. Ils étaient venus à pied d'un campement de vagabonds jusqu'à ce bâtiment blanchi à la chaux avec une porte à moustiquaire déchirée surmontée de la mention « Articles divers ». Ils restèrent dehors dans le soleil couchant, évaluant l'isolement du commerce et les risques que quelqu'un passe. « C'est très exposé, ici, dit Archie avec nervosité. N'importe qui pourrait nous voir. » Mais Deacon ne lui accorda qu'un ricanement méprisant. « Paroles de lâche », décréta-t-il avant de plonger la main sous son manteau pour en sortir son grand pistolet. « Pour l'amour du ciel... »

commença Archie, mais Deacon avait déjà poussé la porte aux gonds rouillés.

L'Os se précipita à sa suite.

Ils se retrouvèrent dans une étroite pièce bien rangée, avec un sol garni de planches et des sacs de farine sur des rayonnages en pin. L'Os fut plongé dans le capiteux parfum du grain et de la cire à bois, dans l'impitoyable lumière jaune d'une ampoule fixée au plafond. Le propriétaire, un homme au torse bombé, n'avait pas encore remarqué l'arme de Deacon ; il ne quittait pas L'Os des yeux. Ce dernier sentit sa méfiance, une méfiance qui ne s'était pas encore cristallisée en peur. « Puis-je vous aider, messieurs ? » demanda le propriétaire avec un chat dans la gorge, avant de pâlir lorsque Deacon s'avança en souriant jusqu'aux oreilles.

Archie surveillait la porte. C'était son travail, dont il s'acquittait à la perfection. Mal à l'aise dans cet espace confiné, L'Os se tenait au comptoir avec Deacon, celui-ci armé du pistolet. « Nous voulons juste le contenu du tiroir-caisse, précisa Deacon d'un ton calme. Faites-le-nous passer, lentement.

— Une voiture approche », annonça Archie de la porte.

Deacon ne se retourna pas. « Préviens-moi si elle s'arrête. » Il était détendu, méthodique. Deacon ne craignait ni l'homme derrière le comptoir, ni la prison, ni de commettre un acte violent. Il a changé, comprit L'Os, depuis chez les Darcy. Peut-être ne *voulait-il pas* tuer le commerçant, mais il n'hésiterait pas à le faire si l'occasion se présentait, une partie de lui ferait peut-être même bon accueil à cette violence, au bref plaisir farouche consistant à manifester sa puissance par une pression sur la détente. L'Os percevait tout cela sans avoir besoin de mots. L'immanence de la mort flottait comme un nuage noir autour de Deacon. L'Os en sentait la puanteur.

Le marchand s'était figé. Il regarda Deacon, L'Os, puis à nouveau Deacon. Des gouttes de sueur apparurent sur son large front.

« Le tiroir-caisse, jeta Deacon. Videz-moi ce foutu tiroir-caisse !

— La voiture est partie », informa Archie.

L'Os observa les mains grasses du commerçant plonger dans le tiroir-caisse. Elles empilèrent l'argent au fur et à mesure qu'elles le sortaient puis firent glisser les billets verts usagés de l'autre côté du comptoir. « Ce n'est pas énorme, dit l'homme d'une voix fêlée, mais je n'ai que ça... regardez... vous voyez ?

— D'accord, d'accord. » Deacon se servit de son pistolet pour pousser l'argent vers L'Os, qui le prit et le fourra sans le compter dans son caban.

« Archie ?

— La voie est libre... non, attendez, bon Dieu, une autre voiture ! »

Deacon tenait fermement son arme. Une horloge murale Pepsi-Cola égrenait les secondes. On entendait la respiration sifflante et oppressée du commerçant.

« Elle est passée ? demanda Deacon d'une voix tendue.

— Elle... » Archie s'interrompt un instant. « Deacon, elle ralentit.

— Merde », dit Deacon en se détournant un tout petit peu.

L'Os vit le commerçant plonger derrière le comptoir et se relever un instant après avec un fusil de chasse. Deacon se tourna vers lui, mais ne comprit pas tout de suite. L'Os sentit la secousse sismique : la confusion et la peur de Deacon, l'éclosion du sentiment de triomphe du commerçant.

Le fusil ne se trouvait qu'à quelques centimètres de la poitrine de Deacon. Le marchand posa le doigt sur l'épaisse détente en acier.

L'Os tendit son énorme main vers l'arme, qu'il dévia brusquement vers le haut. Le doigt du commerçant se crispa d'un coup et les deux canons se déchargèrent dans le plafond.

« Oh mon Dieu », fit l'homme. L'Os lui arracha le fusil qu'il jeta dans un coin occupé par de grands sacs de coton remplis d'aliments pour animaux. « Oh doux Jésus. » Deacon tendit le bras tenant le pistolet.

« Deacon, dit doucement L'Os. Deacon, non. »

Mais il était trop tard. Enfiévré par la haine, Deacon fit feu.

Du sang sur sa poitrine trouée, le commerçant recula en titubant dans un mur de médicaments en vente libre. Une grêle de flacons bruns de tonique au fer se déversa sur lui.

Il était mort. C'était aussi simple que cela.

À nouveau la mort, pensa tristement L'Os.

« Ce connard a essayé de me tuer, dit Deacon tout tremblant. Tu l'as vu ! Tu ne peux pas dire le contraire ! Il a essayé de me tuer ! »

Et L'Os, en regardant Deacon, en regardant ce petit homme effrayé aux prises avec les conséquences de sa violence, se dit : *je ne lui dois rien.*

Idée nouvelle, surprenante et absolue.

L'Os venait de sauver la vie de Deacon. De rembourser sa dette.

Des volutes de fumée blanche sortaient du canon du pistolet.

« Il a essayé de me tuer ! Tu l'as vu !

— La voiture est passée », annonça mollement Archie.

Ils voyageaient en général dans un wagon de marchandises vide. S'il ne l'était pas lorsqu'ils montaient à bord, les personnes présentes descendaient à l'arrêt suivant. La réputation de L'Os avait grandi parmi les vagabonds.

« Qu'ils aillent se faire foutre », dit joyeusement Deacon. Ils étaient assis dans un wagon – vide – avec la nuit de la plaine qui défilait à l'extérieur. Ce n'était plus l'été. L'Os serra son caban sur son corps pour se protéger du vent glacial. L'Appel se montrait évasif, ce soir-là.

Deacon avait acheté une bouteille de muscat. Il but sans se modérer ni partager avec Archie. Au bout d'un moment, apaisé, il parla par bribes de sa vie à Chicago, de la Grande Guerre, de l'enfant qu'il avait abandonné. Puis, avec une violente irrévocabilité, il tomba ivre mort.

L'Os et Archie restèrent dans l'obscurité bringuebalante, quasiment invisibles. La porte à peine entrouverte permettait à L'Os de regarder glisser le paysage. Une pleine lune pendait sur l'horizon.

« Il recommencera », dit Archie.

Peut-être qu'il parle tout seul, se dit L'Os.

« Je devrais partir, continua Archie. Partir, laisser tomber tout ça. Je *devrais*... »

L'Os le regarda d'un air interrogateur.

« Ah, non, dit Archie en prenant ce qu'il restait du muscat de Deacon. Non. J'imagine que je suis avec lui depuis trop longtemps. Tu ne comprends peut-être pas. Ce n'est pas que je sois pédé. Ne te fais pas de fausses idées. Juste que je lui dois certaines choses. »

L'Os hocha la tête.

« Je n'ai jamais su me débrouiller tout seul. Je suis sacrément trop bête. Deacon lui, il réfléchit. Il est intelligent. Aussi malin qu'un singe ! Mais c'est comme ça qu'il s'attire des ennuis. Envisager tout le temps les divers angles, y a de quoi vous rendre cinglé. Je ne cherche pas à semer la pagaille, mais écoute, L'Os, écoute-moi : pour Deacon, tu n'es qu'un angle de plus... tu comprends ce que je veux dire ? »

Il n'y avait plus la moindre peur en Archie, rien qu'une tristesse, une mélancolie, comme l'odeur de pluie dans l'air. « Je sais, répondit L'Os.

— Ça s'est passé comme sur des roulettes, pour lui, jusqu'ici. Mon Dieu, il pourrait faire n'importe quoi ! Il avait raison. Il avait *raison*. Ce n'est pas Deacon qu'ils voient, c'est L'Os, le type bizarre... toi. Deacon a la partie belle. » Frissonnant dans l'air froid, il saisit la bouteille et but convulsivement. « Mais toi, L'Os, tu n'es pas à l'abri, tu sais ? Pas à l'abri du tout. Quand on pendra quelqu'un, ce ne sera pas Deacon. Et très bientôt, il voudra se débarrasser de toi. Eh oui. T'es connu, maintenant. Les chemineaux te connaissent, les flics... Tout le monde. Tu vas devenir encombrant. De mauvaise compagnie. Tu ne lui sers plus à grand-chose. »

C'est assez vrai, pensa L'Os. Mais il se dit que cela n'avait plus guère d'importance. Il avait remboursé sa dette à Deacon. Cela fonctionnait dans les deux sens : la compagnie de Deacon n'était pas meilleure pour lui.

Mais cela l'inquiétait de se retrouver seul, d'être reconnu... surtout maintenant qu'il était tout près.

L'Appel était faible, mais très proche. Ces derniers jours, l'esprit de L'Os lui avait semblé devenir plus rapide, s'emplir d'une nouvelle lucidité. Il comprenait tant de choses.

« Je vais rester avec lui, disait Archie. Je me fiche de ce qu'il a fait. Je sais qu'il a tué ces gens. Bon Dieu, on les a enterrés,

non ? Mais il a besoin de moi. » Archie posa sur L'Os un regard implorant. « Il a besoin de moi, hein ? Non ?

— J'imagine, oui », répondit L'Os.

Ils passèrent la nuit suivante à l'extérieur d'un dépôt de marchandises, campant tous les trois, pelotonnés au-dessus de quelques maigres flammes dans le vent qui irriguait la plaine. « Donne-moi l'argent », intima Deacon, à nouveau ivre.

Frissonnant, L'Os sortit la liasse de sa poche.

Deacon compta deux fois les billets. La somme approchait les trois cents dollars.

Deacon serra bien les doigts sur les billets palpitant comme si le vent allait les emporter. « On pourrait aller loin avec ça, affirma-t-il. Loin. Dans un endroit chaud. La Floride, par exemple. Qu'est-ce que t'en dit, Archie ? On passe l'hiver en Floride. On vit comme des rois. Bon sang, on pourrait peut-être même s'acheter un endroit à nous.

— On ne peut rien acheter en Floride avec trois cents dollars, rappela Archie avec morosité.

— Alors on en obtiendra davantage », conclut Deacon.

Archie regarda L'Os, puis à nouveau Deacon. « Si tu veux dire que... hé, Deacon, je ne pense pas qu'on devrait...

— Une dernière fois, dit Deacon. Dans un endroit un peu plus chic, peut-être. Un endroit avec plus d'argent dans le tiroir-caisse. Un endroit...

— Non ! » Si incroyable que cela paraisse, Archie avait sauté sur ses pieds. « Deacon, c'est de la folie ! Ils le repéreront à un kilomètre ! On se fera tous tuer, tous ! »

Deacon ne répondit pas, se contentant de s'adosser à son sac en regardant Archie. Sa colère ne mit qu'un instant à s'évanouir. L'air ridicule, ainsi silhouetté devant les étoiles dans le vent nocturne qui tirait sur son manteau en loques, il se rassit.

« Juste une dernière fois », décida Deacon d'une voix placide, apaisante. « Je sais qu'on ne peut pas continuer comme ça. Je veux juste un petit extra. Tu comprends. Un petit quelque chose pour se garder au chaud. Quelque chose pour tenir le froid à l'écart. Tu comprends, Archie. »

Mais Archie grelottait en se serrant les bras sur la poitrine, et L'Os eut l'impression qu'il ne pourrait plus jamais avoir chaud.

Quand il s'éveilla au milieu de la nuit, le feu s'était éteint.

Les braises étaient froides, le sol sous son corps aussi. L'Os s'assit en serrant son caban sur lui.

Une lumière ambre issue du dépôt de marchandises se répandait sur la plaine. Derrière une clôture en grillage, une torche à acétylène déversait des cascades d'étincelles. Des odeurs métalliques flottaient dans l'air nocturne, et au-dessus de sa tête, les étoiles paraissaient étranges et glacées.

L'Appel chanta en lui.

Je suis là, trouve-moi.

Maintenant, avant qu'il soit trop tard.

Trouve-moi, L'Os, ici, tout de suite.

L'insistance ne pouvait pas lui échapper. Il sentait qu'un processus irréversible s'était mis en branle, qu'il lui fallait jouer son rôle. Son corps lui paraissait énorme et bizarre. La maladie était réapparue durant la semaine, convulsions qui le cambraient des talons au sommet du crâne comme s'il allait déchirer ce cocon disgracieux et en émerger transfiguré. Il était temps de reprendre la route. *Si proche, maintenant.* Il n'avait pas besoin de mots pour le savoir.

S'éloignant du feu de camp éteint, des corps allongés de Deacon et d'Archie, il s'enfonça dans les ténèbres. Au pied d'un réservoir de pétrole mangé de rouille, il se redressa de toute sa hauteur pour parcourir du regard l'horizon à l'est.

Elle était une lumière là-bas.

Il y pensa de cette manière pour la première fois : « Elle. »

Elle était un halo bleu qui s'élevait et luisait comme un phare devant les étoiles. L'Os sut d'instinct qu'elle resterait invisible à Deacon et Archie. C'était un signe à lui seul destiné, une espèce de balise. *Je suis là.* La proximité le fit frissonner.

La lumière le pétrifia, absorba toute son attention pendant une période hors du temps, si bien qu'il sursauta quand Archie lui tapota l'épaule.

Le petit homme tremblait, le havresac à la main. Il leva vers L'Os des yeux larmoyants.

« On l'abandonne ici, chuchota-t-il. Écoute-moi. Sans nous, il ne peut pas se faire de mal. Il s'en sortira. On l'abandonne ici, pas vrai, L'Os ? Sans nous, ils ne peuvent rien lui faire. Il s'en sortira... »

Et L'Os, en regardant Archie, fut bouleversé par une autre découverte.

Il n'était pas comme Archie et Deacon. *Je ne suis pas humain*. Une pensée si vertigineuse qu'un instant, il craignit d'être pris de convulsions. À la lueur de cette lumière bleue, il s'était entrevu, avait baigné un instant dans l'illumination secrète du Monde Précieux.

L'Os ne comprenait pas ce que cela signifiait, mais il comprit, au moins, qu'il n'était pas comme Archie. Il y avait entre eux un gouffre énorme, énorme...

« Archie, non. » Sa voix sembla sonore dans le noir. « Il faut que j'aille... » il désigna l'horizon d'un geste impuissant « ... là-bas. »

Archie regarda par-dessus son épaule sans écouter, aveugle à la lumière de l'Appel. « Il a changé depuis qu'on t'a rencontré. Mais ce n'est pas vrai non plus. Ce n'est pas à cause de quelque chose que tu as fait. Juste de quelque chose qu'il a vu en toi. Je ne sais pas. Tu étais comme le spectre de toutes les raclées qu'il a prises. Sans être brisé. Toute sa vieille colère est ressortie. »

Il y eut un mouvement dans l'obscurité derrière les réservoirs de pétrole. Distract, L'Os détourna les yeux.

« J'ai dû changer aussi, continua Archie. Je n'ai jamais rien voulu d'autre que l'aider. Tu vois ce que je veux dire, j'imagine. Mais je ne peux plus le faire en restant avec lui. C'est ce qu'il y a de difficile. » Ses yeux se posèrent sur L'Os. Il y avait en lui de l'angoisse, mais aussi une espèce de force. L'Os sentit l'ombre de la douleur du petit homme, de cette paix durement gagnée à laquelle il était parvenu, d'une manière ou d'une autre, au cœur de la nuit. « Il faut qu'on le quitte. Il n'y a pas d'autre moyen de l'aider. Mon Dieu, j'ai peur d'être seul ! C'est l'unique chose dont j'ai jamais vraiment eu peur. Mais si on ne le quitte pas,

L'Os, il va se tuer. Il se drogue à cette vengeance folle, il a perdu la tête. » Ce mouvement à nouveau, le rapide passage d'un denim, un soupir comme une inspiration. Les cheveux de L'Os se hérissèrent sur sa nuque. Il se tourna vers le petit homme près de lui. « Archie... »

Une explosion illumina alors la nuit. L'Os en fut aveuglé un instant, et lorsqu'il recouvra la vue, il vit Archie à genoux, cherchant son souffle, puis Archie mollement affalé dans une mare de son propre sang foncé, mort.

Le pistolet à la main, Deacon sortit de derrière les réservoirs de pétrole et pivota sur les talons pour braquer son arme sur L'Os.

L'immensité de cette trahison choqua ce dernier. Deacon avait tiré sur Archie. Archie, qui lui tenait son miroir quand il se rasait. Archie, qui l'aimait.

« Il est mort », balbutia L'Os.

Deacon hocha la tête, yeux grands ouverts, pupilles dilatées. « Bien sûr qu'il est mort. Je l'ai pris sur le fait. Le fils de pute ! M'abandonner, hein ? M'abandonner, moi, Deacon ?

— Il avait peur pour toi. » Pantois, L'Os secoua la tête. « Il avait peur que tu te fasses prendre.

— Ne bouge pas ! » Deacon redressa son pistolet. « Je vous ai entendus parler, tous les deux ! Il faut partir, qu'il disait, abandonner Deacon, qu'il disait, voilà ce que vous faisiez dans le noir...

— Le coup de feu, parvint à dire L'Os. Les types du dépôt. Ils ne vont pas tarder. »

Sur l'horizon, la lumière bleue de l'Appel vacillait et frémissait.

« Il attendait juste sa chance, dit Deacon. Se tirer en douce en laissant Deacon en plan... Le fils de pute ! J'aurais dû m'en douter.

— Il t'aimait.

— C'est complètement faux. » Deacon tendit son pistolet vers L'Os. Des voix s'élevaient désormais du côté du dépôt. « Donne-moi l'argent », intima-t-il, le visage dur.

Mais il dégageait une odeur de mort, une puanteur de charogne que L'Os ne pouvait ignorer. Il avait vu le Monde Précieux, beau et brillant, et ne put que reculer horrifié devant la chose affreuse qu'était devenu Deacon.

Deacon, comprit-il, avait l'intention de le tuer.

« *Tout de suite* », dit celui-ci.

L'Os lança sa grande main en direction du pistolet. Il ne parvint pas à l'attraper, juste à le faire tomber. L'arme vola dans l'air glacé tandis que Deacon jurait en se précipitant pour la ramasser. « Je te tuerai, haleta-t-il. Je te tuerai, espèce de monstre, de salaud ! »

L'Os recula en chancelant. La portée de cette perspective défiait à elle seule la compréhension. Deacon avait tué Archie – son cadavre fumant le prouvait –, et voilà qu'il avait l'intention de tuer L'Os.

Je n'ai personne, se dit L'Os avec amertume, je n'ai rien ni personne à qui me fier. Seulement l'Appel. Seulement la lumière et sa chanson. Rien d'humain. Il n'était pas humain, et il n'y avait rien pour lui dans le monde humain.

Rien que le danger.

Deacon cherchait son pistolet à tâtons quand L'Os fit demi-tour pour partir en courant.

Les jaunes lui tendirent une embuscade au campement de vagabonds.

Ils vinrent à lui avec des torches électriques et des armes à feu. Il était piégé, soudain encerclé, aveuglé. Son pied heurta une traverse et il tomba gauchement dans le gravier et les escarbilles. Il y avait quatre torches électriques, lueurs brillantes et mobiles qui dissimulaient les visages derrière elles, mais davantage d'hommes que cela, peut-être davantage d'armes. Il se releva lentement en écoutant la crainte s'insinuer dans leurs voix au fur et à mesure qu'ils l'encerclaient.

« Costaud, le gaillard, hein ?

— C'est bien lui, oui...

— Sans aucun doute.

— ... celui dont parlaient les journaux...

— Bon Dieu, mais regardez-moi ça ! »

Ils le repoussèrent contre la tôle ondulée d'un wagon frigorifique.

« Il n'a rien sur lui. » Un homme s'avança, et L'Os vit son visage dans le reflet des lumières. Un visage épais, grisonnant. Sans l'uniforme, on aurait pu le prendre pour un des vagabonds. L'Os ressentit à nouveau ce même gouffre, une révulsion, l'éclosion d'une haine. Des hommes de ce genre l'avaient trop souvent tabassé par le passé. Mais il ne fallait pas que cela arrive maintenant, non, pas maintenant : il était trop près.

Le jaune braqua le faisceau de sa torche dans les yeux de L'Os et les autres se pressèrent derrière lui. Leur chaleur et leur odeur lui parurent intolérables. « On a entendu un pistolet tirer, dit l'homme. Celui qui a tué tous ces paysans, peut-être, hein ? Tu vas nous dire où il est ? »

Il n'y avait pas de mots pour répondre. L'Os secoua la tête.

Le jaune sourit et lui lança son genou entre les jambes.

L'Os se plia en deux de douleur.

« Réfléchis, dit l'homme. Oh, on te remettra bien assez tôt aux flics. Ils te boucleront quelque part, longtemps, très longtemps, à moins qu'ils choisissent de te pendre. Mais on t'a eu d'abord. Et personne ne dira rien si on s'amuse un peu avec toi. »

L'Appel fut soudain puissant en lui, plus puissant qu'il ne l'avait jamais été, non plus une chanson mais un fleuve de besoin, un torrent. L'Os sentit venir une convulsion. Il débordait de cette énergie sauvage. Mais il ne convulsa pas.

La suite se déroula très vite. L'Os se raidit, la douleur, la trahison et la haine en lui parvenant à un zénith terrifiant. Il hurla, d'une voix aiguë de fausset. Et il lança le poing.

Cela n'aurait dû être qu'un geste vain. Cela ne le fut pas. L'actinique lumière bleue de l'Appel brillait maintenant en lui. C'était électrique, une aura, et L'Os lut dans leurs yeux qu'ils la *voyaient*. Il lança un crochet, les toucha, empli d'une violente énergie, et là où il les touchait, la lumière bleue jaillissait du bout de son bras et les hommes qu'il touchait ainsi disparaissaient – mouraient, supposa-t-il, mais davantage que cela, disparaissaient tout à fait littéralement, expédiés (il ignorait comment il le savait) dans le néant entre les mondes.

Sa perception du temps s'évanouit. Il supposa que cela ne prenait qu'un moment. Lorsqu'il eut fini, il ne restait plus personne autour de lui. Dans le noir, il entendit Deacon l'appeler. « L'Os ! »

Il se précipita vers un wagon de marchandises en mouvement. Il était fatigué, embrouillé, enivré par l'Appel. Des bétailières défilèrent près de lui, gagnant de la vitesse, barres de lumière clignotant dans la brume du matin. L'Os trébucha et tomba en avant, se releva comme il put. Tous ces fourgons étaient fermés et verrouillés.

« L'Os ! Rends-le-moi, espèce de salopard ! »

L'argent, pensa L'Os. Il l'avait toujours dans la poche. Était-ce tout ce que voulait Deacon, l'argent ? S'il l'avait, laisserait-il L'Os partir ?

Il hésita et se retourna. Deacon était une ombre qui courait le long du rapide. Il avait toujours le pistolet à la main. « Deacon... » commença L'Os.

Et Deacon pressa la détente.

La balle atteignit L'Os en haut de la cuisse. Il rugit, se tordit, tomba. La douleur était immense. Elle se répandait en lui comme une traînée de poudre, et il n'arrivait pas à l'ignorer. La rage naquit en lui comme une bile amère. Une deuxième balle arracha des étincelles aux cailloux près de sa tête, et L'Os leva frénétiquement son énorme main.

Celle-ci accrocha le châssis du train qui accélérait. Ce fut comme si un courant de retour l'emportait. Il fut traîné en avant, tandis que Deacon criait de manière incohérente et que les traverses s'enfonçaient douloureusement en lui. Il se souleva avec l'énergie du désespoir, cherchant où poser le pied.

Deacon pressa à nouveau la détente. La balle traça une route sanglante dans la cage thoracique proéminente de L'Os, brisant deux côtes sur le coup. Un feu blanc lui agrippa le cœur.

Il se hissa en hurlant. C'était un wagon frigorifique. Qui ne lui servirait à rien, sauf si le compartiment à glace était vide. Il progressa centimètre par centimètre vers l'arrière, s'accrochant comme un insecte de ses longs bras. Son bon caban bleu était trempé de sang.

« L'Os, espèce de... » Mais la voix de Deacon s'éteignait. Le train accéléra encore.

L'Os s'introduisit avec force grognements dans le compartiment à glace. Il respirait avec peine et se sentait au bord d'une grande obscurité. Au prix d'un dernier effort, il fixa le couvercle pour qu'il ne se verrouille pas et retomba durement sur le métal ajouré. Il perdit aussitôt conscience.

L'Os rêva.

Dans ses rêves, la lumière de l'Appel luisait faiblement, clignotait, illuminant un horizon qu'il ne voyait pas. Il y avait un visage inconnu, celui d'une femme. Ses lèvres bougeaient, articulaient des mots. *L'Os*. Si proche, maintenant.

Il vit aussi le visage de Deacon, transformé et vulpin, de la bave entre ses mâchoires béantes. Il fut aussitôt pris d'un mépris et d'une haine si immenses que son esprit conscient déclara forfait. La douleur et la haine fusionnèrent, immense et unique incendie, sans lumière mais plein de chaleur.

Le train se pencha dans un virage. Le corps démesuré de L'Os bougea et la douleur fleurit. Le froid l'avait engourdi, mais ses blessures étaient profondes. Il se tourna sur le côté, la respiration superficielle. La mort peuplait ses rêves.

Un temps indéfini plus tard, l'Appel l'éveilla à un moment où le train ralentissait.

Il tomba du wagon frigorifique dans l'aveuglement et la douleur.

Le train soupira et gémit en ralentissant. Il faisait noir, à cet endroit. Il ignorait combien de temps avait passé. Il cligna des yeux sans bouger, la douleur lancinant dans sa jambe et sa poitrine. Il faisait noir, à cet endroit-là, pour toute perception humaine, mais la lumière de l'Appel chatoyait dans le ciel (*si proche*), illuminant de manière sinistre les hautes herbes sèches et le pont à chevaux au loin.

L'Os rampa dans une légère dépression où l'herbe de la plaine le dissimula.

Si proche, maintenant, pensa L'Os. Si proche. Si proche. Il posa sa main gauche sur la blessure de sa poitrine. Le sang

imbibant son caban marin bleu (désormais déchiré, fichu) avait commencé à coaguler. Il fut pris d'un accès de faiblesse.

J'y vais, se dit-il. Pas loin. Il se releva. Les étoiles l'observaient. Le vent le mordit et le transperça.

L'Os avança tant bien que mal d'un pas, puis d'un autre... la douleur jaillit toutefois à nouveau, désormais invincible, et il bascula en avant dans l'herbe sauvage ; la plaine l'avalait ; L'Os ferma les yeux, les étoiles s'éteignirent.

Ils la veillèrent toute la nuit.

Anna perdait souvent conscience. La lumière bleue se promenait par à-coups sur elle. Parfois, Anna semblait éveillée mais ne pas s'apercevoir de leur présence, ses lèvres remuaient sans former de mots, ses yeux se dilataient. Quand Travis ferma un instant les siens, la pièce lui sembla d'une certaine manière encore visible, mais pleine d'étranges formes translucides, d'émeraudes pâles, de diamants taillés d'une manière impossible. Il se tint assis bien droit et posa la main sur celle de Nancy. Ils ne se dirent rien.

Au matin, la crise avait passé. Un vague jour filtrait entre les parois. Anna gisait pêle-mêle sur son matelas... diminuée, pensa Travis, aussi blanche que du papier de riz, aussi épaisse qu'un bâton, et seuls ses yeux bougeaient. Elle s'assit en clignant des paupières.

Nancy s'éclaircit la gorge.

« Anna ? Est-ce que... Est-ce que L'Os est mort ?

— Non, dit la femme non humaine. Pas tout à fait.

— Blessé ?

— Oui.

— Il vient quand même ?

— Oui. Il est tout près, maintenant.

— On peut faire quelque chose ?

— Pas pour le moment. »

Les yeux cernés par le manque de sommeil, Nancy se leva et s'étira, l'air las. « Je vais me laver à la rivière. Travis ? Je peux te laisser là ? »

Il hocha lentement la tête.

Le soleil entra dans la cabane lorsque Nancy en ouvrit la porte. Elle la laissa entrouverte, aussi Travis la vit-il descendre la berge. Elle se retrouva bientôt hors de vue.

Il reporta son attention sur Anna Blaise.

Maintenant, pensa-t-il. S'il voulait résoudre cette histoire, il fallait le faire maintenant. Pendant qu'elle était faible... trop faible, peut-être, pour mentir.

« Tout est vrai, alors ? Ce que tu as raconté à Nancy, je veux dire, sur un autre monde et sur... sur le reste ?

— Il devrait te suffire de me regarder pour n'en pas douter... »

Elle a perdu sa beauté, pensa Travis, mais sa voix reste gracieuse, séduisante. C'est peut-être une supercherie. « Nancy est parfois crédule.

— C'est toi qui lui as dit que je n'étais pas humaine.

— La question ne se pose pas, dit Travis. Contrairement à d'autres. Nancy croit que tu ne veux de mal à personne. Possible. Mais ce L'Os... Il y a eu des articles dans les journaux...

— L'Os est crédule aussi. Mais pas mauvais.

— On n'a que ta parole, là-dessus.

— Je suis désolée. Que puis-je proposer d'autre ? »

Elle restait immobile, ne clignait même pas des paupières. Travis comprit qu'elle économisait ses forces. « Vous n'aviez pas l'intention de venir ici ? demanda-t-il.

— Pas de cette manière. C'était une erreur.

— Nancy dit que euh, L'Os et toi avez été séparés...

— Le voyage entre les mondes est difficile même pour nous. Il y a des tempêtes dans le chaos qu'on traverse. Un faux pas dans ce labyrinthe peut conduire au désastre. Oui, nous avons été séparés.

— Comment se fait-il, dans ce cas, que personne ne soit venu vous chercher ? »

Elle eut un petit sourire. « Il existe d'autres mondes que le tien et le mien. Nous avons eu de la chance d'arriver entre les limites du même continent. L'Os a cherché. Le temps a passé. Voilà tout. Aujourd'hui, on peut prendre le chemin du retour.

— Même s'il est blessé ? »

Elle fronça les sourcils, haussa les épaules.

« Je ne comprends pas, avoua Travis. Si c'est si dur, si dangereux... pourquoi avoir fait ça ? Pourquoi venir ici ?

— Pourquoi voudrait-on voyager entre les mondes ? Pour apprendre. Tu comprends cela, Travis ? Pour acquérir...

— ...de la connaissance ?

— *De la sagesse.* »

Ils entendirent Nancy fredonner au bord de la rivière. Le soleil avait un peu réchauffé l'atmosphère. Travis plongeait presque craintivement le regard dans les énormes yeux d'Anna, mais n'y vit rien qui la trahissait. Rien qui affirmait *ceci est la vérité et ceci un mensonge*. « Et donc Anna Blaise n'existe pas.

— Je suis Anna Blaise.

— Mais c'est un faux. Un masque. »

Elle croisa les mains sur les genoux. Elle avait aussi les jambes croisées, ce qui lui donnait l'air, pour Travis, d'un bouddha fragile. « Je ne suis pas humaine. Mais je dispose d'un certain accès aux esprits humains. Anna Blaise est en quelque sorte une métaphore de moi-même, de même qu'on peut traduire un nom dans une langue étrangère. Mais comprends bien, Travis, que si j'ai une apparence humaine, cela ne peut être qu'une sorte de reflet. Un miroir et non un masque. »

Travis s'était mis à suer sans trop savoir pourquoi. Il faisait toujours froid. « Tu n'as pas été un miroir pour Creath Burack.

— Mais si ! Il le fallait ! Comment survivre, sinon, comment solliciter sa protection ?

— Un miroir...

— De ses besoins les plus profonds. Inexprimés. Inavoués. Creath Burack est un puits profond de désirs et de peurs... tous enfouis, dissimulés. »

Travis dit d'une voix rauque : « Tu t'es servie de lui. » Il eut soudain peur à nouveau. Les traits du visage de la chose-Anna étaient fluides, mobiles : il eut peur de ce qu'il pourrait y voir.

Elle dit d'un air de défi : « J'ai échangé sa protection contre l'usage de mon corps à un moment où je me trouvais sans défense. Lequel de nous s'est servi de l'autre, Travis ? »

Sa voix, légèrement changée, était d'une familiarité obsédante.

« C'est sale... dit-il. C'est...

— Un vieux, très vieux marché. Je ne suis pas la première à le passer. Et je refuse qu'on me le reproche. »

Travis se leva.

Il reconnaissait le visage, maintenant. Ainsi que la voix. « Qui parle ? » voulut-il savoir, sa propre voix stridente et enfantine. « Qui dit ça ? Toi... ou ma mère ?

— Les deux, j'imagine », répondit Anna.

Nancy revint, les cheveux mouillés. Quand elle poussa la fragile porte en bois, elle découvrit Travis assis tout raide, le regard fixe, et Anna aussi impénétrable que jamais.

« Travis ? demanda-t-elle. Quelque chose ne va pas ?

— Ça va, répondit-il. Ça va. » Il gagna la porte. « Je reviens. » Elle se dit qu'il allait à son tour au bord de la rivière.

Épuisée, Nancy s'installa dans l'ombre. « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Anna tourna la tête vers elle. « Travis voulait savoir certaines choses.

— Il t'a cuisinée ? » Cela la scandalisait un peu : Anna était sûrement trop fragile pour ce genre de traitement.

Mais la femme non humaine dit : « Il avait besoin de réconfort. Je ne suis pas certaine qu'il en ait eu.

— Tu lui as dit être un miroir ?

— Oui. Même si je pense qu'il l'avait compris, intuitivement, depuis un bon moment. »

Nancy ferma les yeux. Elle avait avant tout besoin de sommeil. Il s'était passé trop de choses. La fatigue se déplaçait comme une vague en elle. « Tu es cette femme, s'entendit-elle dire, celle dont tu dis qu'il rêve...

— La femme pâle. Travis la voit en moi, en effet. Je lui renvoie cette partie de lui-même... cette peur, ce désir. »

Nancy réprima un bâillement. « Et moi ? Qu'est-ce que je vois en toi ? »

Anna lui rendit son regard... frêle, émaciée, bannie, comme un morceau de bois rejeté par la marée, pensa Nancy à moitié endormie, rejeté sur un écueil insensible.

« Rien que toi », répondit doucement Anna.

Lorsqu'elle s'éveilla, la nuit était à nouveau tombée. Elle avait dormi assise, elle souffrait du froid et de raideurs dans le dos. Il faut que je retourne au village, se dit-elle. Ma mère a peut-être appelé la police. Il a pu se passer n'importe quoi.

Travis se trouvait près d'elle.

« On ne peut pas rester là, dit-il. Greg Morrow m'a vu hier soir. S'il veut nous créer des ennuis, on aura du mal à l'en empêcher.

— Où pourrions-nous aller ? De toute manière... »

Elle s'étira. « ... impossible de déplacer Anna. Cela la tuerait. Il ne lui reste plus guère que les os. »

Les os et cette affreuse lumière. Assise jambes croisées sur le matelas, elle respirait à peine. Ses yeux étaient révulsés. Nancy sentit l'inquiétude la tirailler. « Anna... ?

— Il est tout près, dit soudain Anna Blaise. Il est vraiment tout près. »

Elle cligna alors des yeux et regarda intensément Travis.

Creath Burack prit soin de laisser sa camionnette Ford cabossée à deux pâtés de maisons de la modeste demeure de Bob Clawson sur DeVille Street. Il ne voulait pas se faire remarquer au milieu de toutes les belles automobiles garées là. Il se disait qu'il se ferait déjà bien remarquer comme cela.

Cette réunion ne l'enchantait guère.

Il souffrait d'aigreurs d'estomac, même s'il n'avait que peu dîné. Il attendit quelques instants, la respiration laborieuse et les mains agrippées au volant, tandis que le moteur de la Ford refroidissait.

Il y a des limites, songea-t-il. Il y a des limites que je ne franchirai pas. Il n'était pas stupide : il savait quel genre de peur gagnait Haute Montagne. Comment ne pas la reconnaître ? L'époque avait tourné à l'aigre. Il y avait partout des chômeurs, des familles mourant de faim, des fermes devenues poussière, des meurtres, des gangsters et d'irresponsables bruits de révolution. Et les gens comme Bob Clawson et ses copains – des hommes d'argent ou, à défaut, très attachés aux convenances – étaient les plus terrifiés de tous.

Je ne sais pas ce qu'ils me veulent, pensa-t-il. Mais il y a des limites.

Il descendit de voiture.

Liza lui avait fait enfiler son meilleur costume du dimanche, décision que Creath regrettait désormais : le col le gênait, la veste démodée le serrait un peu trop visiblement au ventre. Le costume semblait sur lui un aveu de faiblesse. Grinçant des dents, il compta les pas nécessaires pour arriver chez les Clawson.

La maîtresse de maison, une femme nerveuse et exubérante incapable de ne pas porter de gants, lui ouvrit la porte.

« Creath ! Quel plaisir de vous revoir, assura Mme Clawson avant de le conduire au salon. Les hommes sont tous à l'intérieur, allez-y, entrez. »

À une époque, eut envie de lui dire Creath, vous auriez changé de trottoir pour m'éviter. Le chapeau à la main, il se contenta toutefois de murmurer : « D'accord, Evie, merci. »

« Les hommes », comme elle les avait appelés, entouraient une table de salle à manger. On avait baissé les stores et allumé les lumières. La fumée des cigares bleulait déjà l'atmosphère. À l'entrée de Creath, le bourdonnement des voix masculines se tut.

Il sentit le chatouillis de la sueur coulant sur ses côtes.

Bob Clawson s'avança. Le proviseur semblait petit et passé de mode parmi ces notaires, agents immobiliers et propriétaires de magasins. Il avait un air compassé dont il ne pouvait se débarrasser. Mais face à son sourire jovial et à sa main droite tendue, Creath se sentit bêtement reconnaissant. Il s'empessa de serrer la main de Clawson, qui remua dans la sienne, humide et vivante comme une espèce d'animal dépourvue de poils.

« Creath Burack ! Ravi que vous ayez pu venir ! Vous connaissez à peu près tout le monde, je crois ? »

Seulement de réputation, se dit Creath, mais l'accueil de Clawson l'avait sorti du feu des projecteurs et il se réjouit de constater que les visages se détournaient de lui sans curiosité et que le bourdonnement des conversations reprenait. Il aurait aimé être invisible.

« Bien sûr, dit-il en ayant du mal à respirer.

— Je suis vraiment content que vous ayez pu venir. Nous avons tenu ici nombre de discussions qui pourraient vous intéresser. Je trouve important que des gens comme nous se mettent d'accord dans des moments comme ceux-là, pas vous ?

— Si, j'imagine.

— Mais vous l'avez sûrement remarqué aussi ? Encore que ce soit d'autant plus évident pour moi, avec mon métier. Je vois les jeunes gens. Votre épouse a fait quelques remarques perspicaces à ce sujet, si je comprends bien, dans son petit discours. Je suppose que vous êtes d'accord avec elle. »

Creath n'avait pas entendu le discours, et quand Liza lui en avait parlé, il n'avait écouté que d'une oreille et sans rien y repérer de neuf. Le pays allait à vau-l'eau, certes... mais il n'arrivait pas à s'en scandaliser.

« Je la soutiens à cent pour cent », assura-t-il en se demandant lamentablement s'il avait bien fait de venir. Il n'aimait pas ces hommes et était certain qu'ils n'avaient pas réclamé sa venue : on se contentait de le tolérer. Alors *pourquoi* était-il venu ? À cause de Liza, pensa-t-il... de sa ferme conviction que, d'une manière ou d'une autre, cela améliorerait leur situation. Et pour des raisons plus pragmatiques. Là, dans le coin, tenant un verre de cognac, il y avait son banquier, un nommé Crocket, détenteur de l'hypothèque sur leur maison ; assis à table, il y avait Jeff Baines, l'agent immobilier vers qui Creath devrait tôt ou tard se tourner pour vendre la fabrique de glace, et là, près de la plante verte chinoise, se tenait Jim St. Hubert, l'ordonnateur des pompes funèbres qui le conduirait un jour dans le sol glacé et envahi de mauvaises herbes de Glen Acres. Ces hommes le possédaient par bouts et fragments. Il leur était redevable.

Semblant déceler son malaise, Clawson lui versa un verre de whisky canadien. « C'est important, à une époque comme celle-ci, de rester soudés. Entre hommes. Il faut se serrer les coudes, sinon on se fera avoir les uns après les autres. Vous comprenez ? »

En vérité, il ne comprenait pas. « Oui, murmura-t-il.

— Tant mieux. Parfait. Finissez votre verre, d'accord ? Je vais faire mon petit discours sous peu. »

Il y avait des chaises pour tout le monde. Creath s'assit dans le fond, se pliant presque en deux pour passer inaperçu. La température de la pièce avait monté à un niveau insupportable et son corps, sous ces couches de tissu sombre, baignait dans la sueur. Le « petit discours » de Bob Clawson, une fois entamé, sembla vouloir se prolonger indéfiniment.

Il exprimait des opinions bien connues. Le vice et la sédition sévissaient dans toute la région, et la loi n'arrivait pas à s'en occuper. « Je ne dis pas cela pour critiquer en quoi que ce soit le

travail de Tim Norbloom. On en a discuté tous les deux, pas vrai, Tim ?... et il convient qu'il faut faire davantage. Je tiens à souligner qu'il s'agit ici d'un travail secret. Sa nature l'exige. Nombre d'entre nous sont fonctionnaires, à commencer par Tim Norbloom et par moi-même, et notre emploi pourrait se retrouver compromis si cela s'ébruitait. Mais nous sommes prêts à prendre ce risque. Nous le prenons car nous savons ce dont tout citoyen raisonnable de Haute Montagne doit au moins se douter : à époque difficile, mesures difficiles. »

Creath termina la tasse de whisky canadien servie par Clawson et ferma les yeux pour mieux sentir l'effet de l'alcool. Il n'aimait pas trop la jolie rhétorique du proviseur. On ne baratinait pas un baratineur. Je sais ce que tu masques avec ce parfum agréable, nom d'un chien, pensa-t-il.

Et sans le vouloir un seul instant, il pensa à Greg Morrow. *Je sais où elle est.*

Était-ce possible ? Qu'Anna Blaise soit toujours là, toujours à Haute Montagne... était-ce possible ?

Il ferma à nouveau les yeux. Il voyait son visage dans son obscurité intérieure.

« Nous savons tous, poursuivait Clawson, que des chômeurs et des chemineaux se rassemblent aux limites de l'agglomération. Le problème n'avait rien d'urgent, même si certains d'entre nous s'inquiétaient pour la sécurité de nos épouses, et je pense que nous avons tous davantage veillé à verrouiller nos portes, ces derniers temps. Moi, en tout cas, je l'ai fait, pas vous ? »

Des têtes s'inclinèrent. Creath se força à ouvrir les yeux qu'il garda fixés sur le bout éraflé de ses chaussures.

« Mais nous pourrions avoir sous-estimé la gravité du problème. Je fais allusion à la séduction pure et simple de nos filles. Je fais allusion aux visites qu'effectuent clandestinement des jeunes filles au bidonville près du pont de chemin de fer. Je fais allusion à ce qui ne peut être qu'une menace terrible et très réelle contre la vie et la moralité de nos enfants. »

Clawson marqua un temps d'arrêt, et il y eut un pesant silence d'attention absolue.

« Par chance, reprit-il, l'un de nos jeunes gens a eu le courage de venir en parler. Le problème reste localisé, mais pourrait se généraliser. Voilà pourquoi nous devons agir ensemble. »

Creath se leva. Sans en avoir l'intention. Un instinct l'y avait poussé, ou peut-être l'alcool. « Que voulez-vous dire ? Qui est venu vous en parler ? »

Les têtes se tournèrent. Mon Dieu, pensa-t-il, qu'ai-je fait ?

Bob Clawson le regarda avec inquiétude. « Un ancien élève du lycée, se dépêcha-t-il de préciser, à qui j'ai pris la liberté de demander de venir ce soir pour que nous puissions tous faire sa connaissance et entendre ce qu'il a à dire. » Clawson ouvrit les portes du salon derrière lui. « Entre donc, mon garçon. »

Greg Morrow s'avança, le sourire aux lèvres.

Creath ne garda qu'un vague souvenir, un fouillis d'impressions, du reste de la réunion. Greg décrivit les rendez-vous clandestins dont il avait été témoin, ou affirmait avoir été témoin, près du pont sur chevalets. Clawson ajouta quelque chose sur « l'obligation, non, le *devoir* que nous ressentons d'agir tant que nous le pouvons », puis le murmure croissant des voix. Creath se tenait dans un coin, affichant un sourire faux quand il arrivait à s'y forcer, puisant de l'énergie dans la rassurante confluence des deux murs.

Puis, une éternité plus tard, alors que tous ces hommes de ressources et d'autorité bien habillés partaient l'un après l'autre, Bob Clawson s'approcha de lui, la main une nouvelle fois tendue.

« Creath, je sais que cela vous inquiète autant que le reste d'entre nous. Pour votre bien et pour celui de Liza. Et je tiens à ce que vous sachiez que vous pouvez nous être d'une grande aide. »

Non, pensa Creath. Laissez-moi en dehors de tout ça. Je ne veux pas y participer. Certes, il avait voulu régler ses comptes avec Anna Blaise, désiré pouvoir l'exclure complètement de sa vie (parce qu'en vérité, il ressentait toujours au fond de lui une énorme envie d'elle : Dieu du ciel, pensa-t-il, je la veux même maintenant, même maintenant), mais il n'y avait pas de

rédemption dans ce que voulaient ces hommes, rien qu'un répugnant acte de violence suscité par leur peur et leur ennui.

Je ne suis pas un saint, pensa Creath. Sa vie comptait un certain nombre d'actions dont il n'était pas fier. Il avait fait souffrir des gens. Il aurait volontiers tué Travis Fisher... le tuerait peut-être même encore volontiers. Mais pas ça.

Il pensa : elle est peut-être dans les environs.

Je sais où elle est.

« D'une grande aide », reprenait Bob Clawson, la main sur l'épaule de Creath. « Un costaud comme vous. Et ne vous imaginez pas que cela passera inaperçu. Nous sommes tous des amis, nous tous qui nous trouvions là ce soir pour œuvrer au bien de la communauté. Et les amis se rendent des services entre eux. Vous devez comprendre cela, je pense. »

Non, pensa Creath. Les dettes effacées, les ménagements consentis : tentant, mais insuffisant. Non, pensa-t-il, pas même pour ça. Je ne le...

Il vit alors Greg Morrow le regarder derrière la table en chêne avec ce vague sourire insolent aux lèvres. Il comprit alors que Greg Morrow était plus malin qu'il ne l'avait pensé. Greg Morrow comprenait le flot de richesse et de pouvoir à Haute Montagne, la manière de l'utiliser et de le manipuler : malgré sa condition modeste, Greg Morrow s'était immiscé dans la structure sociale byzantine des forces motrices du village... avait très consciemment fait cette chose terrible. Croisant son regard, Greg sourit, oh, très doucement. Et Creath comprit. Le message était clair. *Rampe*, disait le sourire. *Rampe comme tu m'as fait ramper. Rampe devant les riches, ou tu peux dire adieu à ton usine de merde, à ta chaise pivotante et à tes cigares bon marché. Parce que ces hommes te briseront.*

Creath s'obligea à détourner le regard.

Bob Clawson fronça les sourcils. « Nous *pouvons* compter sur vous, n'est-ce pas, Creath ? Cela a beaucoup d'importance pour nous. Après ce merveilleux discours de votre épouse, je ne voudrais pas imaginer que vous nous avez fait faux bond. »

Creath sentit sa lèvre inférieure trembler. Il craignit de se mettre à pleurer. Le papier peint à texture de fleur de lis menaça de le cerner. Il fallait qu'il sorte de là.

« Ouais, répondit-il d'une voix faible. Vous pouvez compter sur moi. »

Le sourire de Greg s'élargit, et Creath se dirigea tant bien que mal vers la porte.

Cette nuit-là, il y eut de la gelée blanche sur les fragiles brins d'herbe de la prairie. Pendant qu'Anna était plongée dans le sommeil ou le coma, Travis mangea un léger repas fait de biscuits salés, de bœuf frit et d'eau tiède. Elle s'éveilla à l'aube.

Ce qui lui restait d'humanité s'écoulait d'elle. La chair était tendue sur le crâne, qui avait lui-même adopté de nouvelles formes, plus ou moins aérodynamiques. Sa robe souillée pendait mollement, et Travis n'avait aucune envie de savoir quelles transformations elle pouvait dissimuler. Son aura frémissait autour d'elle et ses iris s'étaient dilatés : elle le regarda du fond d'insondables profondeurs azur. « Il faut que tu quittes cette cabane, lui lança-t-il. Écoute-moi : Greg Morrow sait qu'on est là. Il va forcément nous créer des ennuis. Peut-être que, quand Nancy reviendra, on pourrait t'emmener au pont de chemin de fer. On... »

Mais Anna secouait la tête. Quand elle prit la parole, sa voix aussi, une espèce de douce mélodie, fut plus nettement non humaine. Cela dressa les cheveux sur la nuque de Travis, même si elle ne dit que : « *Non*.

— Tu ne comprends pas. Tu es en danger, ici.

— Je suis en danger n'importe où, tu ne crois pas ? Mais le moment est presque venu, Travis. Je ne peux pas partir d'ici. Écoute. L'Os est tout près. Il est blessé. Il a besoin d'aide. »

Travis s'accroupit. Cela avait été la nuit la plus froide de l'automne, et ni sa veste, ni les fines parois en bois de la cabane de l'aiguilleur ne suffisaient à le protéger. Anna ne frissonnait pas. Travis, oui. « Tout près ?

— Vraiment tout près.

— Va le retrouver, alors. »

Elle pencha la tête. « Regarde-moi. Si je me lève, je me brise les os. »

Il hocha lentement la tête. Elle avait indubitablement raison. « Je pourrais te porter... hasarda-t-il.

— Nous nous sommes déjà touchés, Travis. Et je suis encore moins humaine maintenant. Je ne le reste guère que par un effort de volonté. Ce serait difficile pour toi. De toute manière, nous aurons besoin d'un abri pour la durée du Changement. La cabane serait préférable. » Elle ajouta : « Je peux te décrire l'endroit où il est. Mais il y a d'autres choses qu'il faut que tu saches. »

Travis plissa les yeux. La flamme de la chandelle vacilla. Elle va me mettre en garde contre lui, pensa-t-il. Tout cela semblait sincère, et il croyait la plus grande partie de ce qu'elle lui avait déjà raconté, mais son étrangeté même la rendait impossible à jauger : tant la vérité que les mensonges pouvaient chercher à le manipuler. « Dis-moi, l'encouragea-t-il.

— Il a été blessé. Grièvement. Il n'est pas mort, il a besoin de ne pas mourir, mais il est quasiment pris de délire. En plus, il a été trahi, d'où sa colère enfouie dans ce délire. Un mélange dangereux. L'approcher sera forcément dangereux. L'Os est très fort, même blessé. Et ce n'est pas tout.

— Quoi ?

— Il dispose à peu près du même pouvoir de réflexion que moi, même s'il s'en sert d'une manière différente. Travis, il faut que tu comprennes comment cela se passe là d'où nous venons. Nous ne sommes pas deux êtres distincts. Nous...

— Je sais. Nancy m'a raconté.

— Alors écoute à nouveau pour essayer de comprendre. Tu penses à L'Os et à moi comme à un homme et à une femme parce que nous avons endossé ces avatars. C'est terriblement trompeur. Nous sommes *une seule* personne. Séparée parce que nous sommes arrivés ici avant d'avoir achevé notre union physique, même si nous étions déjà appariés, de ce côté-là... » elle se toucha la tête. « ... ce qui m'a permis de l'Appeler. Séparés, ni lui ni moi ne sommes complets.

— Homme et femme, dit Travis. Je ne vois pas en quoi ça fait une telle différence.

— Mais vous *êtes* différents, s'enflamma Anna, tous ! Vous êtes à la fois homme et femme ! Entiers dès la naissance ! Il n'y a *ni* pureté *ni* perfection. Une femme privée de toute sa masculinité serait inconcevable, insupportable, une espèce de monstre...

— Comme toi », dit Travis.

Elle hocha la tête avec calme. « Comme moi.

— Et L'Os...

— Il a adopté une image masculine. Et n'oublie pas, Travis, qu'il est tout à fait capable de fonctionner en tant que miroir. Quand tu me regardes, je te renvoie ta compréhension la plus fondamentale d'une femme, d'accord ? Mais faire face à L'Os risque d'être bien plus difficile. Pas seulement parce qu'il est blessé. Si tu le regardes, Travis, c'est toi-même qu'il va te renvoyer. Ton visage profond, caché. Et je ne peux honnêtement te promettre que tu auras la force de le supporter. »

Il se détourna d'elle. La porte de la cabane s'était ouverte d'elle-même, lui permettant de regarder la nuit qui pâlisait et, au loin, les froides plaines des étoiles. On entendait souffler le vent et couler la rivière.

Il ne voulait pas le faire, il ne voulait faire rien de tout cela. Il pensa à tous les endroits du village où l'on trouvait chaleur et lumière. *Ton propre visage*, avait-elle dit. *Ton visage profond, caché*. Et si je le vois, se demanda-t-il, est-ce que je comprendrai ? Est-ce que je saurai alors ce qui m'a conduit ici, pourquoi je me tapis comme un paria dans cette cabane abandonnée alors que je pourrais trouver chaleur, sécurité, amour ?

Les restes d'obscurité dissimulaient Anna. Qu'elle aille se faire voir ! se dit Travis. Elle m'a attiré ici, m'a brisé sur ses récifs.

Un vieux, très vieux marché... lequel de nous s'est servi de l'autre ?

Mais il ne restait plus qu'une seule porte de sortie. Une transformation, avait-elle affirmé, devait être menée à son terme une fois entamée. Il ne voyait pas de raison d'en douter. « Décris-moi l'endroit où il est. »

Elle le fit avec solennité. Le pont sur chevalets, la rivière, la silhouette des silos au loin. « Tu connais cet endroit, Travis ? »

Il se leva en serrant sa veste trop fine sur ses épaules. « Je le connais, oui. »

C'était une matinée très froide.

Le soleil se leva au-dessus de Haute Montagne sans rien réchauffer.

Nancy se trouvait chez elle dans sa chambre, où elle avait plié dans un ballot de linge le reste de son argent et des vêtements de rechange. Elle prit un vieux ferrotipe représentant son père qu'elle fourra dans sa boîte de pastilles, dont elle referma ensuite le couvercle avec un claquement. Elle se dit que ce devait être, en quelque sorte, ses derniers bagages, son adieu final... mais il ne fallait pas qu'elle pense à cela.

Sa mère attendait au pied des escaliers, bloquant la porte d'entrée, le visage pâle et terreux aux endroits épargnés par de fiévreux reflets rouges.

« Reste, dit Faye Wilcox. Ce serait de la folie de ressortir maintenant.

— M'man, s'il te plaît.

— J'entends dire des choses, expliqua sa mère. Je ne suis plus dans la même situation qu'avant. Mais j'entends dire des choses. Des choses qui se passent dans le village. Ton nom est cité. » Elle s'humecta les lèvres, sembla un instant s'égarer... comme si, songea Nancy, le pont de cordage des mots et des phrases venait de s'effondrer sous son poids. « Ce n'est pas pour moi, finit-elle par reprendre doucement. J'ai peur de ce qui pourrait arriver. Les gens parlent de fusils.

— Je serai prudente.

— Tu avais raison, tu sais. La dernière fois. Il n'est *pas* mort. Du moins, il ne l'était pas quand il est parti. Il est juste... parti. Parti, j'imagine, comme tu pars aujourd'hui. » Elle leva les yeux vers elle depuis le rez-de-chaussée. « C'est si horrible que ça, ici ?

— Pas du tout, répondit Nancy en ayant l'impression d'avoir cinq ans.

— C'est à cause de moi ?

— Non.

— Eh bien. » Elle redressa les épaules. « Si tu pars, tu ne devrais pas revenir. Je ne le dis pas par cruauté. La manière dont le village...

— Je sais.

— J'aimerais avoir un peu d'argent à te donner.

— Ça ira, promet Nancy. Il faut que j'y aille. »

Et Faye Wilcox s'écarta, même si le mouvement semblait la faire souffrir.

À midi vingt, Jacob Bingham, légitime propriétaire de la quincaillerie Bingham – commodément située dans le secteur le plus animé de L'Éperon –, sourit au proviseur du lycée, Bob Clawson, qui venait de franchir la grande porte d'entrée du magasin comme sous l'effet d'une brise d'automne.

Clawson examina ostensiblement les ventilateurs électriques, les tondeuses à lame d'acier, les moulinets de pêche et les cannes à mouche. Puis, sourire aux lèvres, il se présenta à la caisse. Sur son trente et un, comme d'habitude. Le présentoir exposait une sélection de couteaux de chasse.

« Jolis, commenta-t-il.

— Formidables, oui, dit Jacob d'un ton aimable. Ils peuvent tout faire : ouvrir une boîte de conserve, vider un poisson, trancher une gorge. Intéressé ?

— Non, répondit Clawson. Pas pour le moment, du moins. Mon paquet est prêt ? »

Jacob le sortit du grand tiroir sous le comptoir. C'était lourd, enveloppé de papier brun, et sentait très légèrement l'huile. Il sourit. « Et faites attention à vous. »

Clawson tendit les deux bras et Jacob lui remit le paquet.

« Nous vous sommes très redevables », dit Clawson.

Jacob Bingham fronça les sourcils. « Dois-je comprendre qu'il y aura paiement ?

— Bien entendu, se hâta de préciser Clawson, je parlais métaphoriquement.

— Bon. N'allez pas tomber avec ça. Je vous ouvre la porte ?

— Je me débrouillerai. »

Jacob le regarda partir. De l'air froid entra en tourbillonnant par la porte que Clawson poussait pour sortir.

Cela va être une belle journée, songea-t-il. Une belle journée d'automne.

Dehors, dans sa voiture – l'horloge du centre communautaire indiquait midi et demi – Bob Clawson tira sur la ficelle brune jusqu'à ce que le nœud se défasse, puis écarta les feuilles de papier brun huileux, découvrant sur ses genoux les deux fusils de chasse calibre 22, graissés et brillants, objets étrangers. Il n'avait pour sa part jamais touché un fusil et fut intimidé par cette complexité de fentes et de leviers. Mais ce n'était sûrement pas aussi compliqué que cela en avait l'air. On vise, pensa-t-il. Et on tire.

Il vit arriver la voiture de police de Tim Norbloom dans son rétroviseur. Elle s'arrêta à sa hauteur, et Clawson descendit sa vitre, conscient du poids des armes sur ses genoux.

« Belle journée », lança Norbloom, son grand visage chevalin de Nordique se détachant dans la pénombre de la voiture de patrouille.

Clawson refréna le dégoût instinctif qu'il lui inspirait. « Superbe. L'été indien.

— Tout est prêt, pour ce soir ?

— Oh oui.

— Bingham a tenu parole ?

— Tout à fait.

— À plus tard, alors.

— Rassemblement à huit heures, précisa Clawson.

— À vos ordres, plaisanta Norbloom en le saluant. J'y serai. »

Clawson sourit pour la forme et prit quelques secondes pour savourer l'excitation croissant en lui.

Liza regarda avec beaucoup d'inquiétude Creath sortir de la cave son fusil de chasse – qui ne servait plus depuis des années – pour se mettre à le nettoyer et à le graisser. Il s'activa comme un possédé, le regard fixe et concentré, sans répondre quand elle s'adressa à lui.

Il n'y avait sûrement rien de dangereux là-dedans ? Liza avait l'impression que les événements s'étaient débrouillés pour lui échapper... mais Bob Clawson ne prendrait certainement jamais part à une initiative comportant un danger physique ?

« Creath, hasarda-t-elle. Creath, si c'est quelque chose... si tu penses que tu ne devrais pas y participer... »

Mais il leva la tête pour l'observer, et elle lut sur son visage un mélange d'implacabilité et d'horreur muette si intense qu'elle ne put supporter le poids de son attention. Elle baissa les yeux, et lorsqu'elle les releva, il s'était remis au travail, polissant le canon avec une telle détermination qu'on l'aurait cru capable de le réduire en poussière. *Oh mon Dieu, je vous en prie, veillez sur lui*, se dit Liza avant d'aller fermer les rideaux sur la nuit qui allait tomber.

Travis ne retrouva L'Os qu'au moment où le soleil allait se coucher.

Derrière le pont de chemin de fer s'étendait une vaste prairie de bardanes, d'orties et d'herbe à pâturage. Travis avait longé deux fois les rails et exploré bien plus loin avant de voir le caban bleu, comme un rebut, dans un creux là où le terrain descendait vers la rivière.

Il s'approcha juste assez pour mieux voir. Pas davantage.

C'était L'Os. Et L'Os est mort, se dit Travis, ou tout comme. Il écarta prudemment les herbes sèches. L'homme d'ailleurs gisait recroquevillé, ses longs poignets blancs saillant des manches de son manteau, ses chaussures si usées qu'elles ne servaient plus à rien, sa casquette de marin accrochée à la pente osseuse de son cuir chevelu. Il est vraiment immense, se dit Travis, même recroquevillé et impuissant comme maintenant. Il vit la blessure à la poitrine, du moins les traces laissées par celle-ci : une longue bande couleur rouille remontant sur le caban, traversée de vilains échantillons de peau et de sang.

Ton propre visage. Ton visage profond, caché. Mais sûrement pas cela, si ? Ce n'était sûrement qu'une chose brisée ? Pitoyable, se dit-il, mais impersonnelle, comme le corps écrasé d'un animal malchanceux.

« L'Os, chuchota-t-il. L'Os. »

Pas de réponse. Une paupière frémit... peut-être seulement dans son imagination.

Travis s'approcha davantage dans les herbes fragiles. La lumière désormais oblique du soleil ne le réchauffait pas. « L'Os, répéta-t-il en se penchant sur lui. Réveille-toi. Je viens de la part d'Anna. Anna a dit... »

L'énorme poing de L'Os se détendit brusquement.

Travis sentit le coup le heurter et le décoller du sol, se sentit repoussé par son ahurissante inertie.

Il se redressa lentement.

Le coup l'avait cueilli en pleine poitrine, pouvait lui avoir brisé une côte... en reprenant son souffle, Travis sentit qu'il avait du mal à respirer.

« L'Os », dit-il d'une voix faible.

La créature se releva. Elle resta à un mètre de lui, aussi énorme qu'une grue. Les yeux, remarqua Travis. On aurait dit ceux d'Anna, avec ces pupilles dilatées au point de remplir les orbites, mais différents : plus froids, d'une certaine manière, hostiles, méfiants. L'Os inspira une goulée d'air et sembla grimacer de douleur.

Ton propre visage, ton visage profond, caché... les mots se moquaient de lui. Pas cela, pensa-t-il. Pas cette chose. Blessée, trahie, à peine humaine malgré les souffrances occasionnées par la blessure et la trahison...

Travis se remit prudemment sur pieds.

Ils se firent face.

« L'Os », appela Travis.

La créature le regarda.

« L'Os, je viens de la part d'Anna. Je vais te conduire à elle. Je... »

Et il avança d'un pas.

L'Os leva la main. Un feu bleu lui léchait le bout des doigts.

« Ils t'ont fait du mal », dit Travis. Une partie de lui avait depuis longtemps cédé à la panique et il ne savait pas trop d'où provenaient les mots qu'il prononçait. D'un endroit très profond en lui. « Ils t'ont fait du mal. Je sais. Tu avais confiance en eux et ils t'ont fait du mal. Je sais. Laisse-moi t'aider. » Il effectua un autre pas en avant et pensa sans le vouloir à sa mère, sa mère qui lui avait fait honte en le regardant de son lit de mort avec ce qu'il n'avait pu interpréter que comme une expression de reproche. Il l'avait alors détestée. Le corps ravagé de sa mère avait réclamé sa pitié et il la lui avait refusée : elle mourait, c'était évident, elle mourait pour ses péchés, pour les affreux péchés commis dans son dos. *Un vieux, très vieux marché*, se souvint Travis, qui sentit en lui une vague de culpabilité presque

électrique : Dieu du ciel, avait-il vraiment pu se montrer aussi cruel ? La détester alors qu'elle mourait, *parce qu'elle mourait* ?

Il regarda L'Os. Peut-être Anna avait-elle raison. Peut-être Travis était-il cela à l'époque : cette chose défigurée, si pleine de douleur qu'il ne restait plus de place pour la gentillesse, la confiance, la pensée. L'Os, frissonnant, le regardait des profondeurs de ses yeux dilatés, les poings serrés, blancs.

Travis tendit une main tremblante vers le monstre.

Peu de temps avant le crépuscule, répondant aux coups timides frappés à la porte d'entrée, Liza Burack découvrit Faye Wilcox frissonnant sur le seuil. « Ça alors, Faye », dit-elle, soudain prise d'une vague frayeur : battue aux élections des Femmes baptistes, Faye venait exercer une obscure forme de vengeance...

« Puis-je entrer ? » demanda toutefois celle-ci, et cela ressemblait tellement à une prière, à une supplique, que Liza ne put s'empêcher de hocher la tête.

Creath se trouvait toujours dans le salon aux lumières éteintes, où le crépuscule se répandait autour de lui comme un fluide visqueux. Liza et sa visiteuse passèrent à côté de lui en se rendant dans la cuisine. Habillée n'importe comment et les cheveux emmêlés en boucles sur son large dos, Faye Wilcox s'assit à la petite table de Formica et il fallut un moment à Liza pour penser à lui demander : « Du café ?

— Non. Merci. »

Mal à l'aise, Liza s'appuya dos au comptoir de la cuisine. Elle avait conscience du tic-tac de l'horloge. « Faye... si c'est à propos de l'élection...

— L'élection ? » Elle ne sembla pas comprendre. « L'élection... non. C'est bien plus grave. » Elle ajusta ses lunettes à double foyer sales. « Nancy est partie. Tu le savais ?

— Nancy ? Partie où ?

— Là où *lui* est, j'imagine. Travis. Tu sais, je prie pour qu'ils arrivent à s'en aller tous les deux sains et saufs. Vraiment, je prie pour. Est-ce manquer de sens chrétien, Liza, de vouloir qu'ils s'en aillent tous les deux ? Mais s'ils restent ici, il leur

arrivera du mal. Ou pire. » Elle regarda Liza droit dans les yeux. « C'est ce soir, tu sais.

— Je ne comprends pas... ce soir ? Tu veux dire la réunion des hommes ?

— Une réunion ? Tu crois que c'est ce qu'ils font ? C'est pour cela que Creath nettoie son fusil, Liza ? » Faye Wilcox posa ses mains dodues à plat sur la table. Elle avait les lèvres pincées. « C'est une troupe. Une bande armée. »

Une milice, pensa Liza. Mais... « Tu ne peux pas le savoir.

— Pourquoi donc ? La rumeur court dans tout le village. Mais il n'y a pas besoin d'une rumeur pour savoir.

— Mais Travis ? Il est sûrement parti ?

— Je ne crois pas. Pas tant que Nancy est là. »

Liza ne dit rien, se contentant d'agripper les bords biseautés du comptoir de cuisine. Faye se leva d'un coup. « Le propre fils de ta sœur ! Comment peux-tu faire preuve d'une telle dureté ! »

Travis est perdu, pensa-t-elle abasourdie. Elle l'avait rayé du livre de son cœur. Mais elle pensa à Creath avec son fusil... aux autres hommes avec le leur. « Faye...

— Non, répondit tristement Faye Wilcox. J'ai été idiot de venir. » Elle gagna la porte de derrière, qu'elle ouvrit. Les gonds grincèrent et une brise entra, porteuse d'une odeur de bois fumé. C'était ce que Liza aimait depuis toujours dans l'automne : ce parfum mélancolique dans l'atmosphère, l'odeur de l'hiver rôdant quelque part derrière l'horizon. Une feuille morte, portée par le vent, tourbillonna jusque sur le sol de la cuisine. « Prie pour eux, dit Faye. Fais au moins ça, s'il te plaît. »

Liza déglutit et hocha la tête. Faye Wilcox referma la porte derrière elle.

Lorsque vint pour Creath le moment de sortir, Liza craignait autant pour lui que pour Travis : cette peur s'était nichée comme un être vivant dans sa poitrine. Deux berlines s'immobilisèrent devant la maison et klaxonnèrent. Creath se leva de sa chaise avec une lenteur glaciale pour se diriger vers la porte, le fusil à la main.

Liza s'accrocha à son bras. « N'y va pas, Creath. » Il se tourna pour la regarder et elle fixa délibérément les yeux sur sa chemise à carreaux rouges. Sa vieille chemise de chasse. « Peu importe ce qu'ils veulent. Reste. Ça pourrait mal tourner... je ne veux pas que tu sois blessé. »

Mais il libéra son bras. Le fusil dégageait une étouffante odeur de métal huilé. Liza sentit ses yeux s'emplir de larmes.

« C'est acquis », dit Creath, et elle comprit aussitôt qu'il ne parlait pas seulement du fusil dans sa main mais de toute l'histoire, des hommes qui attendaient dehors, des Femmes baptistes, de la réunion évangélique itinérante : de tout cet écheveau de choses et de gens dans lequel elle, Liza, les avait délibérément intégrés ; et elle recula d'un pas, la gorge nouée. « Acquis et payé, continua Creath avec solennité. On ne peut plus se dédire. »

Non, pensa Liza, impossible qu'il soit trop tard... elle pensa à Faye Wilcox raide comme une pierre tombale dans la cuisine moins d'une heure plus tôt (*une troupe... une bande armée... prie pour eux*) et sentit la peur l'envelopper comme un grand manteau. Creath venait d'ouvrir la porte, de tourner le dos : une bourrasque de vent froid d'automne l'escorta vers ces deux automobiles noires en attente à l'ombre des érables, et elle pensa *il va mourir il ne reviendra plus*, elle pensa, *oh mon Dieu, pardonnez-moi* et tendit la main vers lui, bêtement, en suppliant : « Creath !... »

Mais déjà les automobiles s'éloignaient, leurs moteurs grondant contre la nuit comme des animaux, et Liza vacilla sur les planches usées de la galerie, seule, agrippant à hauteur de la gorge son vieux pull-over blanc en laine, pensant : il a raison. C'est acquis.

Acquis et payé.

Nancy porta le bol de porcelaine aux lèvres d'Anna. Celle-ci but quelques gorgées et l'aura de feu bleu, désormais permanente, faiblit un peu. « Travis conduit L'Os ici ?

— Il essaye. »

Nancy se rassit en réfléchissant. Le soleil avait disparu. Par des jours dégagés comme celui-ci, l'obscurité venait vite.

Derrière la porte ouverte de la cabane de l'aiguilleur, le ciel abandonnait ses dernières lueurs, dont Nancy profita pour allumer une bougie. Elle constata avec surprise que sa main tremblait.

Elle se tourna vers Anna. Comme il restait peu d'elle ! Elle était presque devenue transparente, son humanité un fragile récipient pour cette lumière bleue qui menaçait de lui échapper... de se disperser, supposa Nancy, comme un nuage de fumée, Anna serait alors perdue dans le vent, elle aurait disparu. « Raconte-moi à quoi ça ressemble », demanda-t-elle sur une impulsion.

Anna tourna la tête. « Le Monde Précieux ?

— Oui.

— À un endroit. Je suis désolée... je ne peux pas le décrire d'une manière compréhensible pour toi.

— Cela ne ressemble pas à ici, dit Nancy.

— Non.

— C'est très beau ?

— Souvent.

— Tu en rêves ?

— Oui.

— J'en rêve de temps en temps.

— Je sais, dit Anna d'une voix distante.

— Vous devez être très puissants... pour pouvoir venir ici.

— Peut-être même trop. »

Elle pense à L'Os, comprit Nancy. L'Os pourrait être dangereux. « Assez puissants pour venir ici... et assez puissants pour en repartir.

— J'espère.

— As-tu trouvé ce que tu cherchais, ici ? »

Anna eut un léger sourire. « Je ne sais pas. Je crois, oui. Un séjour dans la nature sauvage. Tu pourrais te poser la même question.

— C'est là où je suis ? Dans la nature sauvage ? » Mais c'était une question stupide. Elle regarda autour d'elle. La cabane, la plaine, la nuit...

« Pour longtemps, je crois », dit Anna.

Nous sommes tous des exilés. « Je t'envie... dit-elle. J'aimerais avoir un endroit où rentrer.

— Tiens », dit Anna en tendant la main. Nancy la regarda, le doute sur le visage. « C'est tout ce que j'ai à donner, ajouta la femme non humaine. Pas grand-chose. Un rien. »

Nancy la toucha.

Après, elle supposa qu'Anna lui avait transmis une espèce de souvenir, un aperçu de son propre passé : c'était indicible, évanescent, et il n'en subsistait que l'impression d'une grande lumière, d'une grande chaleur, d'une grande couleur brillante, comme si, se dit Nancy, elle avait pénétré dans le cœur du soleil. Et le souvenir, si inadapté fut-il, renfermait lui-même un peu de chaleur qui la réchauffa et la rassura.

Je le garderai, pensa-t-elle. Je conserverai ce souvenir comme un porte-bonheur et ne le sortirai qu'en cas de besoin.

Impassible, Anna la regardait.

« Ton monde, dit Nancy d'un ton solennel, est très étrange et magnifique. »

Anna sourit. « Le tien aussi.

— Vraiment ? » Surprise, Nancy leva les yeux dans la lueur vacillante de la bougie. À l'extérieur de la cabane, un océan d'herbes se courba sur la prairie en sifflant dans le vent. Elle dit lentement : « Il pourrait l'être. Oui, je crois qu'il pourrait l'être. »

Mais elles entendirent alors le premier des coups de feu... lointains mais clairs et nets, piqures d'épingle sonores dans la vastitude de la nuit.

En approchant du pont de chemin de fer, les deux chauffeurs éteignirent leurs phares et les automobiles noires quittèrent comme des tombereaux la route pour rouler sur le chaume de la prairie, les roues grinçant, les moteurs peinant. Le pont de pierre et de métal leur apparut noir sous la lune et Creath s'imagina le sentir, puanteur de bois, de graisse et de briques noires de suie. C'était odieux.

Le ventre contre le volant, Bob Clawson conduisait, vêtu, peut-être pour la première fois de sa vie, d'une manière négligée : vieux pantalon, chemise de flanelle, veste usée – *il va*

sans doute tout brûler au matin, se dit Creath. Clawson coupa le contact et le silence qui suivit leur sembla peser sur leurs épaules. Personne ne dit rien. La voiture transportait six hommes, dont lui-même. Clawson était le chef. Creath s'aperçut que personne ne disait rien sauf quand Clawson prenait d'abord la parole, comme s'il leur fallait son approbation. Assis sur la banquette arrière, Greg Morrow tenait toutefois sur ses genoux le gros fusil de chasse de son papa avec une excitation tangible, présente dans l'habitacle : Creath en avait conscience depuis cinq cents mètres, depuis que les bruits se limitaient au grondement du moteur et au sifflement de sa propre respiration oppressée. « Tout le monde dehors », ordonna Clawson d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Ils sortirent sous la lune avec leurs fusils. Creath se sentit un peu ridicule : dans cette armée, se dit-il, dans cette infanterie de pacotille, la moitié a peur du noir. L'autre automobile s'était garée devant : Tim Norbloom menait ce petit détachement. Creath sentit le poids du fusil dans sa main. Ils avaient tous chargé leurs armes pendant le trajet, et la phrase qui, bêtement, tournait dans la tête de Creath était *armé et dangereux*. Il regarda Greg Morrow, ombre dans l'obscurité plus épaisse... il ne pouvait en être certain, mais à son avis, le gamin souriait. *Armé et dangereux*.

Devant, le groupe de Tim Norbloom avait ouvert le coffre de l'autre voiture. Norbloom en sortit les torches, épais tasseaux de pin ou d'épicéa à l'extrémité enveloppée d'un tissu huileux. Les deux groupes formèrent un cercle pour s'abriter du vent. Norbloom tendit quatre des torches, Greg en prit une, Creath non. Clawson sortit une boîte d'allumettes de la poche de sa veste. Les torches refusèrent tout d'abord de s'enflammer, le coton noirci semblant résister à sa propre incinération, mais la torche de Greg s'embrasa ensuite d'un coup, jetant des étincelles dans le noir, et il passa le feu aux autres.

Il ne fallait plus se cacher, maintenant. Il fallait se dépêcher.

Ils coururent sur la prairie en direction du pont de chemin de fer, Creath traînant en arrière, la respiration laborieuse. Le silence, au début, fut sinistre, mais Greg laissa échapper un long hululement de guerre qui sembla toucher une corde primitive

chez les autres. Le pont se rapprochait, leurs torches jetaient sur ses briques noires une lueur rouge autour de leurs ombres énormes et folles, et les autres reprirent le cri de guerre de Greg, quelqu'un tira même un coup de feu en l'air. Des échos en revinrent des arches du pont, et pour les gens en train de s'éveiller dessous, se dit Creath, cela doit ressembler à une partie de l'enfer venue se matérialiser au milieu d'eux. Les vagabonds bougèrent d'abord mollement, puis avec l'énergie du désespoir, en nombre pitoyablement réduit pour avoir suscité une telle armée, mais cela n'avait plus d'importance, on ne pouvait plus faire marche arrière. C'était acquis et payé. Deux vagabonds se précipitèrent en hurlant dans la rivière glacée pour essayer de trouver refuge sur l'autre berge. Leurs têtes disparurent sous la surface noire et Creath n'aurait pu dire à ce moment-là, dans le flot et la panique, s'ils survivaient ou étaient emportés par le courant. La milice riait, faisait tourner ses torches comme des gamins leurs cierges magiques le jour de la Fête nationale, mais son rire n'avait rien de puéril... ou plutôt, pensa Creath avec une sensation de vertige, c'est le rire strident et hystérique d'un gamin occupé à torturer un chat. Il ne contenait pas la moindre innocence.

Il resta immobile à regarder, le fusil comme un poids mort dans sa main. Doux Jésus, pensa-t-il, et si elle est là ? Séductrice, tentatrice, succube, source de mon péché... mais il se sut aussitôt incapable de lever son fusil sur elle. Et sentit alors une légèreté en lui, un entrain fiévreux, comme si ses pieds allaient décider de l'extraire de cette friche glacée pour le transporter jusqu'à une chose ou un endroit qu'il ne pouvait imaginer : la mort, le jugement, les étoiles. Il savait que Bob Clawson l'observait, prenait gravement note de son immobilité, mais il n'y avait aucun moyen de réagir, et en vérité, cela ne lui importait plus.

Il regarda Greg Morrow faire tourner sa torche au-dessus de sa tête. Il semblait transformé par la lueur des flammes, avec son sourire de maniaque et son regard fiévreux. Creath le soupçonna de rembourser une vieille dette, de venger d'une certaine manière une humiliation irréparable. Presque tous les clochards avaient fui, on avait déchargé les fusils, mais

seulement en l'air ; les hommes de Haute Montagne se regroupaient maintenant comme des moutons dans l'obscurité puante. Mais Greg ne s'apercevait de rien, possédé : il lança sa torche sur le toit en carton-pâte huilé d'une des mesures, qui s'embrasa aussitôt. Creath sentit son cœur rater un battement. La chaleur se déversa sur lui et il pensa : *Elle pourrait être à l'intérieur.*

Jouant désormais son rôle de policier cherchant à contenir une personne agitée, Tim Norbloom s'avança pour poser la main sur l'épaule de Greg. Juste à ce moment-là, une silhouette s'échappa de la mesure en flammes pour courir vers la rivière : Anna, pensa Creath durant un instant d'angoisse, mais ce n'était pas elle, juste un vagabond, un homme sombre et à demi nu, peut-être un nègre. Creath avait commencé à se détendre lorsqu'il vit Greg lever son fusil, l'épauler et presser la détente. L'explosion, dans l'espace confiné sous le pont, fut assourdissante. Creath grimaça, et lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit le clochard, mort ou mortellement blessé, bras et jambes écartés sur le sol. La lueur des flammes lui dansait sur la peau. Peut-être saignait-il. Dans cette lumière, tout semblait baigné de sang.

Ça change tout, songea Creath. Ils étaient venus prêts à tuer. Mais une fois sur place, ils y avaient renoncé. Surtout à cause de Greg : il les avait trompés, ce misérable taudis n'avait rien de menaçant. Creath vit Tim Norbloom considérer Greg avec un mépris marqué. Certains des hommes jurèrent. C'était trop énorme : ils se faisaient trop l'impression de meurtriers. Toi aussi, Tim Norbloom, se dit Creath : la culpabilité était palpable. Dans cet étrange moment, il avait l'esprit très lucide et s'imagina capable de lire les pensées des autres. Malgré le cadavre sur le sol, une espèce de sentiment de victoire faussée l'habitait, parce *qu'elle* n'était pas là... Anna était toujours en vie, et une partie de lui-même s'en réjouit.

Les hommes revinrent aux voitures. La nuit s'était brouillée avec eux. Les oreilles toujours bourdonnant des coups de feu, Creath regarda Bob Clawson réprimander Greg Morrow, vit la réaction exaltée de celui-ci ; Clawson alla alors trouver Norbloom avec qui il eut une discussion animée. Creath

entendit les éclats de voix, mais sans arriver à distinguer les paroles. Un train de marchandises arriva à toute vitesse de l'est et passa sans s'apercevoir de rien sur le pont dans les sinistres lueurs des restes de l'incendie.

Clawson et Norbloom se disputaient. Les poings serrés, le policier se détourna pour monter dans la seconde automobile. Les deux groupes se séparèrent, et Creath vit la berline de Norbloom bringuebaler sur le sol défoncé. Clawson s'assit froidement au volant de sa propre voiture, les joues roses. Creath grimpa en dernier. « Dieu merci, au moins, c'est fini », dit-il.

Clawson se retourna vers Greg, qui le regarda.

« On n'en a pas encore terminé, affirma Clawson avec résolution. Norbloom est un imbécile. Il est important d'aller jusqu'au bout. On a commencé, on est obligés de finir.

— Il y a encore un endroit, annonça Greg d'un ton calme. Je vais vous montrer le chemin. »

Oh mon Dieu, non, pensa Creath alors que Bob Clawson lançait le moteur.

Apercevant l'incendie au loin près du pont, Travis obliqua vers le sud le long d'une rangée d'arbres qui servaient de barrière contre le vent. Des volutes de fumée blanche montèrent au clair de lune et le vent froid apporta sur la plaine les cris rauques des hommes.

L'Os avait peur. Travis le sentait. Il s'accroupit dans un fossé de drainage et le non-humain fit de même près de lui. Il doit avoir une force phénoménale, se dit Travis, rien que pour avoir tenu le coup jusqu'ici. Son manteau était une masse ensanglantée et du sang lui sortait encore du corps, d'un rouge plus brillant au clair de lune. Un homme ordinaire n'y aurait pas survécu. Mais L'Os n'était ni un homme, ni ordinaire. Il gardait les yeux fixés sur le pont et sur le vacillement des flammes.

« Tu as déjà assisté à ce genre de choses », affirma Travis.

L'Os ne répondit pas, se contentant de regarder. Travis prit cette réaction pour une sorte d'acquiescement.

Accroupis, dissimulés, ils écoutèrent le claquement des coups de feu. Travis jetait périodiquement un coup d'œil à

L'Os : celui-ci semblait enveloppé de son propre feu, aura tremblante qui ne projetait toutefois pas d'ombre dans l'obscurité sous les arbres, aussi Travis ne pensait-il pas que quelqu'un d'autre le verrait. Lorsque cris et coups de feu cessèrent, Travis s'approcha avec L'Os, en proie à une puissante prémonition : il y avait eu violence, une frontière invisible était désormais franchie.

Il ne restait que braises du campement des vagabonds. Et il n'y restait personne... sinon le corps d'un Noir que Travis avait très vaguement connu, un nommé Harley, tué d'un coup de feu dans le dos. Travis s'agenouilla près du corps, qu'il ne put se résoudre à toucher : une révolulsion, non face à la mort, mais face à sa propre et totale impuissance. J'ai connu cet homme, se dit-il.

L'Os le regarda s'agenouiller... et quelques instants plus tard, tendit le bras pour le toucher.

Des visions coururent entre eux comme une rivière. Travis tomba en arrière sous l'assaut des souvenirs projetés. C'est L'Os, pensa-t-il abasourdi : L'Os a vu trop d'endroits comme celui-ci, un océan d'endroits, il a vu des hommes brûlés, battus, piétinés. La cavalcade des images était stupéfiante, visages et corps comme des bancs de poissons. Travis leva des yeux impressionnés vers ce visage semblable à un crâne pâle. Voilà l'exil ultime, se dit-il, le prince des exils, et il sentit tous les poings qui l'avaient martelé, tous les coups et les injures, vit Deacon et Archie penchés sur lui, vit Deacon un pistolet à la main près du cadavre d'Archie, vit les flics de la compagnie ferroviaire encercler L'Os et sentit ce que celui-ci avait senti en lançant ses coups, en les propulsant dans le chaos qui séparait les espaces-temps...

« Dieu tout-puissant, murmura Travis, tu peux faire ça ? Tu peux vraiment faire ça ? »

L'Os se redressa. Son aura s'intensifia. Il avait les yeux hermétiquement fermés, le visage masqué par sa propre illumination glacée. Doux Jésus, pensa Travis, il *pourrait* être moi : les traits de son visage troublés comme un reflet sur de l'eau profonde. Travis se détourna, le souffle coupé. Il restait si peu d'humanité dans cette créature...

Ton propre visage, ton visage caché, profond. Était-ce possible ? Peut-être bien : L'Os et la Femme Pâle tous deux en lui, visages de Janus, en appelant à une union inimaginable par-dessus les abîmes et les brèches ouvertes en lui...

Mais cela le fit penser à Anna, et à Nancy, et à l'endroit où la milice avait pu se rendre après le pont. Cela le fit se lever en disant : « Suis-moi, L'Os. »

Celui-ci s'avança tant bien que mal. Sa blessure à la jambe, se dit Travis : cette énorme énergie qui faiblit, la partie humaine de lui trop proche de la mort.

Beaucoup moins effrayé qu'auparavant, il passa le bras autour de la taille du non-humain et tous deux partirent au pas de course vers l'est, absurdes au clair de lune, le long de la berge glacée.

Tout l'intérieur de la cabane de l'aiguilleur rayonnait d'une lueur amorphe qui dissimulait les parties humaines d'Anna. Ce qu'il restait du déguisement de la non-humaine était si réduit – mais toujours aussi beau, à sa manière fragile – que Nancy en fut effrayée. En un sens, se dit-elle, je suis bel et bien dans la nature sauvage. La nature sauvage est l'endroit où l'on affronte les choses fondamentales, la vie et la mort, et voilà que j'approche d'un étrange désert, d'un face-à-face avec la transformation d'Anna. Rien dans sa vie ne l'avait préparée à cela. Elle se trouvait là toute seule. Là : dans la nature sauvage.

Travis ne doit pas être loin, se dit-elle. Avec L'Os. Elle se hasarda à jeter un coup d'œil à Anna, à ce corps d'une blancheur inhumaine dans son cocon de lumière, ce qui la fit frissonner. Peut-être Travis avait-il raison depuis le début, la motivation de ces créatures n'avait rien d'humain, peut-être s'étaient-elles servies d'elle... et allaient-elles ensuite s'en débarrasser. Il n'y avait plus la voix liquide d'Anna pour la rassurer. Rien qu'une sorte de foi. De foi et d'affinité.

La nuit était très noire. Je t'en prie, Travis, se dit-elle, je t'en prie, dépêche-toi.

Dehors, dans l'obscurité, on entendit le moteur d'une automobile murmurer puis se taire... et une portière claquer. Nancy sursauta.

« Anna ! Anna, réveille-toi, il y a quelqu'un !... »

Les yeux d'Anna s'ouvrirent d'un coup, mais les pupilles en avaient éclipsé le blanc ; le feu bleu sembla se fondre en ailes fibreuses dans son dos, et elle ne montra aucun signe de compréhension reconnaissable.

Ils longèrent la berge, Travis supportant le poids du non-humain, poids insignifiant.

Il doit avoir les os creux comme un oiseau, se dit Travis, en se doutant toutefois que la seule explication de cette légèreté devait être le fait que L'Os se dépouillait de sa peau humaine. L'étrange lumière brillait de mille feux autour de lui, et Travis, à son contact, en était bizarrement affecté : la nuit s'animait de formes et de couleurs fantômes. Il pressentait, impression vertigineuse, la vérité que lui avait racontée Anna : il y avait des mondes à l'intérieur des mondes, des genres et des formes de mondes qui coexistaient avec celui-ci, en couches infinies, de complexité infinie. Craignant de perdre son chemin, il se concentra sur la berge qu'ils suivaient pas à pas à la lueur des étoiles. Un faux pas, pensa Travis, et on pourrait tomber de la surface de la terre.

L'Os mourait ou venait à la vie... l'un et l'autre, pour autant que pouvait dire Travis. Sa partie physique était à coup sûr très faible. L'Os n'aurait pu parcourir cette distance sans son aide. Mais la partie non humaine de L'Os semblait gagner régulièrement en force, comme nourrie par la proximité d'Anna... On doit avoir l'air d'une balise lumineuse le long de la rivière, se dit Travis. De fines feuilles de glace s'étaient formées dans les creux du sol, et Travis y vit leurs reflets, lumineux sur fond de ciel étoilé, presque insupportables d'étrangeté. D'une certaine manière, songea-t-il, L'Os est vraiment devenu très puissant.

« On y est presque », assura-t-il. Il n'était pas certain que le non-humain le comprenne. Il avait dit cela autant pour le rassurer que pour se rassurer lui-même. « On est vraiment tout près. » La partie de son corps où l'avait frappé L'Os le lancinait, il souffrait à chaque respiration et quand L'Os chancela contre lui, Travis dut se mordre la lèvre pour ne pas crier. Un pas à la fois, se dit-il. Doucement.

D'une certaine manière, se dit-il, L'Os, c'est moi. Horrible, banni, trahi. Ce visage ravagé, ces blessures. Et je le conduis à une guérison que je ne peux partager. Pas de Femme Pâle pour moi... Mais une telle créature n'existait pas, avait dit Anna, parmi l'humanité : Anna elle-même était une aberration, une

espèce de monstre, de même que L'Os était un monstre ; les humains, avait-elle affirmé, contenaient toujours des monstres de ce genre en eux, aliénés ou enfouis, méprisés et non pardonnés...

Marche, s'intima-t-il. Contente-toi de marcher. Les délicats roseaux se brisaient sous ses pieds. Il leva les yeux et les étoiles lui parurent danser comme des lucioles. N'empêche, songea-t-il, qu'une conciliation est possible, doit être possible : lui-même se trouvant et se pardonnant, le comblement de gouffres, la guérison des anciennes blessures...

Contente-toi de marcher, pensa-t-il.

Il n'était pas facile de se repérer dans cette lumière. Il reconnut la flèche de la gare puis, un instant plus tard, lui sembla-t-il, le bosquet d'érables entourant la prairie où s'élevait la cabane de l'aiguilleur. « Là-haut, dit-il à L'Os. Il faut remonter la berge. On est arrivés, je pense. »

Il escalada la boue tassée, L'Os à ses côtés. Nous voilà tout proches, songea-t-il. Tout proches. Arrivé au sommet de la berge en pente douce, il marqua toutefois un temps d'arrêt.

La lune s'était couchée, mais à la lueur des étoiles, et à celle, plus douce, semblant émaner de L'Os, de la cabane, de la prairie elle-même, il vit, garée à l'ombre des arbres, la berline noire et les hommes qui en sortaient.

« L'Os », hésita-t-il.

Mais L'Os se redressa d'un coup, se débarrassant de sa faiblesse et de son humanité en un soudain et apocalyptique accès de lumière bleue ; de l'autre côté de la prairie, six silhouettes approchaient de la cabane de l'aiguilleur et L'Os, en les regardant, rugit sa douleur et son indignation.

Il les avait déjà vus auparavant. Il savait ce qu'ils étaient. L'Os survola la prairie dans un tourbillon d'énergies étranges, son humanité disparaissant comme la lueur d'une luciole : c'étaient des tueurs, des meurtriers, de la même espèce cruelle qu'il avait si souvent vue dans les dépôts de chemin de fer ; sauf que l'Autre était désormais proche, il ne devait pas les laisser la menacer. Cette nouvelle partie de lui-même, non humaine, était d'une puissance immense, à laquelle L'Os s'abandonna.

Ils étaient ses ennemis. Ils tomberaient. Il sentit les flammes sans lumière danser au bout de ses doigts et pensa : il le faut. Ce fut sa dernière pensée humaine.

En descendant de voiture dans la prairie silencieuse, Creath sentit ses jambes perdre de leur assurance. Il faisait noir, il était désormais plus de minuit, et la possibilité d'un meurtre paraissait bien trop imminente, comme inscrite dans ces hommes, dans leur sinistre intensité. Peut-être n'avaient-ils pas une nature de meurtrier – si une telle chose existait –, mais ils avaient brisé, cette nuit-là, toutes les inhibitions qu'ils connaissaient en plein jour. C'était leur Halloween, leurs bacchanales. Et Clawson n'en était plus le foyer, car il s'en remettait subtilement à Greg Morrow, qui personnifiait plus nettement l'esprit de l'expédition. C'était Greg qui avait commis la transgression la plus osée. Qui avait assassiné un homme.

« Silence, maintenant », intima celui-ci au moment où les cinq hommes s'alignaient derrière lui. Ils n'avaient plus que des fusils, pas de torches. « Ils sont là. J'en suis certain.

— Des fornicateurs et des adultères, dit Clawson comme pour se rassurer.

— Pire », murmura Greg. Et il tournait de temps en temps la tête vers Creath, comme pour dire : je n'ai pas organisé cela. Une espèce de trajectoire incontrôlée nous a tous conduits ici. Mais c'est juste et correct et constitue – Creath le lut dans son regard – un point culminant convenable.

Greg Morrow, s'aperçut Creath, n'était pas totalement sain d'esprit. Mais, pensa-t-il, mon Dieu, qui l'est, ici ? Qui de nous qui nous trouvons là dans l'obscurité ?

Ils se glissèrent entre les arbres. Creath sentit de la sueur glacée se former sur son front. Il en frémit. Tout autour d'eux, la gelée blanche produisait un scintillement étoilé. L'hiver approchait. Il pensa alors : eh bien, et si elle est là ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il ne trouva pas de réponse en lui. Il sentit le poids du fusil dans sa main. Mais tous les autres en avaient un aussi.

Greg fonça vers cette misérable cabane délabrée, celle dans laquelle avait vécu cet aiguilleur à demi fou nommé Colliuto

jusqu'à ce que des gamins le trouvent mort de froid au printemps 1925. Le passage des ans et des intempéries l'avait abîmée. Des murs en lattes, un toit de papier goudronné avec un trou au sommet, à l'emplacement d'un ancien tuyau de poêle, désormais comblé par un nid d'oiseaux à base de boue sèche et d'herbe de la plaine. Ça doit être froid et sale, là-dedans, se dit Creath. Il ne pouvait y avoir quelqu'un à l'intérieur... et pourtant une vague lumière sortait d'entre les planches.

Son foutu sourire enfiévré figé sur les lèvres, Greg donna un coup de pied dans la porte, qui tomba devant lui comme du carton-pâte. Des volutes de poussière s'élevèrent. Les hommes s'approchèrent en hâte avant de battre en retraite devant l'inquiétante lumière bleue.

Creath sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

La chose à l'intérieur tendit le cou pour le regarder. Les peurs religieuses de toute une vie le poussèrent à s'écarter, par déférence. Les autres hommes crièrent de consternation... mais ce n'est que le point culminant naturel, se dit plus ou moins clairement Creath, la conséquence raisonnable : nous sommes au-delà de l'admissible, nous frayons désormais avec les anges et les démons.

En vérité, il ne pouvait dire de quoi il s'agissait. De toute évidence, la créature n'était pas humaine. Elle se tenait au fond de la cabane, et Creath avait conscience de ses ailes lumineuses – si c'était bien des ailes – déployées derrière elle, vortex bleu de lumière sans substance. Et lui-même en scruta le visage.

Il ne se serait plus cru capable de s'étonner de quoi que ce soit, mais ses yeux s'écarquillèrent de stupéfaction en reconnaissant la créature.

C'était elle.

Il sentit ses propres membres froids et distants comme de la glace. Ange ou démon, songea-t-il, c'est elle, doux Jésus, mon amour secret, aimé et détesté à la fois, celui qu'on m'a volé. Il remua les lèvres : *Anna...*

Elle s'avança alors.

Les autres hommes prirent la fuite en direction de l'automobile. « Mon Dieu, cria Bob Clawson, regardez, là, sur la

berge, une autre de ces horreurs ! » Creath la vit aussi, créature similaire se précipitant vers eux de l'autre bout de la prairie. Il en sentit la colère malgré la distance. Le moteur de la berline rugit. Il ne restait plus que deux hommes dans la cabane, Greg et Creath, tous deux immobiles, le regard fixe, impuissants. Car, pensa Creath, d'une certaine manière, nous nous y attendions depuis le début. Nous l'avons mérité. Ses pensées évoluaient avec une lucidité extrême, démente. *C'est acquis et payé.*

La petite Wilcox, Nancy, jaillit de la cabane pour courir vers la berge en bougeant les bras dans tous les sens.

L'ange regarda Creath avec le visage d'Anna, impénétrable.

Le démon avançait à toute allure en direction de Creath.

Se tournant en une espèce de mouvement lent et sans grâce, ce dernier vit Greg Morrow lever son fusil.

« L'Os », dit faiblement Travis. Mais on ne pouvait le rappeler.

Travis tomba à quatre pattes dans la prairie gelée. Tout se déroulait trop vite pour lui. L'Os fonçait sur la prairie comme le spectre de ses propres colères et de ses propres peurs enfin libéré : il va tous les tuer, se dit Travis, Dieu nous vienne en aide, et il pensa à Nancy.

Mais elle avait réussi à sortir de la cabane et venait à sa rencontre. Sans se soucier de sa propre douleur, il se leva et courut vers elle. Elle lui tomba dans les bras, mais il ne put détourner les yeux : il vit L'Os, tout de lumière, de feu et de douleur, approcher des hommes du village, qui s'éparpillèrent devant lui. Nancy sembla vouloir se réfugier en lui, mais il la repoussa : « Écoute, il faut s'enfuir. L'Os est fou, il déborde de haine, car tout ce qu'il a appris ici, c'est la haine, et il faut qu'on lui échappe.

— Non, répondit Nancy. Anna a promis...

— *Elle n'a rien promis du tout !* C'est dangereux, ça l'a toujours été ! Nancy... » Il la tira par le bras. « ... Viens. »

On peut descendre la berge et suivre la rivière, se dit Travis. Ce serait bien. Cela nous procurerait un peu de sécurité. Mais il ne vit pas, à l'autre bout de la prairie vide, Greg Morrow braquer son fusil, et ne put que ressentir une surprise

impuissante quand il entendit le coup de feu, quand il sentit la douleur au moment où la balle lui traversait l'épaule.

La détonation sortit Creath de sa transe. Greg avait visé et raté la chose-démon, ce qui ne semblait pas l'inquiéter : Creath vit le garçon tourner avec un calme surnaturel son arme vers la cabane de l'aiguilleur.

Le démon était presque sur eux, Creath entendait le son qu'il produisait, un gémissement sinistre et inhumain, un hurlement condensant tout le chagrin et l'indignité du monde. Ce bruit le glaça. Il se dit que cette chose devait avoir des yeux, devait voir qu'elle ne pourrait atteindre Greg Morrow avant qu'il accomplisse ce qu'il envisageait si manifestement de faire. Le gamin braqua le canon de son fusil vers la chose dans la cabane... la chose-Anna.

Comme elle était encore belle. Étrangement, il arrivait même à l'admettre (et il semblait avoir le temps d'admettre beaucoup de choses, dans sa nouvelle lucidité, puisque tout évoluait au quart de sa vitesse normale) : le changement qu'elle avait subi aurait dû la rendre abominable. Mais elle ne l'était pas. Simplement délicate, fragile, nimbée de lumière, enveloppée de luminosité ambre et turquoise, ailée de lumière : d'une beauté éthérée, au-delà de la luxure, déchirante ; elle parlait, comme, devina-t-il, elle l'avait toujours fait, à la plus profonde pépite de son moi. Il pensa aux choses perdues, au temps perdu, aux occasions perdues, aux vies tout entières perdues en vivant une vie. Les larmes lui vinrent aux yeux. Je suis trop vieux pour pleurer, se dit-il. Trop vieux, trop fatigué, trop près de la mort. Chatoyante, la mort se précipitait vers lui sur un vent d'automne.

Ce doit être cette beauté que Greg déteste, pensa-t-il en voyant le gamin viser Anna.

Creath soupira. La mort si proche mais pas assez pour sauver Anna. Il s'imagina voir le doigt du garçon se raidir sur la détente.

Son propre fusil se releva d'un coup. Il en eut à peine conscience. Le recul lui percuta l'épaule. Creath cria de douleur.

Greg Morrow tournoya. La balle avait parfaitement atteint sa cible, le tuant net. Son fusil se déchargea – les doigts se crispant par réflexe – mais le projectile alla se perdre.

Creath sentit son propre fusil tomber par terre.

Anna était toujours vivante. Elle tourna les yeux vers lui, impénétrables puits ronds.

C'est bien qu'elle vive, se dit Creath. Au moins ça.

Le démon tomba sur le corps de Greg Morrow, sembla le ramasser et le jeter – mais cela n'avait aucun sens – dans une direction différente de toutes celles perceptibles : le corps disparut tout bonnement. Creath regarda le démon avec calme et décela un visage, indistinct mais plein de rage, et cela aussi, se dit-il, est bon et juste, que la mort ait un visage.

Mains ouvertes, Creath fit face à la créature.

La mort s'abattit sur lui comme une épée enflammée.

« Va, dit Travis à Nancy. Descends la berge. Cache-toi. »

Elle ne voulait pas le quitter, mais elle jeta un coup d'œil à la silhouette de L'Os – de L'Os transformé – et quitta la prairie en sanglotant.

Travis ne pouvait pas bouger. La douleur de sa blessure par balle avait irradié en lui. Toute la fatigue des derniers jours lui était tombée dessus d'un coup, comme le sommeil. Ses paupières pesaient une tonne. Il trouva bizarre de ne ressentir, au bord de la mort, que cette fatigue.

Allongé sur le dos dans la prairie glacée, Travis tourna la tête.

L'automobile avait disparu. L'Os se dirigeait vers les deux hommes restants... Greg et Creath, il reconnaissait leurs silhouettes à la lueur des étoiles, puis Creath leva son fusil (tout cela arrivait trop vite pour qu'on arrive à suivre), mais L'Os était sur eux et ils avaient disparu, jetés dans ces limbes entre les mondes, mis au rebut. Morts.

L'Os se retourna dans sa direction.

Impuissant, Travis regarda le monstre s'approcher de lui.

Il ne restait plus rien de L'Os dans cette chose. Elle était faite de lumière, mais pourvue de substance, car ses pieds s'enfonçaient dans l'herbe de la prairie. Elle sentait l'ozone, les

feuilles brûlées, et Travis se dit qu'elle ne pourrait durer longtemps dans ce monde : elle contredisait trop de lois naturelles. Cela se voyait. Une telle chose n'aurait pas dû exister.

Sa rage et sa douleur restaient perceptibles. Il sentit que la chose avait un but, qu'elle cherchait à protéger assez longtemps la chose-Anna pour permettre leur accouplement : elle montrait de l'hostilité envers toute menace. Et elle le connaissait.

Le monstre se pencha sur lui.

Ton propre visage, profond, caché.

Trahi, pensa-t-il, trompé, oui, abandonnant désormais la partie, sans liens, sans qu'il reste d'autres victimes que lui-même. Mais si *c'était* lui-même, il ne pouvait pas le nier plus longtemps. Il plongea sans peur le regard dans celui, ardent, de l'autre. Le moi se soumettant au verdict du moi. Dieu sait qu'il l'avait fait aux autres. Il s'en était pris à sa mère mourante, à Nancy quand elle avait besoin de lui ; il s'en prenait maintenant à lui-même, rien de plus logique. « Tue-moi, murmura-t-il. Tue-moi donc, si c'est ce que tu es venu faire. »

Mais la créature se détourna. Elle alla dans la cabane, la prairie se retrouva soudain tout simplement vide. Travis béa aux étoiles.

Nancy se précipita vers lui, en larmes.

Elle étancha sa blessure et lui fit une espèce d'oreiller avec l'herbe de la prairie. Elle ôta son manteau qu'elle étendit sur lui.

La nuit étant froide, Travis en éprouva de la reconnaissance.

Elle le tint au chaud pendant le reste de la nuit. Travis fut conscient par intermittence. Il s'imagina voir les étoiles tourner au-dessus de lui. À l'arrivée de l'aube, il demanda : « Ils sont là-dedans ? »

— Dans la cabane ? Oui. »

Il se redressa, en un effort épouvantable. « Il te faut un médecin », dit Nancy.

Il secoua la tête. Il ne saignait plus et il arrivait à bouger le bras. C'était une blessure propre, peut-être ne s'infecterait-elle pas. « J'ai besoin de chaleur. Et de nourriture.

— On pourrait faire un feu... mais cela risque d'attirer l'attention.

— Fais-le, décida Travis. Personne ne viendra dans le coin aujourd'hui. »

Il se réchauffa près des flammes. Il ne se sentait toujours pas assez solide pour marcher. Le vertige allait et venait, la nausée aussi. Nancy lui apporta de l'eau de la rivière. Mais elle savait qu'il fallait aussi qu'il mange.

« Il reste de la nourriture dans la cabane, dit-elle.

— Je me demande combien de temps ça prend.

— Je n'en sais rien. Elle ne l'a jamais dit. » C'était unimaginable, les prodiges de guérison qui devaient se produire à l'intérieur. Elle avait vu L'Os, elle connaissait Anna et elle ne pouvait concevoir quelle créature sortirait de ce mariage du feu et de l'eau, de la terre et de l'air.

Travis la regarda. « On ne peut pas revenir, tu sais.

— Je sais.

— On n'a pas vraiment d'endroit où aller.

— Je me disais... l'Ouest, peut-être. La Californie, par exemple. » Elle haussa les épaules. « Il y fait plus chaud. »

Il hocha la tête.

« Tu es sérieux ? demanda Nancy.

— Sur quoi ?

— Voyager ensemble ?

— Oui... Enfin, si tu veux bien. »

Elle le regarda comme de très loin. « Qu'est-ce que tu as vu tout à l'heure, avec L'Os ? Qu'est-ce qu'il t'a montré ? »

Travis haussa les épaules.

Ils firent une brève apparition, Anna et L'Os, à midi.

À la lumière du soleil, tout semblait très banal. L'air n'avait rien perdu de sa fraîcheur, mais on sentait nettement peser le soleil d'automne. Il fait tout ressortir, se dit Nancy, le moindre brin d'herbe, les silos noirs à l'horizon, ce moineau qui fond sur la prairie. Il y avait des particules de poussière partout.

Ils sortirent de la cabane de l'aiguilleur, désormais être unique. Elle ne vit rien de L'Os ou d'Anna dans cette créature, qui lui rappela plutôt une espèce d'oiseau, avec des ailes de lumière déstructurées à l'arrière, une courbe gracieuse suggérant un corps, des tourbillons obscurs en guise d'yeux. Elle ne volait pas, se contentant de flotter dans l'air. Nancy retint sa respiration. La créature était difficile à regarder, elle semblait posséder trop d'angles, comme un vitrail d'église plusieurs fois replié sur lui-même, la délicate lumière rose et ambre prise dans des labyrinthes que l'œil ne pouvait suivre. La créature s'avança vers Travis.

Nancy se dit qu'il allait peut-être essayer de se lever, malgré ses blessures, essayer de s'enfuir, mais il n'en fit rien. La créature s'approcha de lui et il se contenta de la regarder, écarquillant les yeux sans la moindre peur.

Dieu du ciel, pensa Nancy, qu'a-t-il donc appris tout à l'heure ?

La créature s'immobilisa en surplace. Nancy vit une aile s'abaisser. Sa membrane de lumière se déplaça au-dessus de Travis – ou le traversa – comme une caresse, en un geste à la fois si tendre et si complètement inhumain que Nancy en fut

presque révoltée. Puis la créature s'éloigna, s'éleva ou diminua : Nancy n'aurait pu dire au juste.

Elle alla voir Travis. Celui-ci, avec un émerveillement croissant, ôta le bandage qu'elle lui avait confectionné.

La blessure s'était refermée, il ne restait plus qu'une très vague cicatrice.

« Ils nous connaissent, lui dit-il d'une voix rauque d'admiration. Ils nous connaissent encore. »

Ils se retrouvèrent donc seuls. La créature qui était Anna et L'Os s'éloigna au-dessus de la prairie en un mouvement impossible qui fit cligner et détourner les yeux à Nancy. Partis, pensa-t-elle, disparus dans les méandres entre les mondes... et durant un moment, elle fut prise d'une envie indicible. Le souvenir du Monde Précieux encore bien vivace dans son esprit, elle pensa : je veux les suivre, les suivre... mais L'Os et Anna étaient partis là où on ne pouvait les suivre, avaient disparu le long d'un axe invisible. Il ne restait plus que la plaine – houle d'herbe, de symphorine, de vulpin et de lupin jusqu'au lointain rivage du ciel ; contenant tout ensemble (d'une manière ou d'une autre) été et hiver, printemps et automne... et Nancy pensa : eh bien, cela suffit, j'imagine. Cela *suffit*.

Elle se déplaça avec appréhension à l'intérieur de la cabane sombre et vide. Elle avait désormais l'impression que la plus grande partie de sa vie s'était déroulée là, dans cet espace confiné... rendu bizarrement étranger par l'absence d'Anna. La porte était tombée sous le coup de pied de Greg Morrow. Des doigts de soleil sondaient tous les endroits secrets. Le matelas était abîmé et souillé, avec les anciens vêtements d'Anna empilés dessus. Il y avait aussi ceux de L'Os, dont, jeté dans un coin, son vieux caban bleu taché de sang.

Elle replia proprement la robe qu'elle mit de côté, geste modeste, mais apaisant. Le caban bleu, bien qu'alourdi par le sang, méritait à ses yeux le même acte respectueux. Mais lorsqu'elle le souleva, un paquet tomba d'une des poches.

Curieuse, Nancy le ramassa.

Coda

Il y avait foule dans le wagon de marchandises à bord duquel ils quittèrent Haute Montagne, et Nancy fut consternée par la composition de celle-ci. Il ne s'agissait pas de simples vagabonds comme ceux qu'elle avait vus sous le pont de chemin de fer, mais de familles entières, hommes, femmes et enfants, émigrant dans l'Ouest, talonnés par l'hiver et la pauvreté. Des parias, pensa-t-elle, des exilés, et nous aurions très bien pu nous retrouver parmi eux, devenir comme eux... En vérité, nous ne valons guère mieux, malgré l'argent tombé du caban de L'Os (assez pour de la nourriture et un petit loyer)... mais quand même, d'une certaine manière, nous *sommes* différents. C'était écrit sur le visage de Travis.

Les silos et le château d'eau disparurent derrière eux. Un vent froid traversa les lattes du wagon, la poussant à se réfugier contre Travis. Il la serra dans ses bras avec une douceur qu'elle n'avait encore jamais sentie en lui. Elle regarda son visage : il regardait le gris au loin en fronçant les sourcils, inquiet, devinant-elle, de leur destination et de ce qu'ils y feraient ; mais il y avait aussi autre chose en lui de peu familier, de complètement nouveau. Il se rendit compte qu'elle le regardait et lui sourit. Et c'est le sourire, s'émerveilla Nancy, d'un homme qui vient juste de pardonner à quelqu'un, ou qui a lui-même été pardonné.

Il n'y eut aucun office funèbre à Haute Montagne en novembre. Personne ne dirait (même si certains s'en doutaient) que Creath Burack était mort. Liza alluma tous les soirs une bougie à la fenêtre du salon durant ce mois de froideur, dans l'espoir que son mari arrive à retrouver le chemin de la maison. Mais il ne le fit pas, et à la première neige, elle rangea le bougeoir dans un tiroir de la commode, en lieu sûr entre un

sachet de lavande et une nappe en lin pliée avec soin. Pour Creath, comme pour elle, il n'y eut pas de retour.

FIN